



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



1. D
Vet. Fr. II A. 1172

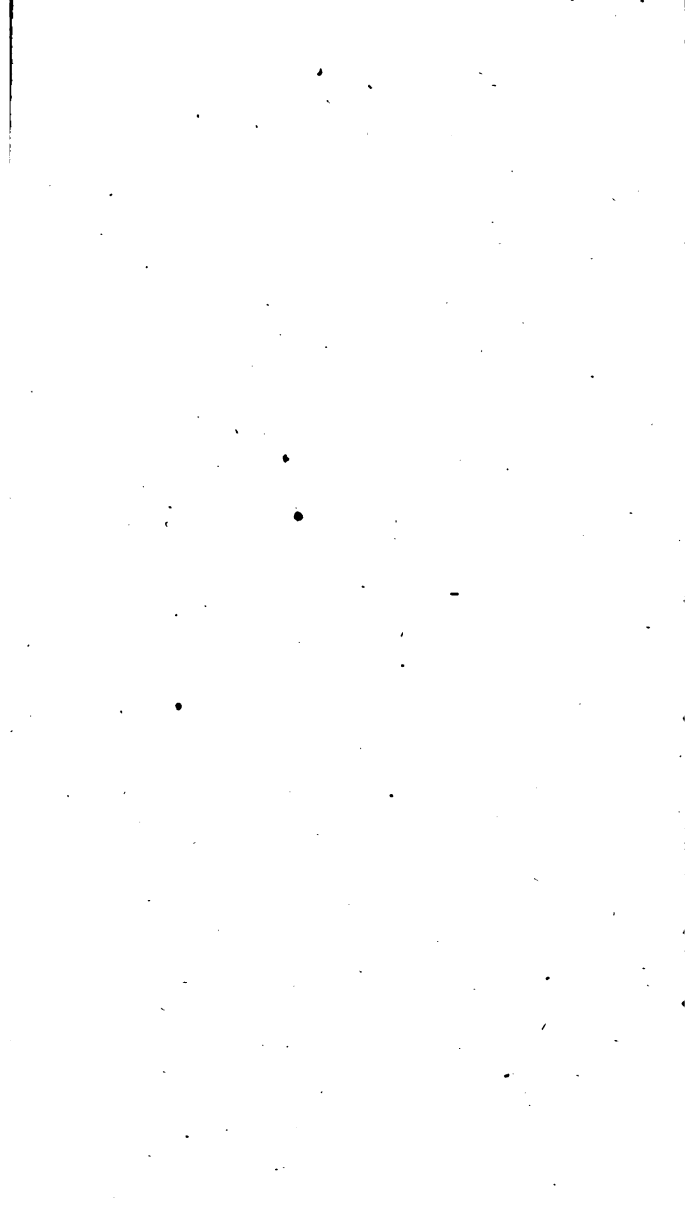


**ZAHAROFF
FUND**









LES
MILLE ET UNE
FOLIES,
CONTES FRANÇAIS.



LES
MILLE ET UNE
FOLIES,
CONTES FRANÇAIS,

PAR M. N***.

Des Chevaliers Français tel est le caractère.
Voltaire, Zaire, Act. II. Sc. III.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,

Et se trouve

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue S. Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXI.



TABLE

*DES Histoires & des Aventures contenues
dans le troisieme Volume.*

- 580e. **S**UITE de l'histoire du Mari jaloux.
FOLIE.
588e. f. Conclusion de l'histoire du Mari jaloux.
589e. f. Aventure nocturne.
591e. f. Conclusion de l'aventure nocturne.
592e. f. Continuation de l'histoire du Marquis d'Illois.
598e. f. Voyages & aventures de Milord Wartong.
651e. f. Conclusion des voyages & des aventures de Milord Wartong.
652e. f. Le fatalisme, ou les Amans infortunés.
670e. f. Conclusion du fatalisme, ou des Amans infortunés.
671e. f. Continuation de l'histoire de la Marquise d'Illois.
676e. f. Les Surprises, ou le Provincial à Paris.
685e. f. Suite des Surprises, ou du Provincial à Paris; & continuation de l'histoire de la Marquise d'Illois.
686e. f. Suite de l'histoire de la Marquise d'Illois.
Tome. III.

T A B L E
lois, & conclusion des Surprises, ou du
Provincial à Paris.

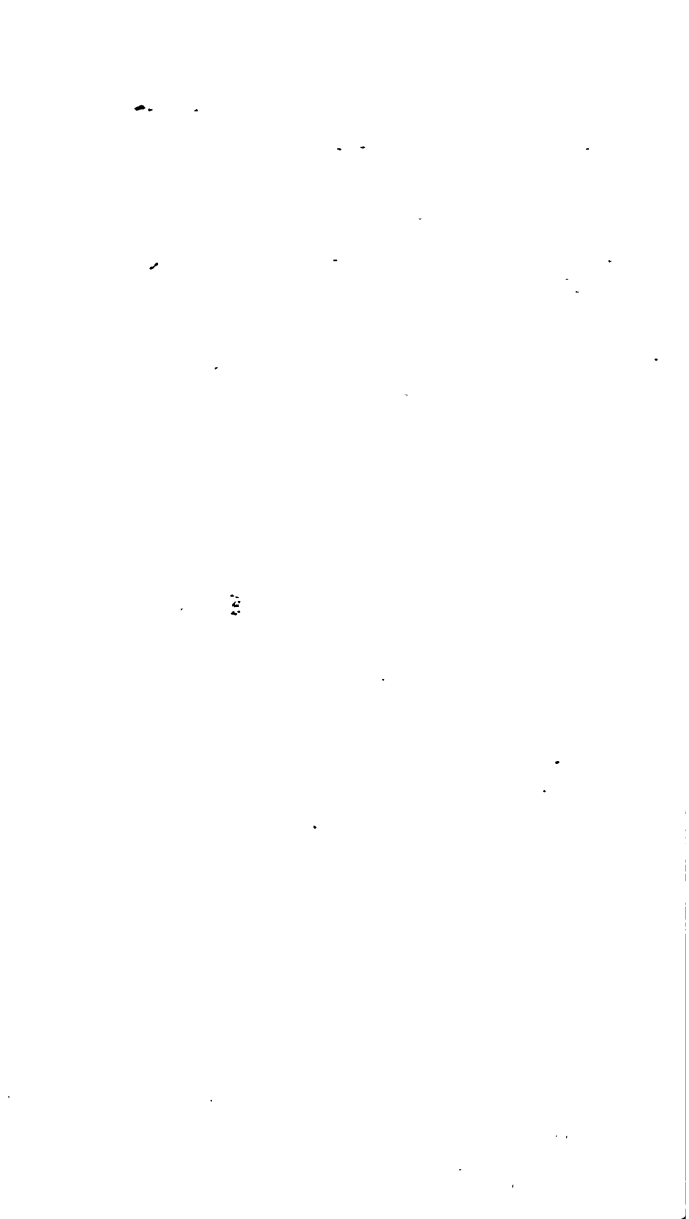
- 687e. f. *Le hazard des Loteries.*
 688e. f. *Conclusion du hazard des Loteries.*
 689e. f. *Suite de l'histoire de la Marquise d'Illois.*
 690e. f. *L'Amoureuse extravagante, ou la manie du mariage.*
 696e. f. *Suite de l'histoire du Marquis d'Illois.*
 701e. f. *Aventures de la femme au palais d'argent.*
 717e. f. *Suite des aventures de la femme au palais d'argent, & histoire du Laquais parvenu.*
 721e. f. *Conclusion de l'histoire du Laquais parvenu; & suite des aventures de la femme au palais d'argent.*
 724e. f. *Suite des aventures de la femme au palais d'argent, & continuation de l'histoire du Marquis d'Illois,*
 731e. f. *Continuation de l'histoire de la Marquise d'Illois.*
 738e. f. *Aventures & qui-pro-quo de bal.*
 742e. f. *Conclusion des aventures & des qui-pro-quo de bal.*
 743e. f. *Continuation de l'histoire du Marquis d'Illois, & de celle de Madame d'Illois.*
 752e. f. *Continuation de l'histoire du Marquis d'Illois, & de celle du Baron d'Urbain.*
 754e. f. *Le Chevalier d'industrie.*

Fin de la Table du troisieme Volume.

ERRATA DU TOME III.

P. 37, *lig. 11*; oblige, *lisez*, obligé.

P. 90, *lig. 26*; il m'appliqua, *lisez*,
il me donna.





LES
MILLE ET UNE
FOLIES,
CONTES FRANÇAIS.

S U I T E

de l'histoire du Mari jaloux.

DLXXX^e FOLIE.



FIN qu'aucun homme n'appro-
chât de sa moitié, notre jaloux
se mit lui-même à la suivre par-
tout ; il ne la quittait pas plus
que son ombre, quoiqu'elle fût accom-
pagnée de la fille de son ami. Représen-
tez-vous la douleur des deux amans,

Tome III;

A

privés de la douceur de s'entretenir; & peut-être encore privés de quelqu'autre plaisir plus agréable. La fine-mouche, qui s'intéressait à leur sort, forma le dessein de leur procurer le moyen de se revoir au moins une fois; fallut-il tromper la vigilance de tous les Argus réunis ensemble. Elle savait que le petit Bourgeois est le premier tigre, le premier vilain de son tems; c'est en conséquence qu'elle arrangea son projet. Le jeune-homme fut averti de se rendre au lieu désigné pour la promenade; & de se tenir à l'écart jusqu'à ce qu'il vît l'instant propice. Le *Luxembourg* était le lieu du rendez-vous. Madame Desperces, sa fidelle amie, & l'infatigable jaloux, qui n'avait garde de s'éloigner une seule minute, arrivèrent dans ce vaste jardin, dont les allées sombres & peu fréquentées, sont chéries des amans, des Misanthropes & des Poètes. Après avoir fait quelques tours sur la terrasse, l'amie de Madame Desperces demanda au mari s'il ne leur paiera pas à goûter? Ces mots le troublèrent étrangement; il répondit qu'il serait inutile de faire de la dépense, puisqu'elles ne devaient avoir aucun appétit à l'heure qu'il était. - Jo

vous demande pardon , répondit-elle en riant comme une folle , je n'ai pas trop bien dîné ; votre femme se plaint d'un grand mal d'estomac ; & dans un moment nous mangerons sans peine une salade. — Le vilain avare se voyant si vivement pressé , chercha le moyen de se tirer d'embarras. Il se sentit une extrême répugnance à mettre la main à la bourse ; aussi lui parut-il plus doux de faire violence à son humeur jalouse , & de laisser sa femme à la promenade. — Je suis bien fâché , dit-il , de ne pouvoir vous payer la colation ; je viens de me ressouvenir d'une affaire importante qui m'oblige de vous quitter. Adieu ; soyez à la maison de bonne-heure. — Il s'éloigna sans attendre de réponse ; c'était ce que demandait la fine-mouche.

DLXXXI^e FOLIE.

Notre jaloux ne se fut pas plutôt retiré de toute la vitesse dont il était capable , que le jeune-homme joignit les deux Dames. Ils sortirent alors du Luxembourg , en riant de l'avarice du petit Bourgeois , monterent dans un carrosse de remise , qui les attendait , &

allèrent à quelques lieues de Paris se livrer à la joie d'être ensemble. On descendit à la porte d'une auberge renommée ; l'amant fit préparer un goûter délicat ; en attendant qu'on servît, il répéta, sans doute, à sa belle les tendres fadeurs qu'il lui avait dites cent fois. Il était triste pour l'amie de Madame Desperces de ne faire qu'écouter des galanteries qui s'adressaient à une autre ; elle ne méritait pas l'espèce d'abandon où elle se trouvait, tandis que sa compagnie avait lieu d'être si satisfaite. Elle prit cependant son mal en patience, & se désennuyait en regardant par la fenêtre. Le temps s'écoule bien vite quand on est auprès de ce qu'on aime ; l'amie de Madame Desperces, à qui les heures étaient plus longues, avait beau avertir qu'il se faisait tard ; enfin, dix heures sonnerent, que nos amans étaient encore à table, & qu'ils croyaient n'être ensemble que depuis un instant. Le jeune-homme ne savait que dire pour consoler les Dames ; tout ce qu'il put faire, ce fut d'ordonner au cocher de ne point épargner ses chevaux, s'il voulait mériter une ample récompense. — Quelle doit être la fureur de mon mari, s'écria

ET UNE FOLIE.

criait Madame Desperces en fondant en larmes! Que sa jalousie l'aura tourmenté! Nous voilà perdus; tout est découvert. -- Les vives allarmes de la Bourgeoise n'étaient que trop bien fondées; son amie ne disait mot, & la laissait se lamenter. Tout-à-coup elle rompit le silence, & s'écria: -- Oh! je vous réponds que vous n'avez rien à craindre; je me charge de vous excuser. -- Elle s'expliqua plus clairement, & nos amans furent un peu plus tranquilles. Le cartouche ne s'arrêta qu'à la porte du jaloux.

Exacte à suivre les conseils qu'on venait de lui donner, l'amoureuse Bourgeoise, toute échevelée, son corset délacé, & s'appuyant sur le bras de son amie, parut se traîner avec peine à son appartement. Quelle fut sa douleur d'en trouver la porte fermée! & de frapper en vain à coups redoublés. Le jaloux refuse de la recevoir, & lui signifie, sans ouvrir la porte, qu'elle n'a qu'à retourner d'où elle vient. Cependant les voisins accourent au bruit; Madame Desperces, bien instruite de son rôle, s'évanouit au milieu d'eux, tandis que sa rusée compagne leur raconte la fable qu'elle avait préparée. Mille voix s'éleverent contre

la dureté du mari, & le forcerent enfin à laisser entrer sa malheureuse femme. Il fut bien étonné de la voir dans un aussi triste état ; sa colere s'éteignit malgré lui. Il semblait en effet que la bonne-Dame n'eût plus qu'une heure à vivre ; elle ne manqua pas de s'évanouir encore aux yeux du jaloux. -- Voilà les suites de votre avarice, s'écria son amie ; ce mal d'estomac qu'elle ressentait tantôt à la promenade, n'aurait été rien, si elle eût pris quelque chose pour se fortifier. Vous vous êtes en allé bien vite , afin de ménager votre bourse. A peine avez - vous été parti, qu'elle s'est trouvée mal ; j'ai essayé de la conduire chez elle ; mais elle s'évanouissait à chaque instant dans mes bras. Je me suis vu contrainte de la faire entrer dans plusieurs maisons, où l'on s'est efforcé de la secourir. Nous ne serions jamais arrivées jusques ici, si je n'avais pris un carrosse. O Dieu ! que de peines j'ai souffertes depuis quelques heures ; & c'est vous qui en êtes la cause ! Il faut que vous soyez terriblement ladre, vilain, fesse-mathieu... -- Elle en aurait dit davantage, sans les soumissions, les excuses de Desperces, qui

la remercia de tous ses soins, & lui donna encore un écu pour payer le carrosse qui les avait amenées.

DLXXXII^e FOLIE.

Le diable, sans doute, vint souffler aux oreilles du jaloux, que la maladie de sa femme n'était qu'une feinte, & qu'on l'avait pris pour dupe. Sans entrer dans aucune explication, il poussa la défiance jusqu'à défendre à la pauvre Desperces de recevoir davantage les visites de son amie. Ai-je besoin de vous dire que le jaloux n'avait plus de confiance au père dont il disgraciat la fille ? Il les bannit l'un & l'autre de compagnie. Ses soupçons s'étendirent sur tout le monde ; dès qu'il remarquait que sa malheureuse moitié parlait deux ou trois fois à la même personne, aussi-tôt il croyait être certain qu'on allait s'entendre pour le tromper. Afin d'avoir la paix, Madame Desperces souffrit qu'il éloignât d'elle toutes ses connaissances ; elle se vit reléguée dans son ménage comme au fond d'une prison ; il lui était à peine permis de sortir un instant le matin pour aller faire quelques emplettes. Notre jaloux s'applaudissait de

LES MILLE

tant de précautions , & se flattait d'avoir mis en défaut la malice des femmes. Tandis qu'il se prodiguait des louanges, sa tendre épouse écrivait chaque jour à son amant, & lui faisait tenir ses lettres par un de ces Savoyards dispos, qui attendent au coin des rues qu'on veuille les employer ; & dont le principal emploi est d'être les messagers de l'Amour.

La correspondance de nos amans fut encore troublée. Madame Desperces s'était adressée à un petit joufflu du voisinage , qui rendait différens services à tout le quartier. Notre Bourgeois étant un matin à sa fenêtre , fut fort surpris de voir sa femme en grande conférence avec un Savoyard. Il s'intrigue aussi-tôt , & ne doute pas qu'il ne s'agisse de quelque nouvelle infidélité. Il cherchait depuis longtems le moyen de se convaincre , à n'en pouvoir douter, de la mauvaise conduite de Madame Desperces , afin d'en donner des preuves à tous ceux qui le traitaient de visionnaire. Qu'il aurait été satisfait de voir tout le monde convaincu de son déshonneur ! Remerciant le Ciel de lui avoir procuré ce qu'il désirait si vivement , il ne dit rien de sa découverte , & courut

chercher le Savoyard, dès que sa femme fut rentrée. Mais malgré sa diligence, il ne le trouva plus à sa place, & eut la douleur de penser qu'il était allé s'acquitter de la commission qu'on venait de lui donner. Que notre jaloux se repentit de n'être pas plutôt accouru ! Forcé de prendre patience, il attendit le retour de l'humble habitant des Monts. Il lui tardait tellement de lui avoir parlé, qu'il se tint toujours aux aguets, regardant à chaque instant, s'il le verrait arriver. Il l'aperçut enfin dans l'après-dînée, & n'eut garde de tarder à le joindre. Le petit Savoyard ne le connaissait point ; & d'ailleurs était trop simple pour démêler le motif de sa curiosité. Notre jaloux le tire à l'écart, & lui dit : -- oh ! ça, mon ami, sois sincère, je te donnerai pour boire. Que te veut la Dame qui vient te parler tous les matins ? -- Le petit Savoyard répondit ingénument, qu'elle le chargeait de porter des lettres. -- A qui sont-elles adressées ? -- A un beau jeune homme. -- Son nom, & où demeure-t-il ? -- Le drôle, interrogé, hésita alors. Monsieur Desperces s'aperçut de son irrésolution, prit un air caressant, & lui

ne lui était gueres naturel; & continua ses interrogatoires. — Combien cette Dame te donne-t-elle par chaque message? — J'en reçois douze sous; le Monsieur me fait un pareil présent, pour que je rapporte sa réponse, qu'il me recommande bien de remettre en main propre. — Eh! bien, je vais te gratifier d'un écu, si tu m'apprends ce que je veux savoir, & si tu me remets la réponse dont tu dois être chargé : voilà l'écu d'avance. — Admirez le pouvoir de la jalousie, qui força notre avare à devenir généreux. L'intérêt fit jâser le coquin de Savoyard, & vous le rendit tout-à-fait docile. Le jaloux ne se possédant pas de joie, courut raconter à ses voisins tout ce qu'on venait de lui apprendre, & ne leur cacha ni le nom, ni l'adresse du mignon de sa femme. Afin de prouver davantage qu'il était au rang des maris infortunés, il fit même lire à quiconque se présenta la galante missive qui lui était tombée entre les mains. Dans cette lettre assez expressive on remerciait Madame Desperces de la durée de son amour, on lui jurait une constance éternelle; & l'on se plaignait de ne plus goûter la douceur de l'entretenir tête-à-tête.

Ayant assez divulgué sa disgrâce , sur laquelle un homme sensé aurait tâché de jeter un voile impénétrable , notre jaloux ne songe plus qu'à se venger. Il entra brusquement dans la chambre de sa femme l'épée nue à la main , l'air égaré. La pauvre Desperces était loin de s'attendre à une pareille scène. -- Vous êtes morte , lui cria le jaloux d'une voix terrible , en lui mettant sur la gorge la pointe de son épée , si vous ne faites à l'instant ce que je vais vous prescrire. Ne cherchez point à m'en imposer ; j'ai des preuves en main de l'indignité de votre conduite. Tenez , Madame , il est juste que vous voyez cette lettre , puisqu'elle vous est adressée ; lisez-la , & frémissez. -- Madame Desperces n'eut pas plutôt jeté les yeux sur l'écrit , qu'elle connut que son intrigue était découverte. Saisie d'effroi , mais ne se sentant aucune envie de mourir , elle embrasse les genoux de son mari , proteste qu'elle était plus étourdie que coupable. -- Accordez-moi généreusement ma grace , ajoute-t-elle d'un ton pathétique. Craignez de vous rendre la

fable du public , en laissant éclater vos transports jaloux. Prenez le sage parti de ne point faire de bruit , & songez que ma honte rejaillit sur vous. — Cette belle éloquence est en pure perte , s'écrie l'époux en levant le bras pour frapper le coup mortel. Je goûte un plaisir infini à raconter vos perfidies , à convaincre les incrédules ; la preuve que j'en ai , n'est pas tout-à-fait suffisante ; on rencontre des esprits-forts qu'il est difficile de persuader. Je sais que vous écrivez chaque jour à votre amant ; plusieurs lettres prouveraient plus qu'une. J'entends donc & je prétends que vous lui marquiez tout-à-l'heure de venir vous parler , & de porter avec lui toutes vos lettres , sans en oublier une seule. Si vous répliquez un mot , je vous plonge cette épée dans le sein.

Il fallut obéir. Madame Desperces écrivit tout ce qu'on lui dicta , comme si c'était de son propre mouvement. Jugez du trouble & du désespoir avec lequel elle traça des caracteres qui devaient lui être si funestes. Dans la crainte de quelque surprise , le jaloux lut la lettre , la vit plier ; mais pendant qu'il avait le dos tourné pour chercher un

cachet , Madame Desperces se hâta d'écrire ces mots sur une bande de papier , qu'elle glissa adroitement dans la missive. — « Gardez-vous bien de venir ; » & dites que vous avez brûlé mes lettres ». — Notre Bourgeois , après avoir cacheté l'écrit , le remit lui-même à un commissionnaire , auquel il recommanda de faire diligence. Assuré que tout va réussir au gré de ses souhaits , il envoie chercher ses voisins , les parens de sa femme & les siens ; & s'apprête à faire confesser au jeune homme , devant tant de monde , qu'il n'a eu qu'à se louer de la douceur de Madame Desperces.

DLXXXIV^e FOLIE.

Le cercle était des plus nombreux. Notre jaloux était au comble de ses desirs. Mais la joie de cet homme bizarre , ne fut pas de longue durée ; son commissionnaire vint lui dire que le Monsieur chez lequel il l'avait envoyé , avait jugé les lettres que Madame Desperces lui écrivait , en badinant , & auxquelles il répondait sur le même ton , d'assez peu de conséquence , pour les brûler après les avoir reçues. Le jaloux confondu ne

savait quelle contenance tenir. Après avoir gardé un instant le silence, accablé de ce revers inespéré, plus chagrin de ne pouvoir prouver sa honte, que si son déshonneur eût été public ; il s'écrie tout-à-coup : — Je croyais avoir bien pris mes mesures ; il a deviné, sans doute, que c'était un piège qu'on lui tendait. Puisqu'il n'a pas voulu venir ici, allons le trouver chez lui. Mes chers amis, ne me refusez point cette dernière grace. La surprise qu'il aura de nous voir, cette lettre que je lui montrerai, le forceront de nous déclarer la vérité. Menons avec nous ma scélérate de femme, afin de les confronter ensemble, & que leur confusion nous atteste leur intelligence. Si le jeune homme ne se trouble point à notre vue, s'il persiste à nier les griefs dont je l'accuse, j'avouerai que je ne suis qu'un fou, un visionnaire, & que Madame ma moitié est la première Vestale de son tems. —

On se rendit enfin aux prières du jaloux, & on le suivit en foule. Le jeune-homme ne fut d'abord que penser de voir arriver sa maîtresse en si grande compagnie ; l'apparition du mari eut

sur-tout le pouvoir de l'interdire. Notre jaloux triomphait en contemplant son embarras ; le jeune-homme , revenu à lui-même , assura qu'à peine connaissait-il Madame Desperces , qu'il n'avait vu qu'avec son amie. Le petit Bourgeois , désespéré , le menaça de se plaindre au Magistrat , de le dénoncer comme un suborneur. L'amant ne s'effraya point du bruit ; il n'en fit que rire , & répliqua tranquillement , que sa dernière lettre surtout n'était qu'un badinage , concerté pour allarmer la jalousie du mari. Desperces , voyant que les menaces ne faisaient aucune impression , changea de langage ; il eut recours aux prières. Le jeune-homme persista dans la négative , continua de louer la vertu de celle qu'on accusait d'être en commerce secret avec lui. La douleur , la rage du jaloux ne peuvent se décrire ; il se retira en maudissant sa destinée. On eut beau lui représenter qu'il n'avait que des graces à rendre au Ciel ; & que bien des maris voudraient être aussi heureux.

rare , se vit contraint de recommencer à faire le guet. Il se consola d'avoir perdu le fruit de ses travaux passés , & d'être réduit à travailler sur nouveaux frais , dans l'espérance de réussir enfin à dévoiler les intrigues de sa femme , & de pouvoir en donner les preuves les plus convaincantes. Pendant qu'il veillait en fin renard , affectant d'être revenu de ses soupçons , pour mieux surprendre sa moitié ; dans le tems qu'il se flattait le plus du succès , une affaire de la dernière conséquence , d'où dépendait sa fortune , exigea sa présence à Rouen. Jugez avec combien de peine Monsieur Desperces se résolut à un si grand voyage , lui qui n'en faisait que de douze lieues , & qui souffrait alors tous les maux imaginables ? Son absence devait être au moins de trois semaines ; sa perfide n'aurait que trop le tems de se livrer à ses amours , & trouverait aisément le moyen de les dérober à tous les yeux. Qu'il se livra de combats entre sa jalousie & son avarice ! Le jour même de son départ il ne savait encore s'il resterait , ou s'il devait se mettre en route. L'amour des richesses dissipa ses irrésolutions. Mais avant de monter

à cheval, il fit venir Madame Desperces dans la chambre la plus reculée, ferma soigneusement la porte, s'assit gravement dans un fauteuil, laissant sa femme de bout devant lui, fort étonnée, impatiente de savoir à quoi tout cela aboutirait. — Je vais faire un grand voyage, lui dit-il en la regardant fixement : ne croyez pas que je m'éloigne pour si longtems sans prendre les précautions que la prudence exige. J'ai des amis fidèles qui veilleront à votre conduite ; une foule d'espions inconnus va vous environner. Vos moindres démarches me seront révélées. Soyez donc attentive à exécuter mes ordres. Je vous défends de sortir de chez vous que pour vous procurer les choses nécessaires. Gardez la maison, & occupez-vous à votre ménage, comme une femme raisonnable. Si vous n'obéissez point exactement à ce que je vous prescris, je le saurai ; & je jure de vous poignarder à mon retour. — Après ces douces paroles, notre Bourgeois baisa son épouse au front, grimpa sur son cheval de louage, & s'éloigna au trot du maigre courfier, non sans éprouver de violentes palpitations.

Aussi-tôt que Madame Desperces eut perdu de vue le Cerbere qui veillait à ses côtés, elle ne songea qu'au plaisir d'en être débarrassée ; ses défenses , ses menaces , lui sortirent de la mémoire. Il lui parut juste de se dédommager de la gêne dans laquelle elle venait de vivre. Elle s'abandonne à sa gaieté naturelle , se livre à tous les amusemens ; avec d'autant plus d'ardeur , qu'elle avait été longtems forcée de se contraindre.

Le jeune-homme qu'elle chérissait ne fut point oublié : c'était avec lui qu'elle passait les momens les plus agréables ; quinze jours s'écoulerent dans cette joyeuse vie. Madame Desperces se trouvant un soir très-tard chez son amant ne s'aperçut qu'il était heure indue , que lorsqu'elle entendit sonner minuit. Dans la crainte que la porte de la maison où elle logeait ne fût fermée , elle prit le parti d'attendre qu'il fût jour pour s'en aller.

DLXXXVI^e FOLIE.

Vous trouverez tout simple , Madame la Marquise, que le jaloux revînt plutôt qu'il n'était attendu. Il avança

son retour d'une semaine au moins. La mauvaise étoile de Madame Desperces se fit arriver directement la nuit qu'elle avait eu la faiblesse de découcher. Il ouvrit avec une grosse clef la porte de la rue , monta l'escalier tout doucement , afin de surprendre sa femme , en cas qu'elle fût en compagnie. Il voulait attrapper les autres ; & c'est lui qui se trouva le plus étonné. Il n'avait point sur lui d'autres clefs que celle dont il s'était servi , qu'en partant il avait emportée par mégarde ; de sorte qu'il courait grand risque de passer la nuit dans la rue , s'il n'aimait mieux coucher sur l'escalier. Notre jaloux eut beau frapper , d'abord avec ménagement , ensuite à tour de bras , personne ne lui ouvrit ; car l'avarice , qu'il appelait économie , l'engage de n'avoir ni laquais , ni servante. Il conclut de ce qu'on le laissait si longtems se morfondre , que Madame était avec un galant. Charmé de pouvoir enfin la prendre sur le fait , il réveille un de ses voisins , le prie de lui prêter sa plus grande échelle , & lui apprit ce qu'il en voulait faire. En ayant trouvé une comme il la demandait , il la posa sans bruit ,

l'escalada bravement, résolu d'entrer par la fenêtre; mais, après avoir enfoncé une des croisées, il vit à la lueur de la lumière, qu'il portait d'une main, que Madame Desperces n'était point dans son lit, & qu'il n'y avait personne dans la chambre. Cette découverte le transporta de joie : il est certain qu'on ne le traitera plus de visionnaire. Afin que son déshonneur soit généralement attesté; dans la crainte qu'on n'en ait cause d'ignorance, il se mit à appeler à haute voix ses voisins, les priant de venir être témoins de l'affront que lui fait sa femme, qui a eu l'audace d'aller coucher avec un de ses amans. Tout le quartier se réveilla à ses cris, chacun accourut en désordre, saisi de frayeur, croyant que le feu était dans quelque maison voisine. Instruit de la cause du vacarme, on se demandait en riant, si Desperces était fou de monter sur le toit, pour publier ce qu'on s'efforce ordinairement de cacher. C'est alors, continue toujours le Marchand, que l'équipage de Madame la Marquise est arrivé dans la rue où se passait une scène aussi bisarre; elle a été témoin de l'extravagance de notre Bourgeois; il

ne me reste plus qu'à lui raconter les événemens qui ont suivi ceux de la nuit.

Non content de l'esclandre qu'il venait de faire, notre jaloux envoya par la ville plusieurs messagers, chargés d'une lettre circulaire, adressée aux parents de sa femme. Il voulait les rassembler une seconde fois, & les convaincre pour le coup de la justice de ses soupçons. Malgré l'heure indûe, la famille de Madame Desperces se rendit chez le mari, & fut aussi étonné de l'escapade de la Dame que de la conduite du jaloux.

D L X X X V I I^e F O L I E.

Ce matin, aux premiers rayons du jour, la sensible Desperces se préparait à prendre congé du beau jeune-homme, & à se rendre chez elle avec sécurité; quand elle vit entrer son pere, ce bon-homme ami de la joie, qui n'a jamais contredit les fantaisies de sa fille. Son aspect pétrifia les deux amans, ils attendirent en silence, qu'il leur apprît ce qui l'amenait. — Eh! que diable faites-vous ici, Madame? s'écria-t-il en s'efforçant de prendre un air sérieux,

En vérité , vous êtes d'une étourderie unique. J'aime que l'on s'amuse ; mais il y a tems pour tout. Voyez un peu la belle équipée ! Pendant que vous êtes à faire la folle chez Monsieur , cet imbécile de Desperces s'est avisé d'arriver cette nuit , & n'entend nullement raillerie ; il se fait tenir à quatre. Pour moi , qui ne pense point de mal à tout cela , qui fais qu'on peut se divertir honnêtement , je l'ai laissé faire son vacarme , & je suis venu vous chercher ici , où je me doutais bien de vous trouver. — La nouvelle du retour de son jaloux mit Madame Desperces hors d'elle-même. -- Hélas ! disait-elle , que je suis malheureuse ! Le Ciel sait combien cette démarche est innocente ; nous avons passé la nuit à lire des Tragédies. Monsieur déclame encore mieux qu'un Acteur ; croiriez-vous que je n'ai fait que pleurer comme un enfant ? Malgré la sagesse de ma conduite , je prévois les traitemens auxquels je dois m'attendre. Les lamentations de la pauvre femme n'étaient pas prêtes à finir , si son bon-homme de pere , touché de sa douleur , ne les eût interrompues. -- Bon ! bon ! console-toi , ma fille , lui

dit-il; tu n'en mourras pas. Faut-il tant s'affliger pour si peu de chose? Eh! parbleu, si toutes les femmes qui donnent des sujets de plaintes à leurs maris, étaient en danger de perdre la vie, nous verrions trop de morts subites. D'ailleurs, ton jaloux a le plus grand tort; qu'il apprenne qu'un époux sensé ne tombe point comme ça des nues; mais qu'il a prudemment soin d'avertir sa femme du jour de son arrivée. --

CONCLUSION

de l'histoire du Mari jaloux.

DLXXXVIII^e FOLIE.

Ces paroles consolèrent la pauvre Desperces; elle se sentit la force de suivre son père, assurée qu'il emploierait sa médiation pour mettre la paix dans le ménage. Elle s'éloigna de son amant, après lui avoir jetté un regard qui exprimait ses craintes de le perdre peut-être pour toujours.

L'infortunée Desperces comparut devant sa famille encore assemblée; son

mari l'interrogea d'un ton magistral ; elle excusa de son mieux l'imprudence qu'elle avait eue de découcher , & trouva dans son bon-homme de pere un zélé défenseur. Il n'y avait pourtant pas moyen de douter de la mauvaise conduite de Madame Desperces ; rien n'était si avéré que le déshonneur de son mari , & ce mari nâgeait dans la joie. Il fut aux opinions ; tout d'une commune voix , on déclara sa moitié répréhensible , & digne d'être punie ; mais on recommanda la coupable à son indulgence. — Non , non , s'écria-t-il ; je dois faire justice. Oubliez - vous donc que l'honneur des époux est tellement attaché à celui de leurs femmes , que la perte de l'un entraîne celle de l'autre. Quel est le Bourgeois qui ne soit prompt à se venger des affronts qu'attire souvent le mariage ? Irai-je me donner des airs trop au-dessus de mon état ? — L'assemblée qui n'était composée que de Marchands , que *de Bourgeois de Paris* , trouva que Desperces avait raison , & le laissa maître de la punition que méritait sa criminelle moitié. Le pere de l'infortunée eut beau plaider en sa faveur ; on se moqua de sa bon-homme ;

hommie ; & chacun retourna chez soi.

Il était près de midi, quand tout le monde s'est séparé ; j'avais l'honneur d'être un des conseillers, comme arriere-cousin de la partie condamnée. Aussitôt que nous avons été partis, Desperces a fermé soigneusement ses portes, a couru demander au Ministre une lettre de cachet pour que sa femme soit reléguée dans un Couvent ; sur ce qu'il a représenté, la lettre de cachet lui a été accordée, & il a fait conduire tout de suite sa malheureuse épouse dans la triste demeure, où il y a apparence qu'elle restera jusqu'à la fin de ses jours. Je l'ai vu passer dans un carrosse comme on allait la renfermer dans sa prison ; son mari était à côté d'elle ; & avait grand soin de se montrer par les portieres, d'un air triomphant.

Quoique Madame d'Illois ait dormi pendant une grande partie de la narration du Marchand, elle ne laisse pas de trouver cette histoire charmante. Afin de le remercier d'une maniere persuasive, elle le congédie en lui glissant quelques louis dans la main.

AVENTURE NOCTURNE.

DLXXXIX^e FOLIE.

REVENONS maintenant au Marquis d'Illois , que nous avons laissé dans le cabinet du Vicomte de l'Encluse , prêt à écouter son jeune parent , encore troublé de l'aventure nocturne qui vient de lui arriver.

Je ne vous cacherai pas , mon respectable cousin , dit le Chevalier d'Iricourt en adressant la parole au Marquis , que je sors d'un souper de débauche avec trois jeunes fous de mon âge. C'est chez Au* ... que s'est passé notre orgie ; c'est toujours dans la maison de ce coquin-là , que nous allons oublier les sottises , les ridicules du monde ; parce que , s'il est un tant-soit-peu fripon , il est au moins excellent Cuisinier ; & que le mérite ne saurait se payer trop cher. Chacun des convives paie sa part de l'écot , afin qu'après le régal , tout le monde n'ayant pas plus dépensé les uns que les autres , ait éprouvé le même degré de joie. Nous

n'associons nulle femme à nos plaisirs , parce que ce n'est point à table que le beau sexe figure le mieux. A table depuis dix heures , nous avons donc bien mangé , bien bu : je ne fais quel vin nous a donné ce pendent d'Au*... ; il nous a monté à la tête que nous n'avions encore bu que huit bouteilles entre quatre. Las de composer des couplets malins , d'autant plus agréables qu'ils n'avaient pas le sens commun , nous nous sommes amusés à casser les verres , les porcelaines ; nous avons jetté par la fenêtre deux ou trois grands miroirs , qui ne servaient à rien dans une chambre destinée à la bonne - chere. Nous allions en faire autant d'un vilain lit , antique & massif , qui était-là pour le moins aussi inutile ; nous ne voulions laisser que la table & les chaises. Notre hôte est accouru , il nous a fait entendre raison , en nous menaçant de ne plus nous régaler de ses ragoûts au vin de Champagne , de ses fricassées d'ambre & de pistaches. Ceux qui avaient de l'argent ont payé , les autres ont donné leur parole de Gentilhomme ; & nous nous sommes trouvés dans la rue , à deux heures sonnées , au milieu d'une nuit si

noire , qu'on ne pouvait même appercevoir les étoiles.

D X C^e FOLIE.

C'est ici le merveilleux. Aucun de nous ne s'était fait suivre de son carrosse. Nous marchions en tâtonnant , fort embarrassés de nos personnes , craignant à chaque pas de nous rompre le cou. -- Qu'allons-nous devenir , criai-je à mes compagnons ? oserons-nous nous coucher à l'heure qu'il est , comme de petits Bourgeois ? Ecoutez , il me vient une idée divine : il pleut raisonnablement , nous sommes crottés en chiens barbers : parbleu , allons au bal de l'Opéra , dans notre misérable équipage ; il nous épargnera la peine de nous masquer. Ma proposition parut de la dernière impertinence , & fut acceptée avec transport. Nous marchions dans la boue sur le bout du pied , nous recommandant à toutes les Vestales de Paris , pour que le Ciel nous envoyât quelque Fiacre , qui , à nos risques & périls , nous traînât jusques à l'Opéra , quand nous entendîmes le bruit d'un carrosse. Est-ce un Fiacre ? criâmes-nous tous ensemble. Oui , Messieurs , j'en suis un pour mes péchés , répondit le cocher.

qui pouvait à peine faire mouvoir deux rosses étiques, régâlées en vain de plusieurs coups de fouet : je suis chargé ; mais si vous voulez me suivre , je ne vais qu'à quatre pas ; & vous pourrez me faire rouler toute la nuit. -- Voyons qui sont ceux qui se donnent les airs d'être en voiture , tandis que nous sommes à pied , s'écrie un de mes amis ; ils seront peut-être assez polis pour nous céder leur place. -- Nous le secondons dans son louable dessein ; nous saisissons les rênes des fantômes de chevaux ; il ouvre la portiere , allonge la main , tâte légèrement : -- oh ! oh ! mes amis , continue-t-il , je sens des meubles ; c'est un déménagement secret ; gardons-nous de troubler cette équipée nocturne ; puisque ce maraud nous assure qu'il va tout près d'ici , accompagnons-le jusqu'à l'endroit où il doit s'arrêter. -- Mon ami referme la portiere ; & le cocher continue à fouetter ses haridelles , qui ne nous firent pas beaucoup suer pour les suivre.

Le maraud nous fit long-tems trotter , nous eûmes la patience de traverser une douzaine de rues , espérant toujours qu'il arriverait bientôt. Enfin il s'arrêta devant une petite porte étroite , à quel-

ques maisons d'ici. Je me trouvais tellement ferré par le carrosse, qui rasait la muraille, que je me jetai dans l'allée où je vis bien qu'on allait décharger les meubles. L'obscurité empêchant de m'apercevoir, le cocher nous crut tous de l'autre côté de la rue, il descendit de son siège; & je connus qu'il travaillait à vider le carrosse. La portière ouverte, un homme sauta légèrement à terre; mit sur ses épaules un paquet, & me heurtant du fardeau qu'il portait, vint le jeter à mes pieds. Je fus heurté, froissé de la sorte tant qu'il y eut quelque chose dans la voiture. Mais de quelle frayeur ne fus-je pas saisi, quand j'eus lieu d'être certain que les prétendus meubles n'étaient autre chose que des corps morts! Tantôt je touchais la jambe d'un des cadavres portés sur l'épaule; quelquefois je sentais une main froide me passer contre le visage, ou bien je recevais un coup de tête d'un des morts. L'homme qui s'était tenu dans le carrosse, avait une lanterne sourde, qu'il ouvrait par intervalles. Mais fortement persuadé qu'il n'y avait personne dans l'allée, il n'examinait heureusement que ses horribles fardeaux. Collé contre la muraille, je me faisais

le plus petit qu'il m'était possible. C'est à la lueur de la lanterne sourde que je découvris les tristes objets dont j'étais environné : je discernai que les corps étaient enveloppés à demi dans de vieilles toiles ; ce qui redoubla mon horreur, c'est que j'entrevis le cadavre d'un enfant, dont le visage était rouge & enflé. La mine de celui qui n'avait osé parler dans le carrosse, lorsque nous l'avions arrêté, n'était guères propre à dissiper ma frayeur. Il avait tout l'air d'un coupe-jarret ; son regard était dur & féroce ; il me sembla voir sous son ample redingote je ne sais combien de poignards. Le cocher lui aidait à décharger la voiture. Ce qui m'étonna le plus, ils raisonnaient ensemble froidement. Celui-ci est encore presque tout chaud disaient-ils, en voilà un qui paraît avoir été diantrement robuste ; il a eu de la peine à quitter la vie : chaque cadavre recevait ainsi son quolibet.

Je ne vous cacherai pas que j'étais plus mort que vif ; tous mes sens se glaçaient d'effroi ; je sentais mes cheveux se dresser. J'essayai plusieurs fois de m'écrier, & d'avertir mes amis de ce qui se passait, sans avoir la force

d'ouvrir la bouche. Les corps morts ayant presque bouché la porte, il m'était impossible de prendre la fuite. Un nouvel excès de frayeur m'obligea de m'armer de courage ; je jetai un cri si perçant, que le cruel assassin & son maudit Fiacre, en demeurèrent interdits, & que mes amis en furent épouvantés. Ils accoururent à mon secours, l'épée à la main, dérangerent un peu les chevaux qui leur fermaient le passage, & se précipitèrent dans l'allée où je croyais toucher à ma dernière heure. L'homme qui me semblait un véritable scélérat, venait alors d'ouvrir sa lanterne. L'affreux spectacle qui s'offrit à leurs regards les fit d'abord reculer. -- Vous voyez, leur dis-je, un infâme assassin qui vient ici cacher les meurtres qu'il a faits. Ce misérable cocher ose partager les crimes, en le secondant. -- A ces mots, mes amis prennent à la gorge les deux coquins que la frayeur à leur tour a rendu pâles, tremblans, & qui se regardent sans prononcer une seule syllabe. Pendant qu'on leur demandait le détail de leurs forfaits, & qu'ils hésitaient à répondre, je suis sorti dans la rue, afin que le grand air appellât

mes esprits J'ai reconnu votre carrosse, mon charmant cousin ; je me suis douté que vous étiez chez Monsieur le Vicomte ; & l'envie m'a pris de savoir ce que vous penseriez de mon étonnante aventure.

CONCLUSION

DE L'AVENTURE NOCTURNE.

DXCI^e FOLIE.

QU'IL faut pénétrer ce que tout cela signifie, réplique promptement le Marquis, en sortant du cabinet des galans portraits, suivi des évaporés qui examinaient discrètement les tableaux, & du Vicomte lui-même. Ils courent en foule dans la rue, le jeune d'Iricourt à leur tête, & arrivent dans l'instant que le cocher & son compagnon suppliaient les trois amis du Chevalier de ne point les perdre. A l'aspect de ces nouveaux témoins, les malheureux paraissent tout-à-fait déconcertés. Conduisons-les chez le premier Commissaire, dit Monsieur d'Illois ; on les

forcera de confesser les meurtres dont ils viennent de se souiller; & ils recevront bientôt le châtimement qu'ils méritent. -- Ah! Messieurs ayez pitié de moi, s'écrie celui qu'on prenait pour un assassin, en se jettant à genoux; je vais vous déclarer la vérité. Je suis un pauvre étudiant en Chirurgie; j'ai déterré ces cadavres pour les disséquer avec plusieurs de mes confreres. Tout est si cher actuellement, qu'il n'y a pas jusqu'aux corps morts, que nous n'achetions autrefois des fossoyeurs que dix-huit francs, que nous ne soyons obligés de payer le double de leur valeur. Cet honnête cocher m'a donné son assistance, moyennant un écu de six livres: vous voyez bien que, si notre manège était découvert, nous pourrions en prison. -- Et ces poignards que j'ai vu cachés sous votre redingote? s'écrie le Chevalier, un peu piqué du dénouement. -- Hélas! répond l'élève de Saint-Côme, ce sont des instrumens de Chirurgie, que je viens de prendre chez le Coutelier.

Les éclats de rire du Marquis & de tous ceux qui l'ont accompagné, retentissent au loin. On ne s'attendait

guere qu'une histoire, qui paraissait d'abord si tragique, ne dût être à la fin qu'une plaisanterie. On raille, on turlupine le Chevalier sur sa terreur panique. Le carrosse étant vuide, le jeune d'Iricourt, chagrin & confus, laisse les mauvais plaisans rire à leur aise : il se met avec ses amis à la place des morts, & vole au bal de l'Opéra.

CONTINUATION

de l'histoire du Marquis d'Illois.

DXCII^e FOLIE.

MONSIEUR d'Illois remercie le Vicomte du plaisir que lui a fait la revue de sa collection de tableaux ; & l'avertit en riant de craindre la vengeance du beau sexe. Il allait monter dans sa voiture ; le Vicomte de l'Encluse le retient par le bras, & lui dit d'un air très-sérieux. -- Je suis au désespoir, mon cher Marquis, de vous avoir montré mes portraits ; celui de votre femme, placé avec les autres, vous aura convaincu de sa perfidie. Je sens que

c'est jouer un très-mauvais tour à un galant homme, de le tirer de la douce erreur où il est souvent sur le compte de sa moitié. Dans la crainte qu'il ne m'arrive encore de commettre une faute aussi grave, j'ai pris une résolution généreuse, digne que vous l'applaudissiez. Je vais brûler ces maudites peintures qui m'ont coûté tant d'argent : je renonce même au plaisir d'être indiscret. Monsieur d'Illois le presse d'abandonner un tel dessein, selon lui, le comble de l'extravagance ; tout en riant de la folie du Vicomte il saute légèrement dans sa voiture, & ordonne au cocher de fouetter.

Monsieur de l'Encluse persiste dans son projet, qu'il regarde comme un effort héroïque & méritoire : à peine le Marquis s'est-il éloigné, qu'il fait apporter ses tableaux au milieu de la cour, en forme une espèce de pyramide, entremêlée de paille & de fagots, & y met courageusement le feu. Il n'alla se coucher qu'après que le tout fut réduit en cendre.

Le Vicomte est bien simple de s'imaginer que Monsieur d'Illois s'inquiète de la conduite de sa femme ; à peine a-t-il le tems de songer qu'il est marié : les

trois maitresses qu'il s'est choisies dans les trois spectacles, ne laissent pas de lui donner de l'occupation. Afin d'admirer leurs différens talens, il est plus assidu qu'autrefois à fréquenter tous les théâtres. Comme les Nymphes qu'il adore sont trop à la mode pour s'avilir à paraître les jours qui ne sont point du bon ton, il a le plaisir de les voir briller l'une après l'autre, & de n'être obligé de se montrer à un spectacle que lorsqu'il est du bel usage d'y aller. Ignorant le motif qui le rend si assidu aux représentations de nos drames en tout genre, ceux qui le voient fréquemment au même théâtre, se persuadent qu'il en est un des principaux amateurs. En sorte que le Marquis a la gloire d'être en réputation en même tems, aux Français, aux Italiens, & à l'Opéra, honneur qui n'arrivera peut-être qu'à lui seul ; car on semble s'être partagé les trois spectacles ; & bien des gens croiraient commettre un crime de *lèse-théâtre*, s'ils se montraient une seule fois dans celui qu'ils n'ont point adopté.

DXCIII^e FOLIE.

En quittant le Vicomte, Monsieur

d'Illois ne savait point trop où il devait aller. Son cocher ayant réfléchi pour lui, arrête tout-à-coup. Pourquoi ne marches-tu pas? lui crie le Marquis. -- Eh! Monsieur, dites-moi donc où vous voulez que je vous mene? -- Monsieur d'Illois se recueille un instant & ordonne d'aller à telle rue, qu'il désigne. C'est chez la belle Adélaïde qu'il a dessein de passer la nuit; cette danseuse de l'Opéra qu'il entretient par air, & que sa prodigalité a couverte de diamans.

Le lecteur aurait-il oublié que le Marquis ne doit se présenter chez la charmante Nymphé qu'après l'avoir fait avertir du jour de sa visite, & qu'il ne doit entrer qu'avec précaution? L'on n'exigeait tant de ménagemens que dans la crainte de donner à parler aux mauvaises langues & afin de conserver toujours la réputation de sagesse qu'on s'était acquise.

Monsieur d'Illois se souvient encore des conditions de son traité secret: il fait bien que ce n'est pas le jour où il lui est permis de rendre son hommage. Mais il lui paraît qu'à l'heure qu'il est il peut se glisser sans être apperçu. D'ailleurs, les plaisirs de la table, qu'il vient de

goûter sans réserve, lui inspirent une forte envie de voir la légère & dansante Adélaïde; & il ne se sent point d'humeur de réprimer ses desirs.

Il descend assez loin de la maison de sa divinité, & renvoie son carrosse. Il se coule le long de la muraille, arrive à la porte, qu'il trouve heureusement entre-ouverte, monte sur le bout du pied à l'appartement de la belle, frappe tout doucement, craint de faire trop de bruit, & attend avec patience qu'on lui réponde. Au bout d'un gros quart-d'heure, une soubrette demande qui est-là, par le trou de la serrure; on le laisse encore long-tems se morfondre. Il entre enfin, un peu étonné qu'on ait tant tardé à lui ouvrir. La place n'était-elle point prise? dit-il en lui-même. Peut-être que mon arrivée imprévue cause ici quelque embarras. Ces réflexions le portent à jeter autour de lui un œil curieux. Mademoiselle Adélaïde est au lit, & se plaint beaucoup que le Marquis ait l'incivilité de venir troubler son sommeil.--J'en serai malade à périr, dit-elle. Il est inoui qu'on rende visite à pareille heure. Que prétendez-vous faire ici? Adieu, j'ai la

migraine, j'ai des vapeurs, je veux reposer. Tandis qu'elle parle, Monsieur d'Illois l'observe attentivement, croit démêler dans son air du trouble, de l'inquiétude, & sent augmenter ses soupçons. Sans découvrir ce qu'il pense, il cherche dans tout l'appartement, il n'y a pas de coin dont il ne fasse la visite; les discours de la Nymphé ne sauraient le retenir. -- En vérité, Marquis, s'écrie-t-elle, vous devenez d'une folie unique. Que veulent dire ces perquisitions que vous faites chez moi? Sortez de grace. -- Le Marquis commençait à s'accuser d'injustice, lorsqu'il entend tousser dans un petit cabinet, auquel il n'avait pas songé.

D X C I V^e F O L I E.

Quel bruit est cela? s'écrie le Marquis. -- Je n'aurais jamais cru que vous soyez jaloux, dit la Belle en s'efforçant de rire; cela vous sied à merveille. -- On toussé là-dedans; on y gagne peut-être du froid; il est juste de faire sortir le malheureux qui s'enrhume. -- Allez, mon pauvre Marquis, vous êtes la dupe de votre imagination. -- Cessons de plaisanter, Madame; je veux visiter ce

cabinet.-- Eh ! mon dieu ! depuis un siècle la porte n'en a été ouverte.-- Je veux y entrer absolument. -- Je crois même que la clef en est perdue.-- Il y a moyen de s'en passer.-- Je vous aime à la folie comme cela : venez m'embrasser, fripon que vous êtes ; & retirez-vous chez vous, demain vous serez plus raisonnable.-- Sans daigner répondre, Monsieur d'Illois s'approche du cabinet, en secoue vigoureusement la porte, croit sentir qu'elle est fermée en dedans, y donne un furieux coup de pied, qui l'ébranle. Il allait redoubler, quand elle s'ouvre avec violence ; il voit sortir du cabinet un homme en robe-de-chambre, en bonnet de nuit, & l'épée à la main ; & reconnaît Milord Wartong.

Attendez, Monsieur, crie Milord en paraissant ; je vais satisfaire votre curiosité. J'entretiens Mademoiselle depuis quelques mois ; elle m'a protesté que j'étais le seul qui avais l'honneur d'être admis dans ses bonnes-graces ; j'ai cru jusqu'aprèsent que mes guinées la rendaient fidelle : payant assez cher cet appartement, je pensais qu'il me serait permis d'y venir quelquefois coucher en liberté. Je m'apperçois que vous l'a-

vez loué aussi : mais comme j'en ai pris ce soir possession avant vous , trouvez bon que j'y passe la nuit ; ou bien voyons qui de nous deux doit céder le pas à l'autre.

DXCV^e FOLIE.

Monsieur d'Illois avait tiré son épée dès qu'on ouvrit la porte du cabinet. Furieux que son rival lui proposât de s'éloigner, il se met en garde ; & les deux champions s'allongent de vigoureuses estocades. Dans le fort de leur combat, ils voient entrer un jeune homme, ivre-mort, dont les habits couverts de poudre, annonçaient un garçon perruquier, ou tout au plus, un coiffeur de femmes. Le nouvel arrivé, chancelant sur ses jambes, un petit chapeau bordé sur l'oreille, la veste déboutonnée, se tenant le corps aussi de travers que sa démarche était peu régulière, s'avance brusquement vers le lit de la Nymphé éperdue, sans prendre garde à ce qui se passe dans la chambre. — Je viens, ma belle enfant, lui dit-il, coucher avec toi ; il est vrai que tu ne m'attendais pas cette nuit. Je sors d'un cabaret où le vin est si délicieux, que de-

puis deux ou trois heures, je ne fais que boire à ta santé; j'y serais encore, si les marauds qui me tenaient tête, n'avaient voulu gagner leur lit; je me suis mis en route avec eux, dans la louable intention de gagner aussi ma couchette. Je ne sais comment cela s'est fait; je me suis trouvé à ta porte, j'e suis monté; l'appartement était ouvert, & me voilà, prêt à te prouver de nouveau que j'ai autant d'amour que d'adresse à bien coëffer.

DXCVI^e FOLIE.

A la vue du garçon perruquier, Monsieur d'Illois & Milord Wartong baissèrent leurs épées, afin de savoir ce qui l'amenait. Surpris de sa harangue, ils se regardent & éclatent de rire. Le bruit que le Coëffeur entend l'oblige de tourner la tête. Effrayé de voir deux hommes l'épée à la main, il ne doute pas qu'on n'ait dessein de le tuer; il se jette à genoux, & s'écrie d'un ton lamentable: ah! mes bons Seigneurs! ayez pitié d'un pauvre diable de Coëffeur de femmes: quoique mon art n'ait rien de mécanique, & qu'il soit même tout-à-fait sublime, je vous jure qu'à

peine me rapporte-t-il de quoi vivre. Hélas! mes confrères ont bien raison de prétendre qu'ils égalent les hommes d'esprit & de génie, puisqu'ils ne sont gueres plus riches que la plupart de ces Messieurs. Nous renoncerions bientôt à la coëffure des Dames, si nous n'avions le privilège de les rendre traitables: voudriez-vous donc me punir de venir chercher ici les revenans-bons de mon état? Ne m'enviez pas le bonheur dont je suis en possession; je vous promets que pour coucher quelquefois avec Mademoiselle, il m'en coûte les plus beaux cheveux de mon magasin; j'en atteste son chignon, qui est trop juste pour me démentir.

Le Coëffeur allait peut-être continuer à se justifier; mais les éclats de rire qu'excite la dernière phrase de sa harangue, lui coupent la parole. Milord Wartong & le Marquis d'Illois sortent en semble, en riant à gorge déployée: ils laissent la Danseuse avec son cher Coëffeur, leur illustre rival.

DXCVII^e FOLIE.

Ils n'eurent point de peine à oublier une maitresse aussi peu constante; ils lui

abandonnerent de bon cœur les présens qu'ils lui avaient faits, trop heureux encore de connaître sa perfidie, avant d'en être ruinés. Depuis leur singulière rencontre chez la douce Adélaïde, qui encourage si bien *les arts libéraux*, Milord & Monsieur d'Illois ne peuvent plus vivre l'un sans l'autre. Dès le lendemain de leur plaisante aventure, ils se rendent visite, courent ensemble tout Paris, & deviennent des amis inséparables.

Milord Wartong est un jeune homme de vingt-cinq ans, bien proportionné dans sa taille, grand, la démarche fiere. Les traits de son visage sont aussi délicats que ceux d'une femme; si la nature ne le dispensait de mettre du rouge, en colorant elle-même la blancheur de son teint, on pourrait douter de son sexe, ou le confondre avec nos petits-mâîtres Français; ses cheveux sont blonds; il est vrai que la médifance prétend qu'ils seraient roux sans la poudre de Chypre. L'élégante parure de Milord peut faire juger qu'il a grand soin d'étudier nos modes, & c'est en effet sa principale occupation. Pour l'esprit de Milord, il serait des plus médiocres, s'il

n'était accompagné d'une fortune prodigieuse.

Je vais transporter mon lecteur loin de la France; il faut varier mes tableaux : notre nation, si frivole, si légère, serait-elle la seule qui se livrât aux folies les plus bisarres? Non; les peuples qui se rient de ses extravagances, ont aussi leurs travers; de même que les spectateurs d'une comédie ont chacun des ridicules qu'ils n'aperçoivent pas : le principal lot des hommes semble être la folie; & l'on ne voit que celle de son voisin.

L'on connaîtra bientôt la justesse de cette grave réflexion. Un jour que le Marquis ne sait où porter l'ennui de son existence, que tous les plaisirs lui paraissent insipides, Milord Wartong entreprend de le tirer de cette langueur, en l'instruisant des aventures qui lui sont arrivées. — Je vais, lui dit-il, vous raconter, mon cher, mes différentes courses dans les pays étrangers : vous verrez combien les voyages sont utiles pour former la Jeunesse; vous avouerez que, s'ils m'ont coûté beaucoup d'argent, j'ai dû au moins profiter de mes dépenses.

VOYAGES ET AVENTURES*de Milord Wartong.*DXCVIII^e FOLIE.

JE ne vous entretiendrai point de l'ancienneté de ma famille, des places qu'elle a remplies en Angleterre; il me suffit de vous dire que je suis puissamment riche, & que je le serai davantage à la mort de mon pere. A peine eus-je atteint ma vingtième année, qu'on admira mes grandes qualités; la vertu des femmes ne put tenir contre mes charmes; mon esprit parut un prodige; & si pourtant n'avait-on osé m'apprendre que très-peu de choses, dans la crainte de trop me fatiguer. J'entendais quelques mots des principales langues de l'Europe; je pouvais même m'exprimer en quelques-unes; le Français me plaisait davantage; c'est la langue dans laquelle j'ai fait le plus de progrès. Mais ma science avait plus de clinquant que de réalité. Pour apprécier au juste mon mérite, je savais parfaitement

monter à cheval, je faisais des paris considérables, mes chevaux se distinguaient par leur agilité, & remportaient souvent le prix de la course : n'en était-ce pas assez pour me faire une brillante réputation dans les trois Royaumes ? Mon pere entreprit de me rendre un cavalier encore plus parfait. Il se mit en tête que j'acheverais de me perfectionner en voyageant ; & que les Anglais n'auraient qu'à m'étudier à mon retour, pour se polir & prendre les belles manieres ; il crut ainsi satisfaire tout à la fois l'amour paternel & l'amour de la patrie. Il me communiqua son projet ; j'y applaudis avec transport, & ne songeai qu'à partir bientôt. Faire le tour de l'Europe, n'était qu'une bagatelle pour moi.

D'où vient que les Anglais sont presque les seuls peuples qui vont s'instruire chez les autres nations, & sur-tout en France ? Dédaignent-ils leur pays ? Croient-ils que la politesse, le bon goût, le bel usage en sont bannis ? Non ; c'est par air, par mode : un Seigneur Britannique, qui n'est point sorti des trois Royaumes, est regardé comme à Paris un Provincial : mais quels profits la plupart de nos Milords retirent-ils de leurs voyages ?

voyages? Ils en reviennent plus fats, plus ridicules, noyés de dettes, & débarrassés des trois quarts de leurs revenus. Rien n'est si plaisant que le mélange bizarre qu'ils font de nos mœurs, de nos usages, avec les coutumes, les modes de nos voisins. Je me flatte, mon cher Marquis, que vous ne me confondrez point dans la foule.

DXCIX^e FOLIE.

Mes équipages furent prêts dans huit jours; ils étaient très-modestes; je voulus voyager *incognito*, afin d'être plus à même de dépenser dans les Villes où je pourrais m'arrêter. Je n'amenai avec moi qu'un seul Laquais & un Valet-de-chambre intelligent. On me laissa la liberté de me conduire à ma fantaisie; je n'eus point de Gouverneur pour contrarier mes actions, point de pédant qui eût droit de m'ennuyer par ses graves remontrances. Mon Valet-de-Chambre est un maroufle qui ne songe qu'à se réjouir de son côté, tandis que je cherche à connaître par expérience les mœurs des différentes nations. Le Lord Warbong, mon pere, se repose sur ma sagesse, & il montre bien la rare

prudence dont il est doué. Doit-on être soumis à la fêrule dans l'âge bouillant des passions? Quel fruit ne doit pas tirer de ses voyages un jeune homme de vingt ans, sur-tout quand il est aussi raisonnable que moi?

Je résolus de commencer par visiter la Hollande. Je m'embarquai dans le Paquebot, moi & mon petit équipage; un bon vent nous porta dans un clin d'œil au premier Port des Pays-Bas; sans m'arrêter, je poursuivis ma route jusques à Amsterdam, persuadé que la Province était peu digne de ma curiosité. Cette ville me parut digne d'être la Capitale d'une riche République; ses édifices me frappèrent moins que le nombre & la diversité des habitans; elle vous offre un échantillon de tous les peuples de l'Univers. Le croiriez-vous, Marquis? C'est dans mon auberge que je trouvai le secret de m'instruire des mœurs des Hollandais. J'observai que tous ceux qui s'y rendaient n'étaient habillés que d'étoffes communes, grossières, sans galons d'or ni d'argent; & que leur principal amusement était d'avoir la pipe à la bouche; je conclus de mes remarques, que la plupart des

Hollandais étaient misérables, avares, mal-propres & paresseux.

DC^e FOLIE.

Il ne me restait plus qu'à connaître le caractère des femmes de la Hollande ; l'occasion ne tarda pas à s'en présenter. Je hasardai de dire quelques mots à un des fumeurs qui venaient politiquer dans mon auberge, en vuidant je ne fais combien de mesures de biere. Cet homme répondit en baragouinant à mes questions. Il me sembla moins indécrottable que ses épais compatriotes, & je daignai m'abaisser à lier conversation avec lui ; charmé de ma politesse, il quitta sa pipe, & me pria de le suivre jusques dans sa maison, où je verrais des choses dignes de ma curiosité. Quoique je repugnâsse un peu d'aller avec un homme du commun, toujours environné d'un nuage de fumée de tabac, je ne laissai pas d'accepter la proposition, & de marcher à ses côtés. Quelle fut ma surprise, lorsque je le vis entrer dans un palais magnifique, dont les murailles en dehors étaient peintes de diverses couleurs, & garnies en dedans des plus

belles porcelaines, selon l'usage du pays; & qu'il m'assura que c'était-là sa demeure. Voilà un gueux superbement logé, disais-je en moi-même. Nous traversâmes une grande cour, remplie de Domestiques; nous montâmes par un vaste escalier de marbre dans des appartemens meublés avec la dernière richesse; tout ce qu'il y a de précieux dans les quatre parties du monde, s'y trouvait rassemblé. La propriété des objets qui s'offraient à mes yeux leur donnait encore un nouvel éclat. Les parquets ressembloient à des miroirs; les moindres meubles étaient entretenus avec un soin extrême. Le fumeur s'aperçut de mon étonnement; jeune étranger, me dit-il, dans toutes les maisons de la Hollande regne la même propriété; on croirait que nous ne nous occupons qu'à nettoyer sans cesse nos demeures.

J'allais répondre; il ouvrit une porte; je me trouvai dans un cabinet d'histoire naturelle, que le plus grand Prince aurait à peine pu payer. Mon homme me fit admirer la rareté de sa collection. Nous sortîmes de ce précieux cabinet, où tant de bagatelles sont amas-

lées à grands frais, mais qui m'avait causé plus d'ennui que de plaisir. Nous nous trouvâmes près d'un appartement que je n'avais point encore vu; je me préparais à y entrer; le Hollandais m'arrêta. C'est ici, me dit-il, la salle de compagnie; il faut quitter vos souliers de crainte de salir le Parquet. Les Princes qui me font l'honneur de me visiter, se soumettent à cet usage; moi-même je n'en suis point exempt. Cette coutume-là me parut tout-à-fait bisarre; je me déchaussai pourtant, mon Hollandais en fit de même; & nous avancâmes pieds-nuds dans la dernière pièce qu'il me restait à voir.

DCI^e FOLIE.

J'eus lieu de me savoir gré de ma complaisance. Je fis peu d'attention à l'élégance, aux richesses de ce nouvel appartement; il eut beau surpasser tous les autres, une divinité, plutôt qu'une simple mortelle, attira seule mes regards. Assise auprès d'une croisée, elle s'amusait à faire de la dentelle; cette occupation laissait voir la délicatesse de ses petites mains, la forme & la blancheur de son bras. Un coup d'œil

rapide me fit découvrir tant de charmes. Le bel ange se leva pour nous recevoir ; & la finesse de sa taille , dont il me fut possible de mieux juger , acheva de troubler mes sens. Un jupon-court ne couvrait qu'à demi une jambe de Nymphe , qui provoquait les desirs. La jeune personne s'avança au-devant de mon Hollandais , en l'appellant son cher papa , & lui sauta au cou. Que j'enviais les innocentes caresses dont j'étais témoin ! Le Hollandais me présenta au charmant tendron. Voilà , ma fille , lui dit-il , un jeune étranger dont la physionomie m'a plu. Il me fera plaisir s'il vient me voir pendant le tems de son séjour ; je pense , ma chere fille , que ses visites vous seront agréables. Je n'eus point de peine à promettre à l'honnête Batave que je me rendrais souvent chez lui. Je m'efforçai de faire un joli compliment à la belle Hollandaise ; mais de ma vie je n'ai été si gauche. De dépit , je me retirai brusquement dans mon auberge. Je demandai à mon hôte quel était le fumeur que je venais de quitter ; il m'apprit que j'avais eu l'honneur d'aller chez le plus riche Négociant des Provinces-Unies , & un des principaux

membres des Etats-Généraux. Sa Haute-Puissance, ajouta-t-il, est veuf depuis quelques années, & n'a qu'une fille dont il fait son idole. — Oh! le vilain pays, m'écriai-je, où l'on ne se pique ni de parure ni de fierté, où les gens de distinction sont aussi mal-vêtus que le peuple! Vive ces Nations brillantes, où l'on se plaît tellement à paraître riche, qu'un habit galonné compose souvent toute la fortune de celui qui le porte.

DCI^{te} FOLIE.

L'amour me força de rester à Amsterdam plus que je ne me l'étais proposé. Je ne manquai pas d'aller rendre visite à ma belle Hollandaise; j'avais soin de ne me présenter chez elle que lorsque j'étais bien sûr de n'y point trouver son pere. Tandis que le bon-homme venait fumer dans mon auberge, je m'esquivais par une porte de derriere, & courais soupirer aux genoux de sa fille. Un Domestique, attentif à maintenir la propreté de la maison, avait toujours grand soin de me faire quitter mes souliers, avant de me laisser pénétrer dans l'appartement de la belle Hollandaise. Le premier tête-à-tête que j'eus

avec elle me donna lieu de concevoir les plus douces espérances. Elle écouta avec un tendre sourire les galantries que je lui débitai. Je voulus lui baiser la main, elle me rendit la joue. Le lendemain ses lèvres chercherent les miennes. Je m'enhardis insensiblement, j'osai toucher sa gorge; loin d'être repoussé, l'on ne s'opposa point à mes entreprises; l'on garda un modeste silence. Je croyais parvenir au comble de la félicité, & je devins plus téméraire. La belle Hollandaise comprit aisément mon dessein; elle se débarrassa de mes bras en rougissant. — Ignorez-vous, me dit-elle, que les faveurs que je vous ai accordées ne signifient rien? Les femmes de ma Nation laissent prendre mille privautés à leurs amans; mais quant à la dernière, elles la réservent pour le mariage. -- Ce discours ne me fit aucune impression; il me parut absurde de m'imaginer que des complaisances, d'un certain genre, n'annonçassent point dans le beau-sexe une envie de céder tout-à-fait. Je pensai que la friponne de Hollandaise ne recourait à de petites façons que pour se rendre avec plus de décence; & j'agis en conséquence de mes idées. Les yeux

de la jeune personne , autrefois si doux , si languissans , étincelerent de colere ; elle me repoussa avec force , appella à grands cris ses domestiques , qui accoururent en foule. -- Jetez à la porte , leur dit-elle , cet imbécile étranger , qui ose manquer au respect qui m'est dû , parce que je lui accorde d'innocentes faveurs. -- Les coquins obéirent ponctuellement ; ils me poussèrent par les épaules jusques dans la rue , & me régalerent de plusieurs coups de poing , qu'ils n'avaient pas reçu ordre de me donner.

Je regagnai mon auberge en pestant contre toutes les femmes de la Hollande , que je traitai de bisarres , d'inconscientes dans leur conduite. Dans quel autre endroit du monde le beau-sexe ne se pare-t-il que d'une fausse douceur ?

DCIII^e FOLIE.

Après l'affront que je venais de recevoir , je ne voulus plus rester à Amsterdam ; j'aurais même quitté la Hollande , si je n'avais fait réflexion que la Haie , ce joli Bourg qui surpasse une grande Ville , méritait bien que j'y séjourâsse quelque tems. Je retournai donc sur mes pas , & m'arrêtai dans la

résidence des Etats-Généraux, des Ministres, des Ambassadeurs employés auprès des Provinces-Unies. La Haie me purgea de l'air bourgeois qu'Amsterdam m'avait fait respirer. Je cessai de rencontrer si fréquemment des gens ronds, tout unis, pleins d'une ennuyeuse bon-hommie. On s'apperçoit dans ce fameux Bourg que le commerce des Seigneurs étrangers dégrasse un peu les graves Hollandais. Je leur aurais peut-être rendu mon estime, en dépit de leur manière simple de vivre, & de leurs habits plus commodes qu'élégans, sans la fâcheuse aventure qui m'arriva.

Pour connaître les mœurs des habitans de la Haie, je n'eus rien de si pressé que de courir à la Comédie; c'est au Théâtre Français que je me rendis; & je fus étonné que des Acteurs dont on n'entendait pas communément la langue, attirassent une plus grande foule de Spectateurs que les Comédiens du pays. La vogue de la Troupe Française m'apprit que les Hollandais, tout pensifs, tout graves qu'ils paraissent, ont aussi leur frivolité, leurs caprices; & qu'il n'est point de peuple assez fou pour dédaigner la mode. De retour dans

mon auberge, j'allais me faire servir à souper, quand mon hôte me demanda si je voulais manger en compagnie; j'y consentis; il m'introduisit dans une salle où il y avait une table de trente couverts au moins. Au milieu d'une telle cohue, j'étais assez embarrassé de ma contenance.

Je me trouvais auprès d'un jeune Hollandais, à côté duquel le hasard m'avait placé à la Comédie; je liai conversation avec lui. Il m'entretint des talens des Acteurs, que je venais de voir jouer, me raconta les intrigues des Dames de la Troupe; la plupart des Actrices étaient entretenues par de riches Hollandais, & coûtaient chaque mois des milliers de florins. Pendant qu'on m'instruisait de la sorte, je faisais cette réflexion: Il est donc des usages généralement reçus; les habitans des sept Provinces-Unies commencent donc à se polir. Les discours du jeune Hollandais m'aiderent à supporter la longueur du repas. On sortit enfin de table, non sans avoir fumé une pipe. Vous paraissez chagrin, me dit le jeune Hollandais, en se retirant dans sa chambre, qui n'était guère séparée de la mienne.

Si vous cherchez à vous distraire, si vous voyagez pour vous instruire, je vous conduirai demain dans un endroit où s'assemblent les principaux de la Haie, & qui est une des singularités de la République. J'acceptai avec transport cette offre obligeante, & attendis impatientement que le jour permît à mon jeune Hollandais de tenir sa promesse.

DCIV^e FOLIE.

Je fus habillé de grand matin ; mais j'eus beau faire du bruit, mon conducteur ne sortit de son lit qu'à dix heures sonnées. Surpris de me voir déjà prêt à le suivre, il plaisanta beaucoup de ma diligence ; & faillit à me désespérer, quand il m'apprit que ce n'était que sur le soir qu'il pouvait satisfaire ma curiosité. Je m'armai de courage pour avoir la force de patienter si long-tems. La nuit vint enfin, nous partâmes. J'étais persuadé que nous allions dans quelque maison distinguée, le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de mieux à la Haie. Nous entrâmes dans une vaste salle, très-bien décorée de tableaux & de glaces, qu'éclairaient plusieurs lustres, & un nombre prodigieux de giran-

doles, chargées de bougies. Une infinité de personnes, assez mal mises, fumaient & prenaient du thé autour de diverses petites tables. Mon conducteur me dit que nous devions faire comme les autres. On nous apporta une petite table sur laquelle on mit une bouteille de vin étranger, des biscuits, des pipes, & quatre verres. J'attendais en silence à quoi tout cela aboutirait. A peine nous étions-nous placés, que deux jeunes filles, galamment habillées, la mine friponne, l'œil brillant, les manières enjouées, vinrent sans façon s'asseoir auprès de nous. Je m'imaginai que les filles du Seigneur chez qui nous étions avaient été frappées de ma bonne-mine. Je me tuai de les combler de politesses, afin de faire les honneurs de mon mérite. Les belles Dames vuiderent de la meilleure grace du monde les rasades que je leur versais avec un profond respect. Elles souriaient de mon air cérémonieux, & s'égayaient en plaisans propos. L'une d'elles, à qui je témoignais le moins d'attention, prit le jeune Hollandais par la main, & ils s'éloignèrent tous les deux. Celle qui restait avec moi était la plus jolie; je l'aurais préférée à sa com-

pagne, si j'eusse osé choisir. -- Puisqu'ils nous laissent seuls, me dit-elle, venez dans ma chambre, nous trouverons peut-être le moyen de nous passer de leur compagnie -- J'admirai le pouvoir de mes charmes, qui tournaient si promptement la tête à une jeune personne sage & bien élevée. Je la suivis, transporté de joie, ne doutant point que mon mérite ne me procurât une bonne fortune.

D C V^e FOLIE.

La charmante Demoiselle me conduisit par plusieurs détours dans une chambre étroite, obscure, où j'entrevis une méchante couchette, trois vieilles chaises, & une table à moitié rompue. Ce triste ameublement me fit conclure que la belle Hollandaise aimait le mystère, & que j'étais dans le réduit d'un de ses fidèles domestiques. Elle m'entraîna du côté du grabat, & nous nous assîmes aux bords de la misérable couchette, que je sentais prête à fondre sous nous. Alors elle se mit à soupirer, quelques larmes s'échappèrent de ses yeux, ou du moins je crus qu'elle pleurait en lui voyant se cacher le visage de son mou-

ET UNE FOLIE. 65

choit. Ses sanglots l'empêcherent un instant de parler; & moi je n'avais pas la force de lui demander la cause de sa douleur subite. -- Faut-il que j'étouffe la voix de la sagesse ? me dit-elle, en me regardant tendrement. Qu'il m'en coûte pour oublier mes devoirs ! Croyez que sans l'infortune qui me poursuit, je n'aurais jamais fait le bonheur d'un seul homme. -- Ce discours redoubla mes transports ; je poussai l'aveuglement jusques à croire qu'un reste de pudeur, empêchait la charmante Hollandaise de se rendre. Que la Beauté timide qui desire & qui craint de combler les vœux de son amant, nous paraît séduisante ! Je cherchai à triompher de sa mourante vertu, je lui jurai un amour éternel ; & la serrant dans mes bras, je lui dérobaï plusieurs baisers.

DCVI^e FOLIE.

Mes vives caresses acheverent de l'attendrir ; des regards enflammés m'annoncerent mon bonheur ; elle essuya ses larmes, prit un air riant. Cependant l'on me résistait encore, mais bien faiblement ; c'était en soupirant que l'on me repoussait. -- Tu l'emportes, me

dit la belle Hollandaise d'une voix étouffée; je vais répondre à tes desirs: donne-moi quelques florins pour m'aider à vivre. -- Comme j'hésitais à mettre la main à la bourse, dans la surprise que me causait une pareille demande, la Dame se leve en fureur, frappe des mains, & s'écrie: - Venez à mon secours, il refuse de me payer. -- A ces mots, la cloison s'écroule avec fracas; deux Matelots gaudronnés, l'œil farouche, s'avancent vers moi le couteau à la main. -- Téméraire Etranger, me dirent-ils, tu veux caresser les filles de notre Nation; ignores-tu qu'il en coûte la vie à ceux que nous attrapons sur le fait? Nous voulons bien que nos Démoniselles vendent leurs faveurs à nos compatriotes; mais quand des étrangers osent les séduire, nous les égorgeons sans pitié. C'est fait de toi, sur-tout si tu es Français. -- Je protestai que j'avais eu le bonheur d'être né en Angleterre. -- Tant mieux, continuèrent-ils; les habitans de la France sont trop enclins à couriser les femmes, pour mériter que nous les épargnions. Vous autres Anglais, vous êtes moins galans; ainsi nous aurons la bonté de te faire grace,

si tu nous remets à l'instant ta bourse, suffisamment garnie. -- Je ne me le fis pas répéter deux fois; j'obéis avec docilité; mais je pâlis en fouillant dans mes poches de ne plus trouver ma montre, ni une boîte d'or que j'aimais beaucoup.

DCVII^e FOLIE.

Je portais toujours sur moi, par précaution, une paire de pistolets, ainsi que doit faire tout voyageur prudent. Furieux de la perte de mes bijoux, je tirai doucement mes armes, & couchant en jou les deux scélérats, je les menaçai de leur brûler la cervelle, s'ils ne me rendaient ce qu'on m'avait pris. Alors un nouveau bruit se fit entendre, le plancher s'ouvrit, les coquins de Marelots disparurent. Je me retournai vers la perfide Hollandaise, que je ne doutais pas qui ne m'eût volé; elle s'était échappée sans que je m'en fusse aperçu; & au lieu de son grabat, je ne vis plus qu'une grande armoire. Effrayé de tant de prodiges, je me hâtai de m'éloigner d'un lieu qui m'avait tout l'air d'un coupe-gorge. En enfilant les détours par où j'étais venu, j'entendis

rire dans une chambre prochaine ; je crus démêler la voix du maudit Hollandais qui m'avait conduit dans un pareil endroit. Il me sembla qu'on se moquait de moi. Un nouveau transport de colere me saisit ; sans raisonner , je donnai un coup de pied à la porte, & l'enfonçai. Les premiers objets qui s'offrirent à mes yeux furent mon Hollandais & les deux Matelots, qui partageaient mes dépouilles. Hors de moi à cette vue, je fais feu de mes pistolets ; deux des coquins tombent à la renverse, noyés dans leur sang ; le troisieme s'empare de la bourse & des bijoux restés sur la table, & se précipite au travers d'un tableau, qui, tournant sur un pivot, lui ouvre un passage, refermé à l'instant. Je me jette après lui, & je me trouve dans une allée longue & noire ; j'entrevois mon homme qui courait devant moi ; souvent je me croyais prêt à l'atteindre ; mais lorsque je me flattais le plus d'être sur le point de l'attrapper, il disparut tout-à-coup. Je continuai cependant de le poursuivre, jusqu'à ce qu'une porte s'étant fermée derrière moi, je m'aperçus que j'étais dans une rue peu fréquentée, sale, dé-

goûtante, habitée par de misérables artisans. Je demandai quelle était la maison d'où je sortais; on m'apprit que c'était un *Musico*, espèce de café, où l'on vous procure des rafraîchissemens & des beautés complaisantes, mais dangereuses Syrènes, qui conduisent dans des endroits remplis de trapes & de machines propres à faciliter la fuite de ceux qui les secondent.

DCVIII^e FOLIE.

Je ne tardai pas à m'éloigner de la Hollande; je n'étais que trop instruit de tout ce qu'elle renferme de curieux, ainsi que des mœurs de ses habitans. Je quittai avec indignation un pays où la richesse n'est que dans les meubles, & où la parure est d'une simplicité grossière; où la complaisance des femmes n'offre à l'Amour qu'une nourriture légère, qui le fait bientôt mourir d'inanition; & dans lequel on rencontre des *Musicos*, pour comble de malheur.

Je pris la poste pour l'Allemagne, résolu de ne m'arrêter que dans les Villes capitales, résidences des Electeurs; & de me rendre en diligence à Vienne. Je dédaignai d'entrer à Bruxelles; j'é-

tais prévenu qu'il y avait une troupe de Comédiens détestables: qu'aurais-je donc été voir dans cette Ville? Je la laissai sur la droite. J'avais eu le même mépris pour Cologne, parce que l'Electeur n'y était pas. Couché mollement dans ma chaise, traînée par quatre bédets vigoureux, je parcourus une centaine de lieues, aussi rapidement qu'un éclair, & dormis pendant la meilleure partie du chemin. Arrivé à Trèves, sans m'être presque aperçu de la route que je venais de faire, j'écrivis sur mes tablettes, que l'Allemagne était le pays le plus délicieux de la terre. Vous voyez, Marquis, que dans mes voyages j'ai fait des observations fort judicieuses.

Vous êtes étonné, sans doute, que je ne vous parle point des lettres de recommandation dont tout voyageur croit devoir se munir, afin de n'être pas isolé dans les Villes où il passe, & afin de pouvoir y séjourner avec plus d'agréments? Eh bien! mon cher Marquis, je vous dirai une fois pour toutes, que je ne me chargeais que de lettres-de-change. Je n'ai désiré que la connaissance des Banquiers dans les différentes Villes qui m'ont paru digne de ma curiosité:

le hasard s'est chargé du soin de me procurer des amis. D'ailleurs, quand on a de l'argent, qu'on se présente d'une certaine manière, chez quel peuple a-t-on besoin de recommandation pour être bien reçu ?

DCIX^e FOLIE.

Je ne fis que traverser l'ancienne ville de Trèves. Les monumens antiques dont on m'assura qu'elle est remplie, ne purent m'arrêter ; j'en devais voir assez à Rome. Mais tout en courant la poste à travers les rues, je ne laissai pas de faire des observations. Je n'ai jamais tant vu d'Eglises que dans Trèves ; on dirait que toutes celles de la Chrétienté se trouvent-là rassemblées : pour avoir consacré tant d'endroits à la prière, il faut que les habitans de cette Ville soient de grands saints ou de grands pécheurs. Mes postillons voulurent à toute force que j'examinasse la Cathédrale ; ils eurent beau dire, je me contentai d'en regarder les dehors. Cet édifice immense & gothique est construit avec des pierres si énormes, que les bonnes gens du pays vous soutiennent qu'il a été bâti par le

Diablen: c'est sans doute dans le temps qu'il eut dessein de se faire hermite.

DCX^e FOLIE.

Peu s'en fallut que je ne séjournâsse dans une Ville où l'on représente le Diable si honnête. Je me contentai d'admirer la bonne - foi des habitans de Trèves, & je continuai ma route. Je me vis aux portes de Mayence, que je ne me croyais encore qu'à moitié chemin. J'eus soin de m'informer de la meilleure auberge: ce soin-là m'occupa beaucoup plus dans mes voyages que celui de me faire instruire de ce qu'il y avait de curieux. J'eus le bonheur d'arriver à l'heure de la Comédie; je m'y rendis dans un déshabillé galant, qui annonçait un voyageur aisé. L'on jouait le *Maréchal ferrant*, & les *Chasseurs & la Lainière*, traduits en allemand; & l'on m'assura que c'étaient les deux meilleures pièces du Théâtre Français. Pendant le spectacle, je ne fus sensible qu'aux charmes d'une jeune *Afrique*, chargée des principaux rôles. Sa voix légère & brillante, plus tendre, plus déliée que celle du rossignol, pénétrait jusqu'à mon cœur; son jeu, à la vérité moins agréable que

son gosier, me remplissait d'une douce volupté. Qu'elle me paraissait jolie ! Mes yeux s'attachèrent toujours sur sa beauté piquante ; je ne perdais aucun de ses mouvemens ; & j'étais attentif à saisir le moindre mot qu'elle prononçait : il faut observer que je n'avais pu me placer qu'au bout de la salle ; de sorte que je ne voyais ma Divinité qu'en perspective.

Après que la toile fut baissée, je volai sur le théâtre, rendre hommage à l'idole de mon cœur ; je voulais savoir s'il y avait moyen de l'humaniser. Je l'aperçus au milieu d'une foule de courtisans, qui lui comptaient fleurettes, faisaient l'éloge de son mérite. J'eus de la peine à parvenir jusques auprès de la Belle. Mais quel fut mon étonnement de la trouver si différente de ce qu'elle m'avait paru de loin ! Au lieu de ce minois fripon, de ces graces séduisantes qui m'avaient causé tant d'émotion, je ne vis qu'une petite femme assez laide, âgée au moins de trente ans, tandis que j'aurais parié cent guinées qu'elle était dans la première fleur de sa jeunesse. La finesse de sa taille était occasionnée par une maigreur affreuse ; sa

gorge sèche & décharnée ressemblait de loin à une gorge naissante. Son front avait à peine trois doigts de largeur ; & aurait été entièrement couvert par des cheveux épais , si on ne les eût épilés souvent , & fait former diverses petites pointes. Ses yeux semblaient avoir honte de se montrer , tant ils étaient enfoncés & imperceptibles. On aurait juré que la Belle n'avait que la moitié d'un nez ; sa bouche en valait bien quatre ; & ses lèvres raisonnablement grosses , lui donnaient l'air de faire toujours la moue.

Quoique l'illusion fût dissipée , je ne laissai pas de courtoiser la Nymphé. J'avais l'imagination remplie de la Beauté fantastique qui venait de me charmer ; & les accens flatteurs de la Cantatrice rétentissaient encore à mon oreille. Au moins si elle est laide , me disais-je tout bas , elle possède mille talens agréables. Cette idée réveilla mon amour. La Belle entendait quelques mots d'Anglais ; je lui adressai des galanteries qui la firent sourire. J'eus l'audace de la suivre dans sa loge ; j'assistai à son déshabillé. Comme nous étions seuls , j'achevai de m'expliquer. Je crains , lui dis-je , que le lit
de

de mon auberge ne soit pas si bon que le vôtre; daignerez-vous le partager avec moi pour cinquante guinées:- Vous badinez, Milord; me répondit la Nym-
phe en minaudant. (Notez bien que la qualité de *Milord* ne m'était donnée qu'à cause de mes livres sterling; c'est ainsi qu'on en gratifie tout Anglais qui fait juger favorablement de ses richesses.) Afin de prouver que je parlais sérieu-
sement, je jettai ma bourse sur la toi-
lette. Les doutes de la Belle se dissipe-
rent; elle empocha mon argent d'un air folâtre, & me permit de lui donner le bras jusques chez elle. Personne ne me disputa ma conquête; Messieurs les Al-
lemands, accoutumés, sans doute, à voir ma Divinité briller sur la scène, ne se laissaient plus éblouir par les illu-
sions du spectacle.

DCXI^e FOLIE.

Je passai la nuit avec la petite Actri-
ce. Le lendemain mes plaisirs s'éva-
nouirent; la toile tomba, je connus que
mon bonheur n'était qu'un vain pres-
tige. La laideur amère de la Divinité
de coulisse me révolta. Je la quittai
brusquement. Je me fis préparer tout

de suite des chevaux , me jettai dans ma chaise , & sortis de Mayence au grand galop : n'en avais-je pas vu assez de cette Ville célèbre ?

Mon dessein était de me rendre sans délai à Vienne , ainsi que je vous l'ai déjà dit. Mais après avoir couru quelques lieues , je changeai tout-à-coup d'idée ; j'ordonnai à mes postillons de retourner vers la Suisse. J'aurais été au désespoir de passer si près d'un pays dont on publie tant de merveilles , sans en parcourir une partie. Ce n'était point les plantes & les autres curiosités naturelles , répandues sur les montagnes ; ce n'était point non plus les singularités de ses villes , qui m'engagerent d'y faire une tournée. Comme la plupart des grands Seigneurs de l'Europe placent des Suisses à la porte de leurs Hôtels , il me parut essentiel de devenir expert dans la connaissance de ces Portiers d'étiquette ; je ne trouvai pas de meilleur moyen , que de visiter un peu les *treize Cantons* : c'est ainsi qu'on se fait un plaisir d'examiner les manufactures d'où l'on tire les marchandises le plus en vogue.

Je croyai le Rhin, aussi fameux par les batailles qui se sont données sur ses bords, que par les belles campagnes qu'il arrose. J'étais accoutumé au spectacle majestueux qu'offre ce fleuve; je l'avais traversé pour gagner Mayence. J'eus bientôt la satisfaction de me voir au milieu des Suisses. Les chemins tortueux & semés de rochers commencèrent à me faire repentir de la peine que j'avais prise. Je m'apperçus trop tard que mes courses n'aboutissaient qu'à me conduire dans un pays sauvage, hérissé de montagnes inévitables, peuplé de colosses qui ignorent ce que c'est qu'une vie agréable, la bonne-chère, les spectacles, & qui méconnaissent même la douceur de se ruiner pour une jolie femme. Représentez-vous la figure que je devais faire parmi de pareils gens. Pouvait-on être plus déplacé que je l'étais alors? D'ailleurs, vous trouvez quelquefois des Suisses aussi brusques, aussi peu polis que ceux qu'il est du bel usage de confiner à nos portes. Mes remarques m'apprirent que tous les Suisses des Hôtels ne sont point originaires

des treize Cantons; je me garderai bien de les publier, dans la crainte de trop mortifier quelques-uns de nos Seigneurs d'Angleterre & de France, désespérés de voir leurs Suisses à larges moustaches, connus pour des Irlandais, ou pour des Picards.

DCXIII^e FOLIE.

J'eus le courage de pousser jusques à Bâle, où j'arrivai d'assez mauvaise humeur. Une aventure d'auberge acheva de me dégoûter des Suisses; la simple vue de Bâle suffisait à ma curiosité. Résolu d'en partir au plus vite, & de reprendre la route de Vienne, j'entrai dans une auberge, en attendant qu'on eût changé de chevaux, & je demandai un couple d'œufs-frais. L'hôte vint me servir aussitôt, d'un air magistral, & me fit un long éloge de la bonté des pâturages des treize Cantons, de l'excellence du lait que produisaient les vaches. Le Bourreau me vanta sur-tout les poules du pays, & les œufs qu'elles pondent. Impatienté de son ennuyeux discours, je le priai de me dire combien il lui fallait pour les deux œufs-frais que je venais de prendre. C'est à bon marché, me répondit l'hôte babillard, avec la même

gravité qu'il m'avait servi ; je n'en veux qu'un écu de six livres. Je me récriai sur ce prix excessif ; au lieu de rien rabattre , il exigea douze francs. Je me récriai de nouveau ; loin de se mettre à la raison , il me répliqua qu'il prétendait avoir un louis d'or de ses deux œufs-frais. Vous plaisantez , sans doute , lui dis-je. Mais trêve de badinage. Non , Monsieur , me répondit le coquin d'aubergiste ; je parle très-sérieusement ; je ne puis en conscience vous demander moins de deux louis. Moi de le traiter de voleur ; & lui de doubler la somme à laquelle il me taxait. A chaque mot que je prononçais , les demandes du maudit Aubergiste devenaient plus exorbitantes ; enfin le prix des deux œufs monta jusqu'à seize louis. J'allais encore répliquer , quand un de mes gens entra tout effrayé , & me mit la main sur la bouche. Que faites vous , Milord , me cria-t-il ? Gardez-vous de marchander davantage , ou vous êtes ruiné.

DCXIV^e FOLIE.

Sans écouter les représentations de mon Laquais , qui eut beau m'assurer

qu'il connaissait les coutumes de la Suisse, parce qu'il y avait passé autrefois, je voulus aller me plaindre au Juge de la Ville, persuadé que l'Aubergiste serait puni d'écortcher si cruellement les voyageurs. Je me serais bien moqué de ses ridicules prétentions, en lui payant au juste ses deux œufs; mais il avait eu soin de faire saisir ma chaise par deux grands coquins de garçons d'écurie; & le reste des valets de l'auberge, armés de fourches & de broches, étaient rangés autour de moi. Je me rendis chez le Juge; l'hôte effronté m'y accompagna, suivi de la valetaille qui me tenait en respect. Le Magistrat nous reçut dans une salle basse, obscure & mal-propre; il avait l'air de revenir de labourer ses terres. Je l'informai des raisons qui me conduisaient à son Tribunal d'aussi mince apparence. Qu'avez-vous à répondre aux plaintes de cet étranger? demanda-t-il à l'Aubergiste. Moi, rien, répliqua l'hôte; sinon que j'exige vingt louis des deux œufs-frais que je lui ai fournis. Eh! bien, reprit le Juge, contentez-vous de cette somme; je condamne l'étranger à vous la paier à l'instant, ou bien à demeurer en prison.

jusqu'à-ce qu'il vous ait satisfait. Je suis
 fâché, continua-t-il, en s'adressant à
 moi, d'être obligé de rendre une pa-
 reille sentence ; mais c'est votre faute ;
 il fallait donner à cet homme ce qu'il
 vous a demandé d'abord. Apprenez que
 dans la vénérable République des treize
 Cantons, chaque Citoyen peut se gou-
 verner à sa fantaisie ; étant maître ab-
 solu de ce qu'il possède, il est juste qu'il
 vende son bien ce que bon lui semble.
 D'ailleurs, nous nous piquons de pro-
 bité, nous autres Suisses ; c'est nous
 faire injure que de marchander avec
 nous, parce qu'il paraît qu'on refuse de
 nous croire sur notre parole. C'est pour-
 quoi, loin de diminuer le prix que
 nous mettons aux choses dont nous
 voulons nous défaire, nous allons tou-
 jours en l'augmentant, à mesure qu'on
 cherche à nous le faire baisser ; & nous
 obligeons ceux qui doutent jusqu'à ce
 point de notre probité, à prendre nos
 marchandises, à quelque prix excessif
 que nous les ayons portées. Ainsi don-
 nez vingt louis à cet Aubergiste, pour
 ses deux œufs-frais, si vous n'aimez
 mieux rester toute votre vie en prison.

Je vis bien qu'il me serait impossible

de faire entendre raison à des Suisses. Je me résignai à compter l'argent qu'on me demandait; jamais œufs-frais n'ont été payés si cher. Pestant de bon cœur contre les treize Cantons, je me hâtai de gagner Vienne. Pendant le peu de séjour que je fis à Bâle, je m'aperçus d'une singularité qui va vous surprendre; les horloges avancent toujours d'une heure; en sorte que, quand il est onze heures, elles sonnent midi. Messieurs les Suisses, habitans de la ville de Bâle, régleraient-ils de la sorte leurs horloges afin d'avancer l'heure des repas?

DCXV^e FOLIE.

Je grimpai avec joie des rochers, des montagnes escarpées, pour me tirer de la Suisse, dont la seule idée me cause encore des vapeurs. J'entrai dans Munich au milieu de la nuit; la Comédie était finie depuis longtems; il me fallut remettre au lendemain mes observations. Je me couchai dans un très-bon lit, & ne me réveillai le matin qu'à midi sonné. J'allai faire un tour dans la ville; je revins attendre en dînant l'heure du spectacle. C'était une troupe de Comédiens Français qui faisait les délices

de Munich, en représentant quatre fois la semaine des opéras-bouffons ; & les autres jours , quelques vieilles Tragédies , où personne n'allait. J'eus le bonheur de tomber à une représentation d'un opéra-comique ; & je pris un avant-goût des plaisirs que j'allais goûter en France. L'assemblée était nombreuse ; j'eus de la peine à me placer , quoique j'arrivâsse de bonne-heure. Une telle affluence me fit juger que les habitans de Munich étaient des gens d'esprit , & fins connaisseurs en belles choses.

La ville de Munich est grande , bien bâtie , mais peu fortifiée ; aussi tombe-t-elle entre les mains du premier qui veut se donner la peine d'en former le siège. Il n'y a point de coquette qui ait soutenu plus de sièges que cette ville-là ; & qui ait été si souvent prise , abandonnée , & reprise. Elle est la capitale de la Baviere , & la résidence de l'Electeur. Le Palais Electoral est d'une étendue considérable ; je fus frappé de la beauté de ses dehors , quoique je ne m'avisâsse guères de contempler des édifices ; & j'eus envie d'en visiter les dedans , contre mon usage. Il est facile à l'Electeur de rendre des visites inco-

gnité; du moins un grand nombre de galleries de son Palais, soutenues par des arcades, vont-elles aboutir à plusieurs maisons de particuliers. Ces passages secrets ne servent-ils qu'à conduire les Electeurs dans les principales Eglises de la Ville?

DCXV^e FOIE.

Lorsque je parcourais les appartemens du superbe Palais qui embellit Munich, je fus accosté par un Allemand, qu'à la richesse de ses habits, & au respect qu'on avait pour lui, je connus pour un homme de distinction. Vous êtes étranger, me dit-il; acceptez un petit régal Allemand, afin de vous instruire de nos mœurs. Je n'eus garde de refuser une invitation qui me faisait tant de plaisir. Je suivis le Seigneur Germanique; nous arrivâmes dans une Tabagie, où je fus bien surpris de voir que le festin se bornait à une trentaine de bouteilles de vin. Buvons jusqu'à ce que les forces nous manquent, non la volonté, s'écria mon Allemand, dont je ne m'avisai qu'alors de considérer la face vermeille & bourgeonnée. A ces mots, il remplit un verre, qui tenait

au moins pinte, le porte à sa bouche; & me le mettant entre les mains, m'oblige de le vider d'un trait. Il s'en fait après moi, se verse rasade, & l'avale aussi aisément qu'une goutte de liqueur. Du train dont il y allait, je me flattais que les fumées du vin me débarrasseraient bientôt d'un si rude buveur. Trompeuse espérance! Il commençait à peine à s'échauffer, quand j'étais déjà hors de combat. Nous bûmes si souvent à notre santé, nous servant pour nous deux toujours du même verre, selon ce qui se pratique dans les cabarets d'Allemagne, que je perdis enfin la tête, & tombai comme mort sous la table. J'ignore si je restai longtemps dans cet état, & ce que devint mon compagnon. Le lendemain je me trouvai dans mon lit, si brisé, la tête si lourde, qu'il me fut impossible d'en sortir de trois jours. Un de mes gens qui m'avait heureusement suivi, me rendit le service de me faire porter dans mon auberge. Je promis bien de ne plus râter du plaisir des Allemands.

DCXVII^e FOLIE.

Aussitôt que je fus remis de cette dé-

bauche bachique, je continuai le cours de mes voyages. Qu'il est agréable d'aller en poste ! Il semble que vous voliez de ville en ville. J'eus presque toujours le bonheur d'être bien servi aux postes ; les excellens chevaux qu'on attelait à ma chaise, ne me donnerent point le tems de m'ennuier en route. Arrivé à Vienne, je croyais m'être trompé. Est-ce donc-là, me disais-je, la principale ville d'Allemagne ? Sans ses fauxbourgs, ce ne serait qu'une bicoque. Le Palais de l'Empereur, monument gothique & de peu d'apparence, annonce plutôt l'ancienneté de la Maison d'Autriche, que la demeure d'un grand Prince. Je serais parti tout de suite de Vienne, si je n'avais pensé qu'il est du devoir d'un voyageur éclairé, de séjourner dans les Capitales ; où pourrait-il donc s'arrêter, puisqu'il dédaigne avec raison les villes de provinces, où rien n'est digne d'attirer ses regards ?

Le Banquier à qui j'étais adressé, me pria de le venir voir quelquefois, m'assurant que je trouverais chez lui très-bonne compagnie. Il n'en fallut pas davantage pour m'engager à lui rendre visite. Sa maison était en effet le ren-

dez-vous d'une très-aimable société; il jouissait d'une grande considération, comme Banquier de la Cour, & parce qu'il dépensait généreusement son bien. Dans le cercle brillant qui s'assemblait chez lui, je distinguai une très-jolie femme, qu'on appelait Madame la Baronne, & qu'on me dit veuve depuis un an. Je cherchai les moyens de faire sa connaissance, tâchai toujours de me placer auprès d'elle, l'applaudissais en tout, sans jamais la contredire. Elle s'aperçut sans doute de l'impression que me faisaient ses charmes, & ne me fut point mauvais gré de ma sensibilité. Elle me permit un soir de la reconduire; je profitai de cette occasion pour lui découvrir mes tendres sentimens, & pour la supplier de m'accorder la permission d'aller lui faire ma cour. La charmante veuve appointa ma requête, & je fus très-bien reçu chez elle. Mes soins touchèrent son cœur; elle m'avoua qu'elle m'aimait. Mon bonheur aurait été sans mélange. J'aurais obtenu bientôt des preuves convaincantes de la tendresse de ma Baronne, si elle n'eût interrompu souvent nos conver-

sations les plus tendres, pour m'entretenir de son extrême noblesse.

J'avais cru nécessaire de lui dire que j'étais ; cette confiance avança plus mes affaires que toutes les protestations d'un amour éternel. Enfin un jour la belle Allemande me parut disposée à me rendre heureux ; je tombe à ses genoux , je crois toucher à l'heure du berger. Tout-à-coup elle me repousse , mais en souriant , en me jettant un regard enflammé. Elle se leve , je veux en vain la retenir ; elle sonne avec force ; un de ses gens accourt ; allez dans mon cabinet , lui dit-elle ; apportez-moi la petite cassette de fer qui est sur la table ; j'en ai besoin à l'instant ; c'est-là que sont renfermés mes titres , mes papiers , ma généalogie.

DCXVIII^e FOLIE.

J'attendis en silence à quoi tout cela devait aboutir ; je ne concevais rien au soin qui occupait la belle Allemande , dans les circonstances où nous étions. La précieuse cassette ne tarda point à paraître ; elle était fermée de plusieurs cadenas. Madame la Baronne

fait signe au Laquais de se retirer, ouvre toutes les serrures du petit coffre avec une clef suspendue à sa ceinture, & déploie une quantité prodigieuse de vieux parchemins. Voilà les archives de ma famille, me dit-elle, en me les montrant. Seize quartiers prouvent l'antiquité de ma noblesse. Lisez cette généalogie, elle remonte jusqu'aux premiers siècles de l'histoire d'Allemagne. Donnez-moi de pareilles preuves de l'origine de votre Maison; que votre naissance soit illustre comme la mienne; il faut que je voye vos titres. Ce n'est qu'à ces conditions que j'aurai des bontés pour vous. Je mourrais de douleur, si j'avais l'indignité de recevoir dans mes bras un simple roturier, ou même un noble de fraîche date.

D C X I X^e F O L I E.

Pendant que l'illustre Baronne me parlait de la sorte, j'avais toutes les peines du monde à m'empêcher d'éclater de rire. Je lui représentai que n'étant point d'usage que les voyageurs se chargeassent d'un tas de papiers inutiles, il m'était impossible de lui faire voir ma généalogie, & que mon amour

avait trop d'impatience pour attendre qu'on me l'eût envoyée. Je lui fis observer que les femmes n'exigeaient de leurs amans que de la fidélité, de la discrétion, & ne s'étaient point encore avisées de demander leurs lettres de noblesse. Elle fut inexorable. J'eus beau lui rappeler qu'en France & en Angleterre les Dames du premier rang ont quelquefois moins de délicatesse. En vain je me jettai à ses pieds, & fis toutes les extravagances d'un pauvre amant au désespoir. Son maudit orgueil la porta toujours à craindre de déroger de sa grandeur, si elle s'humanisait avant que j'eusse fait mes preuves de noblesse. Je me retirai très-piqué.

Je résolus d'abandonner la trop fiere Baronne, & de fuir toutes les Allemandes ; que je tremblai de trouver aussi bisarres qu'elle. Dans la colere que me causa le dénouement de mon intrigue amoureuse, je sortis de Vienne, & me hâtai de franchir les Alpes.

DCXX^e FOLIE.

Je descendis dans le Milanez, un peu fatigué de la lenteur avec laquelle on fait marcher les chevaux dans les

pays montagneux. Je respirai quand je me vis dans de vastes plaines ; l'air d'Italie me donna un nouvel être. Je connus que je n'étais plus parmi des gens pesans , froids & cérémonieux. La vivacité , le semillant des Italiens , me firent tout augurer de la bonté de leur caractère.

Je m'informai à Milan de ce qu'il pouvait y avoir dans cette Ville de plus digne de ma curiosité ; on me parla de je ne sais combien d'édifices superbes, d'une Cathédrale bâtie en marbres de diverses couleurs, à laquelle on travaillait encore, ornée de plusieurs statues, qui immortalisent le ciseau des premiers Artistes de l'Italie. Rien ne me parut mériter davantage mon attention que l'Opéra. Dédaignant donc les bagatelles dont on venait de m'entretenir , je me rendis à la Salle des spectacles. On représentait une pièce d'un certain Métastase, qu'on me donna pour Auteur fameux. La musique était aussi, me dit-on, d'un célèbre Virtuose. On m'avait tant bercé de l'éloge de la musique Italienne , que je m'attendais pour le moins d'être enlevé jusqu'au septième Ciel. A mon grand étonnement, j'eus beaucoup plus d'ennui que de plaisir.

Quelques ariettes exceptées , tout le reste ne me parut qu'un miaulement perpétuel , qu'une Jérémiade affom-mante. Des récitatifs d'une longueur affreuse , des répétitions à ne jamais finir ; le moyen de s'amuser ! Mes voisins avaient beau s'égosiller à crier *bravo* ; moi je gardais un profond silence. Des baillemens réitérés, une espece d'assoupissement , témoignaient l'ennui qui m'accablait. Enfin excédé , n'y pouvant plus tenir , les oreilles déchirées par le fausset des Eunuques transformés en Princes , en Héros , je me levai brusquement , en disant assez haut , mais en Anglais ; croyant n'être compris de personne : ah ! la maudite musique ! Il ne valait pas la peine de venir de si loin pour l'entendre. Un homme enveloppé dans son manteau , qui était placé dans la loge voisine de la mienne , devina le sens de mon exclamation. Il sortit en même tems que moi , me suivit par derriere ; & lorsque nous fûmes arrivés dans une rue écartée , il m'appliqua plusieurs coups de poignard , en me disant en mauvais Anglais , voilà pour te refaire les oreilles. Ce nouveau maître de musique frappait avec tant de dextérité , que je n'eus point le tems

de parer les coups , & que je tombai sans connaissance.

Revenu à moi , mais encore tout étourdi , je pouffai des plaintes lamentables ; elles attirerent quelques passans , qui , voyant que j'étais étranger , me porterent dans la premiere auberge ; & le bonheur voulut que ce fût celle où je demeurais. Quand je racontai à mon hôte ce qui m'était arrivé , il s'écria que j'étais bienheureux d'en être quitte à si bon marché. Quoi ! ne savez-vous pas , me dit-il , que les Italiens sont aussi jaloux de leur musique que de leurs femmes ?

DCXXI^e FOLIE.

Je promis de ne jamais oublier la leçon que j'avais reçue. Mes blessures me firent longtems ressouvenir de ma parole ; elles guériront , & je dis adieu pour toujours à Milan. Comme je voyageais pour mon plaisir , & dans le dessein de m'instruire , je m'écartais souvent de mon chemin ; une centaine de lieues de plus ou de moins n'était qu'une bagatelle. Par exemple , il était tout simple qu'en partant de Vienne , j'entrâsse dans l'Italie par Venise ; au lieu de suivre ma route en droite ligne , je me détournai pour me rendre dans la

Milanez. Mon principal objet était d'aller visiter Rome ; mais je ne pus me résoudre à laisser Venise derrière moi. Cette ville , capitale d'une fameuse République , offre un spectacle admirable , de quelque côté qu'on y aborde ; on dirait qu'elle sort du sein de la mer ; les toits des édifices , la pointe des clochers , se mêlent avec les mâts des vaisseaux , chargés de banderoles. Ses rues sont traversées en tout sens par plusieurs canaux , bordés de quais ; un nombre prodigieux de gondoles peintes & dorées , vous conduisent partout où vous voulez aller ; & sont des voitures bien plus commodes que les carrosses qu'on trouve dans quelques Villes.

En arrivant à Venise , je crus que toute la République tenait bal ; les rues , les petites barques qui couvraient les canaux , n'étaient remplies que de gens masqués. Je priai mon hôte , chez qui logeaient ordinairement les Anglais voyageurs , de m'apprendre ce que signifiait cette mascarade générale. Nous sommes , me répondit-il , dans le tems du Carnaval , qui dure ici beaucoup plus qu'ailleurs , & que nous célébrons avec des

extravagances qui surpassent celles de nos voisins. Dans le délire qui trouble les têtes les plus graves de la République, il serait ridicule que vous paraissiez à visage découvert; si vous voulez vous amuser, & vous montrer décemment, faites comme les autres, prenez un masque. Je suivis le conseil de mon hôte; après m'être délassé quelques instans, je me mêlai dans la foule qui remplissait les rues, cachant aussi mon visage sous un visage de carton.

DCXXII^e FOLIE.

Je venais à peine de commencer ma promenade, riant en moi-même des figures grotesques que je rencontrais, lorsque j'aperçus une femme masquée, dont la taille fine me frappa. Tandis que je m'attachais à la considérer, elle s'arrêta; me regarda fort attentivement; & je crus avoir lieu de me flatter que l'examen de ma personne ne lui avait pas déplu. Je me mis aussitôt à la suivre; la belle inconnue à qui je prêtais tant de charmes, se retournait souvent, sans doute, afin d'observer si je marchais toujours derrière elle. Ma bonne fortune me parut assurée; je ré-

solus de profiter de la liberté que je voyais établie ; je m'approchai d'un air courtois de la Nymphé déguisée. Belle Dame, lui dis-je, souffrez que j'aie l'honneur d'être votre Ecuyer. On fit de petites façons avant d'accepter mon bras ; on s'adoucit à la fin.

Les complaisances que la Dame me témoignait ne m'annoncèrent d'abord que la moitié de mon bonheur ; elle entendait quelques mots d'Anglais ; de sorte que j'eus le plaisir de lui faire comprendre ce qui se passait dans mon ame. Je m'épuisai en tendres propos, en galanteries spirituelles ; je lui dis éloquemment que son masque ne pouvait arrêter le feu qui partait de ses yeux. On ne répondait presque rien aux jolies choses que je débitais, mais il me semblait qu'on soupirait tout bas ; et cette réponse-là me satisfaisait davantage que les plus beaux discours. Enchanté de ma bonne fortune, je bafais à tout moment une main gantée jusqu'au bout des doigts, qu'on abandonnait de la meilleure grace du monde à mes transports.

Cependant nous marchions toujours, et à grands pas. J'avais beau prier la

Dame de se reposer , & d'ôter son masque ; elle me répondait qu'il n'était pas encore tems , & que je prisse patience. Elle me mena dans une salle de spectacle , dont la grandeur me surprit ; elle avait jusqu'à sept rangs de loges ; jugez comment ceux qui se placent au centre d'une salle si élevée doivent voir le spectacle. Les Acteurs doivent leur paraître des marionnettes ; & les décorations , de simples mignatures. Mais comme il ne s'agit que de se repaître les oreilles des sons d'une musique dont ils sont avides , ils croient qu'à une pareille hauteur , ils en reçoivent la quintessence ; de même que la fumée des parfums devient plus délicieuse à mesure qu'elles s'élève. Quoiqu'il fût encore grand jour , le spectacle était déjà commencé ; l'on représentait un opéra nouveau. Tous ceux qui remplissaient la salle étaient masqués , & ne se comportaient point avec trop de décence.

DCXXII^e FOLIE.

Nous sortîmes avant la fin de la pièce ; je continuai de donner le bras à mon inconnue ; & chaque instant augmentait mon amour. Elle me fit encore long-

tems courir de rue en rue , de place en place ; fatiguée sans doute autant que moi , elle m'entraîna dans une gondole. Je me laissais docilement conduire ; trop heureux qu'on voulût bien de ma compagnie. Nous voguâmes près d'une heure ; la gondole s'arrêta enfin ; je suivis la belle Dame dans un palais superbe , dont les appartemens étaient occupés par une foule de joueurs. Jamais je n'ai vu tant de monceaux d'or ; les tables en étaient couvertes ; & ces richesses immenses , passant de mains en mains , faisaient souvent la fortune d'un malôtru , qui n'avait d'autre mérite que celui de savoir filer les cartes. Vous avez , sans doute , entendu parler du gros jeu qui se joue à Venise , pendant le Carnaval , me dit tout bas le masque que j'accompagnais ? C'est ici le principal endroit où les joueurs viennent s'escrimer , dans ces tems consacrés à la licence & au désordre. Dieu fait les friponneries qui s'y commettent. Que de dupes plumées ! Que de coquins enrichis ! Vous voyez dans ce lieu tous les états confondus. Le noble Vénitien , oubliant son orgueil , daigne se mêler avec le roturier ; & l'argent des deux
bourses

bourses se confond dans une seule ; mais il arrive assez souvent que c'est celle de *l'illustrissimo* qui se vuide.

En finissant ces paroles, la Nymphé masquée tira de sa poche plusieurs poignées de pièces d'or, & les mit sur une carte ; elle perdit, & n'en fit que rire. J'allais aussi tenter la fortune, elle m'en empêcha. Je craindrais trop, me dit-elle, d'être cause de votre ruine. Eloignons-nous d'un lieu aussi funeste. Venez, vous allez me connaître. Ces derniers mots m'ôtèrent l'envie de jouer. Me repaissant des idées les plus agréables, je continuai mon office d'écuyer, & de galant conteur de fleurettés. Nous reprîmes une gondole ; qui nous débarqua devant une misérable taverne, où la Nymphé me conduisit, à ma grande surprise. On nous donna une chambre écartée. Je ne doutai nullement des favorables intentions de la Dame ; aussi me livrant à tous mes transports, je la pressai dans mes bras, lui arrachai son masque..... Ciel ! que devins-je en voyant un visage barbu, qui m'annonçait que ma conquête n'était qu'un homme déguisé.

Ma confusion égala mon étonnement ; & les éclats de rire du maudit personnage qui s'était joué de ma crédulité , penferent me mettre en fureur. Ne vous fâchez pas , me dit-il , quand il fut las de s'épanouir la rate. Je ne vous'ai fait qu'une plaisanterie fort innocente ; d'ailleurs , j'ai joué le même tour à bien d'autres qu'à vous. De tous ceux dont j'ai reçu l'hommage , vous êtes celui dont j'ai lieu d'être le plus content. Allons , vous êtes un brave , continuait-il , en me frappant sur l'épaule ; je vous estime. Comment diable ! on peut vous expédier un brevet de docteur en galanterie ; vous auriez vaincu toute autre vertu que la mienne. Apprenez que je suis d'une des principales familles de Venise , & que j'ai la gloire d'être Sénateur. Mon rang ne m'empêche pas de chercher le plaisir par-tout où je puis le trouver ; je suis loin d'avoir la morgue , la fierté des nobles de la République. Accoutumé dans mon enfance à me voir chéri , caressé par ma mère & par ma nourrice , j'ai un prodigieux

faible pour les louanges & pour les caresses; mon plus grand plaisir est d'être un objet d'admiration & de soins redoublés. Mais je me rends justice, je sais que ce n'est point à mon âge & avec une figure comme la mienne, qu'on doit espérer de plaire, & de s'entendre dire des choses flatteuses. Voulant satisfaire ma manie, à quelque prix que ce soit, je prends le parti de me déguiser quelquefois en femme, & de courir les rues masqué, afin d'être au moins chéri, courtié, sous le masque, puisque je ne puis l'être à visage découvert.

DCXXV^e FOLIE.

Je payai la confidente du vieux Sénateur par une autre; je lui découvris mon nom & le rang que je tenais en Angleterre. L'estime qu'il avait conçue pour moi parut redoubler quand il apprit quelle était ma naissance. Je suis enchanté de l'heureuse rencontre que j'ai faite aujourd'hui, s'écria le noble Vénitien. Je veux vous présenter à ma femme, & vous donner à souper ce soir. Pendant que je le remerciai de sa courtoisie, m'efforçant de m'exprimer en aussi belles phrases, que lorsque je sou-

pirais en faveur de son vilain masque ; il quitta l'attirail de sa mascarade ; je ne vis plus qu'un petit homme à cheveux gris , dont la laideur était effrayante , & couvert d'une longue robe de pourpre.

Nous nous embarquâmes de nouveau dans une Gondole , mais plus propre & beaucoup plus riche que celles qui nous avaient servi jusqu'alors. Nous traversâmes toute la ville , & vîmes débarquer devant un palais orné de colonnes de marbre : nous entrâmes dans ce bel édifice ; aussi-tôt plusieurs Domestiques marcherent devant nous , portant chacun deux flambeaux. Nous parvînmes dans l'appartement de la *Signora* ; & je fus ébloui de ses charmes. C'était une grande femme , blanche comme la neige , l'œil noir & plein de feu , le regard fier & tendre tout à la fois , le port noble , ressemblant au moins à une Reine , jeune & faite au tour : peut-être que l'habit galant des Dames Vénitienues ne contribuait pas peu à me la faire paraître charmante. Mon Sénateur me présenta obligeamment à la Dame , lui fit l'éloge de ma personne , de mon mérite & de ma famille , comme s'il les avait

connus particulièrement; & termina l'énumération de mes bonnes qualités par prier la Signora d'agréer mes visites. Que je lui savais gré de sa complaisance! Je me repentai de ne lui avoir point assez conté de douceurs; car puisqu'il est si honnête pour le peu de fleurettes que je lui ai débitées, me disais-je en moi-même, que ferait-il donc si j'avais encore été plus galant?

On servit le souper, la chère fut délicate, nous bûmes des vins exquis; mais j'étais placé vis-à-vis de la Signora, je n'étais sensible qu'au plaisir de la regarder à la dérobée. Au dessert, le vieux Sénateur, en pointe de vin, s'avisa de raconter comment il avoit fait connaissance avec moi. Son déguisement fit beaucoup rire la Signora, qui, passant tout-à-coup d'une extrémité à l'autre, prit un air très-sérieux. -- Il n'est pas étonnant, dit-elle en poussant un profond soupir, que Milord ait d'abord cru avoir trouvé quelque bonne-fortune. On rencontre à chaque pas des femmes peu scrupuleuses sur la foi conjugale. Je ne puis concevoir pourtant qu'il y ait des pays où leur crime ne soit regardé que comme une bagatelle: être infidel-

le à son amant, encore passe ; mais trahir, tromper son mari, est-il rien de plus blâmable ? -- Tout en parlant de la sorte, la Signora me lorgnait du coin de l'œil.

Je me retirai très-avant dans la nuit. L'honnête Sénateur me donna un de ses gens pour m'accompagner, & voulut absolument que je me servisse de sa Gondole ; j'arrivai fort content à mon auberge, où l'on commençait à s'inquiéter de ma longue absence.

DCXXVI^e FOLIE

L'imagination remplie des charmes de la Signora, je ne dormis que d'un sommeil agité. Je me réveillai le lendemain aux premiers chants du coq ; voyant que l'amour me mettait la puce à l'oreille, & que j'avais beau me retourner dans mon lit, je me levai, résolu d'aller courir la ville dans l'espérance de dissiper mes idées amoureuses : muni de mon masque, habillé comme je l'étais la veille, je me mis en chemin, me servant de la commodité de mes jambes, afin de mieux observer ce que je rencontrerais de curieux. J'avais parcouru plusieurs rues, sans m'arrêter

nulle part, quand je me sentis donner un petit coup sur l'épaule; je me retournai, & je vis un Gondolier galamment vêtu, qui, appuyé sur sa rame peinte de diverses couleurs, me regardait d'un air riant. J'allais lui demander ce qu'il souhaitait, il me prévint. — Vous êtes Milord Wartong, me dit-il; je vous connais à votre port majestueux, plus qu'à vos habits qu'on a eu grand soin de me dépeindre. Tenez, voilà un billet que j'ai ordre de vous remettre; lisez-le, vous verrez que les Dames de ce pays sont remplies de complaisances pour les étrangers; elles n'en exigent que de la discrétion. — Je déployai ce billet avec empressement, & j'y lus ces mots. — Votre mérite a fait impression, Milord; vous avez fait une conquête qui n'est point à dédaigner, on a mille choses à vous dire, que vous ne serez pas fâché d'entendre, & qu'on ne peut communiquer qu'à vous seul. Trouvez-vous à la fin du jour dans la même rue où ce Gondolier vous aborde; & laissez-vous conduire. — La tendre missive ne m'étonna nullement; sans m'inquiéter quelle pouvait être la belle sensible à mes charmes, je promis d'être exact au rendez-

vous; & pour achever de mettre le Gondolier dans mes intérêts, je lui fis présent de quelques pièces d'or. Ma générosité redoubla sa bonne-humeur; il s'éloigna en chantant une chanson très-gaie. Satisfait de la bonne-fortune qui se présentait, je ne songeai plus qu'à regagner mon auberge; à peine fus je entré dans ma chambre que dans les transports de ma joie j'écrivis sur mes tablettes, que Venise était la ville la plus agréable qu'il y eût dans l'Univers.

DCXXVII^e FOLIE.

Je crus que le jour ne finissait jamais, & que, pour me faire pièce, le Soleil oublierait de se coucher. Quand il me fut possible de présumer que l'obscurité allait bientôt se répandre, je courus à l'endroit qu'on m'avait désigné. Le Gondolier sembla se douter de mon impatience; je le vis approcher au moment que je commençais à l'attendre. Il arriva sur le canal en chantant, me fit signe d'entrer dans la petite barque; & sitôt que j'y fus placé, il s'éloigna à force de rames, en continuant sa chanson, dont l'air vif & cadencé surpassait

de beaucoup le chant monotone de quelques grands Opéras. Quoique la Gondole où j'étais voguât très-vîte, emportée par le fil de l'eau, & que mon rameur fût très-robuste, j'eus le tems de me morfondre. La nuit était des plus noires, & nous avions quitté la ville bien loin derrière nous, lorsque nous arrivâmes au lieu où l'Amour devait me couronner. La petite barque s'arrêta devant une des maisons de campagne bâties sur les bords du Golfe; celle où j'étais attendu me parut assez jolie, autant que j'en pus juger dans l'obscurité. Mon Gondolier me promit qu'il viendrait me reprendre à la pointe du jour, & m'exhorta en riant à soutenir l'honneur de mon pays. Sitôt que nous abordâmes, une petite porte s'ouvrit, certaine vieille se présenta, me prit par la main, en m'avertissant de ne point faire de bruit, & m'introduisit mystérieusement. Elle me fit traverser dans l'obscurité une vaste cour, ensuite plusieurs appartemens aussi peu éclairés, & me laissa dans un cabinet où il n'y avait non plus aucune lumière. Je commençais à m'impatienter de tant de ténèbres, quand la vieille officieuse,

me poussant par les épaules, me fit entrer dans une dernière chambre, qui s'ouvrit tout-à-coup. Mes yeux furent éblouis de la quantité de bougies qu'on y avait allumées, & de la richesse des meubles.

J'aurais fait plus d'attention à la magnificence de cet appartement, si je n'avais vu paraître une grande femme voilée, qui attira tous mes regards. Je ne doutai pas que cette beauté merveilleuse, dont la taille & la démarche me ravissaient, ne fût la conquête que me soumettrait mon mérite. La Dame, après s'être assise sur un sofa de velours, brodé d'or, & m'avoir fait signe d'en faire autant, leva son voile; & je reconnus avec des transports de joie inexprimables, la chaste moitié du vieux Sénateur.

DCXXVIII^e FOLIE.

La satisfaction que j'éprouvais se répandit sur mon visage, & n'échappa point à la Dame; elle en sourit: & tandis que je baisais gloutronnement une de ses belles mains, elle me parla de la sorte. — La démarche que je fais vous instruit assez de l'excès de ma passion.

Les femmes vont un peu vite en amour dans ce pays-ci. La gêne dans laquelle on nous retient, nous oblige de renoncer à ces petites façons que le beau-sexe met en usage malgré lui dans les trois quarts de l'Europe, où l'on lui donne le loisir de capituler en règle. Voilà ce que gagnent Messieurs nos époux, ils avancent de plusieurs jours le malheur qu'ils veulent éviter; & c'est une obligation qu'on leur a, puisqu'ils nous rendent moins politiques & plus prompts à contenter nos amans. Il n'est pas possible, Milord, que vous n'ayez entendu parler de l'extrême jalousie des Italiens. Ils semblent nous regarder comme des êtres que la raison ne conduit jamais, & qu'il faut enchaîner pour en jouir. En Italie, l'on croit les chiens capables de fidélité, & l'on refuse aux femmes cette vertu; il est vrai que l'expérience autorise à penser de la sorte. Mais qu'on accorde à mon sexe la liberté qu'on laisse aux animaux, peut-être se piquera-t-il d'honneur. La jalousie est si forte dans nos climats, que, si vous faites des politesses marquées à une femme que le hasard vous fait rencontrer, vous courrez

Risque d'être assassiné par son époux ou par son amant, qui chercheront à se débarrasser de vous en vous tuant : moyen infailible en effet. Nous sommes renfermées comme des criminelles ; à peine voyons-nous le jour au travers des grillages de nos fenêtres. C'est par caprice que mon mari vous a mené dans mon appartement ; vous êtes le premier ; sans même en excepter ma famille, pour lequel il ait eu tant de complaisance. N'est-il pas juste que nous nous dédomnions des maux qu'on nous fait souffrir ? Les gens déflans ne renferment que leur or ; en Italie on a trouvé le secret de mettre sous la clef jusqu'à l'honneur des femmes. Cette ceinture qu'on leur fait quelquefois porter, n'est-elle pas le comble de l'extravagance ? L'époux qui garantit son front de la commune disgrâce, par un pareil expédient, a bien sujet d'être satisfait de la sagesse de sa moitié, & puis d'ailleurs, ce secret si ingénieux, est-il aussi efficace qu'on se l'imagine ? Puisqu'on a l'art d'ouvrir des portes que l'on ne peut approcher que rarement, est-il difficile de trouver le moyen de faire faire une clef à une serrure que l'on porte toujours avec soi ? --

La belle Vénitienne s'arrêta à ces mots & se mit à me regarder tendrement. Je connus ce que son silence signifiait, & j'allais, sans parler, en prouver davantage que tout ce qu'elle venait de dire; mais un bruit affreux se fit entendre, & glaça tous mes sens. Il semblait que plusieurs personnes accourussent vers la chambre où j'étais avec la belle Vénitienne; je ne me trompais point en effet: j'entendis qu'on enfonçait les portes. O Ciel! c'est mon mari; s'écria la Dame éperdue; nous touchons à notre dernière heure. J'aurais tâché de me sauver, s'il y avait eu moyen de sauter par la fenêtre, & si le danger n'avait été si prochain: je me saisis en tremblant des deux pistolets que je portais toujours dans ma poche; la porte de la chambre fut brisée à son tour; je vis entrer le vieux Sénateur, le poignard à la main, suivi d'une foule de domestiques, armés de haches & d'épées. Je voulus faire feu, les maudits pistolets raterent, on me désarma; & tandis qu'on me liait avec de grosses cordes, le Sénateur furieux plongea son poignard

à diverses reprises dans le sein de sa malheureuse épouse, qui jeta un grand cri, & mourut dans l'instant.

DCXXX^e FOIE.

Cette barbare exécution me fit frémir, & m'avertit que je n'avais point de grace à espérer. -- Voilà, perfide, s'écria le Vénitien en regardant celle qu'il venait de priver de la vie; voilà la récompense de tes infidélités. Puisse son exemple apprendre aux femmes qu'il est difficile de tromper un mari. Et toi, continua-t-il en se tournant de mon côté, tu te flattais de me déshonorer, pour prix de la complaisance que j'ai eue de t'introduire dans ma maison; tes espérances sont cruellement trompées; prépare-toi à la mort. Sache que j'ai surpris les regards que tu lançais à mon indigne épouse; & les coups-d'œil qu'elle te jettait à la dérobée pendant le souper que j'ai eu la sottise de te donner. J'ai dissimulé mon rage, & fait épier tes démarches. Ma perfide m'a prié ce matin de consentir qu'elle allât passer quelques jours à la campagne; mes soupçons ont redoublé, & mes espions m'ont si bien servi, que

J'ai eu le bonheur d'arriver fort à propos..... Mais c'est trop discourir, je vais me venger. --

Sans écouter mes supplications, le dénaturé vieillard leva son poignard, & s'approcha pour me percer le cœur. Mais non, dit-il, en changeant d'idée, je ne veux point rougir mes mains d'un sang aussi infâme; & d'ailleurs, cette mort serait trop douce pour le crime qu'il méditait; inventons quelques supplices nouveaux. Parlez, vous autres, poursuivit-il, en s'adressant à la valetaille qui l'entourait; je vous permets de dire votre avis. Les uns proposèrent de me couper le nez & les oreilles, & de me renvoyer mutilé de la sorte; d'autres voulaient qu'on me rendit Eunuque. Quelques-uns des plus modérés furent seulement d'avis qu'on me pendît. Jugez si j'étais à mon aise pendant la tenue de cet agréable Conseil.

Attendez, reprit le vieux Sénateur, j'ai trouvé ce qu'il faut faire; qu'on aille chercher un sac; il perdra la vie, & nous serons en même tems débarrassés de son corps. On apporta bientôt le sac qu'il demandait; on m'y fit entrer par force, on en lia fortement

l'ouverture ; & le plus vigoureux coquin de la troupe me chargea sur les épaules , par ordre du Sénateur. Je me sentis porté quelque tems comme un paquet de linge sale ; enfin , une voix s'écria : délivrez-vous là de votre fardeau ; nous voici à l'endroit le plus profond du Golfe. A ces mots , on me précipita brusquement dans la mer , enveloppé du sac ; je perdis connaissance , & j'allai jusques au fond de l'eau.

DCXXXI^e FOLIE.

C'en était fait de moi ; vous n'auriez jamais eu le plaisir , mon cher Marquis , d'entendre l'histoire de mes voyages , si l'on ne m'avait jetté précisément dans l'endroit où un Pêcheur venait de rendre ses filets , & si le bonhomme ne s'était avisé de les retirer dans l'instant que je venais d'y tomber. La peine qu'il eut de les amener jusqu'au rivage lui fit croire qu'il avait pris quelque poisson énorme. Sa joie diminua quand il n'aperçut qu'un paquet de grosse toile ; cependant il résolut de le porter dans sa cabanne peu éloignée des bords du Golfe , afin de s'éclaircir de ce qu'il contenait. Après

avoir ouvert le sac, le Pêcheur & sa famille furent saisis d'épouvante d'y trouver un homme qu'ils jugerent mort. En examinant le prétendu cadavre, ils crurent sentir en lui quelque reste de chaleur; aussitôt ces bonnes-gens s'efforcèrent de me rappeler à la vie. Je fus très-surpris, en revenant à moi, de me voir pendu par les pieds auprès d'un grand feu. J'allais m'imaginer que le barbare Sénateur satisfaisait sa vengeance. Hélas! m'écriai-je d'un ton lamentable, faites-moi mourir tout de suite, sans vous donner la peine de m'embrocher. Cette pathétique exclamation fit éclater de rire mes bienfaiteurs. Le danger d'où nous vous avons tiré, me dit le Pêcheur, vous a sans doute trouble l'esprit. Mais remettez-vous; grace au Ciel, je vous ai repêché; vous ne courez plus aucun risque. Je connus alors mon erreur. Je feignis que la crainte de la mort m'avait en effet un peu dérangé le cerveau. Les soins que ces bonnes-gens prirent de moi me rétablirent bientôt; je rendis toute l'eau que j'avais bue, & redevins aussi gaillard qu'avant mon fâcheux rendez-vous. Je me gardai bien de dire la

vérité de mon aventure. Je forgeai une histoire ; je dis que , me promenant à cheval aux environs de Venise , la nuit m'avait surpris ; que des voleurs s'étaient emparés de ce que je portais de plus précieux , & que voulant m'ôter la vie , ils m'avaient mis dans un sac , & jetté dans la mer.

A la pointe du jour , je pris congé des bonnes-gens à qui j'avais de si grandes obligations. Je leur donnai ma bourse ; l'honnête Pêcheur me conduisit dans son petit bateau. A peine fus-je parvenu à mon auberge , que mon premier soin fut de demander des chevaux , & de quitter Venise ; je redoutais trop la rencontre du vieux Sénateur , pour rester un seul moment dans cette Ville. Je n'avais pourtant point eu le temps d'en parcourir les curiosités ; mais un coup-d'œil me suffisait pour connaître les beautés des Villes par où je passais. Observateur délicat , & jugeant par le caractère du vieux Sénateur des mœurs de tous les Vénitiens , j'écrivis sur mon *agenda* , que les habitans de Venise sont soupçonneux , cruels , & très-discourtois aux Etrangers.

Je ne me crus en sûreté qu'après avoir traversé le Pô. Laisant la Ville de Modène, & plusieurs autres bicoques derrière moi, je me rendis tout d'une traite à Florence. J'arrivai dans cette belle Ville un jour ouvrier; de sorte que je m'aperçus qu'on ne suivait point le judicieux avis d'un certain Duc Albert de Saxe, qui avait coutume de dire qu'il ne fallait laisser voir Florence aux Etrangers que les Fêtes & Dimanches.

Aussitôt que j'eus pris possession de mon auberge, on m'annonça un homme dont l'emploi était de faire voir aux nouveaux arrivés tout ce qu'il y a de curieux dans la Ville, moyennant une honnête récompense; ces sortes de gens-là sont communs en Italie, & savent ordinairement plusieurs langues. Je n'eus rien de plus pressé que de me faire conduire dans l'endroit qui renferme cette Statue antique & si célèbre, appelée la Vénus de Médicis, dont j'avais tant entendu parler. Elle est dans le Palais du Grand-Duc; tout ce que je puis vous en dire, c'est qu'elle représente une très-belle femme, & que

vos Demoiselles de l'Opéra ne sont pas mieux faites. Elle est si proportionnée dans toutes les parties, qu'on doit la regarder comme l'ouvrage de l'imagination du Sculpteur, plutôt que comme l'image fidelle de la vérité, si l'on n'aime mieux convenir que le beau-sexe a un peu dégénéré depuis le tems des Phidias & des Praxitèles.

Tandis que mon conducteur me racontait l'histoire de cette Statue, je remarquai un homme, qui, dans une espèce d'extase, la considérait avec des yeux avides; je le fis observer à l'Italien chargé de m'expliquer ce que je voudrais savoir. -- Oh! oh! me dit-il, en m'entraînant d'un autre côté, vous voyez-là un des amoureux de notre Vénus de marbre. -- Quoi! m'écriai-je, cette Statue a la gloire d'avoir des amans? -- Sans doute, me répondit-il; & chaque jour elle fait de nouvelles conquêtes. Quelques Florentins, dont le cœur est extrêmement tendre, ne peuvent la voir sans émotion; à force de l'admirer, ils s'enflâment d'un violent amour. Vous pensez-bien qu'ils n'éprouvent que des rigueurs; leurs regards, leurs soupirs sont en pure perte: jamais

Lucrèce ne résista si fortement. Ces amans de notre Statue n'auraient-ils pas raison d'accuser leur maitresse de dureté? On en a vu passer des journées entieres à la considérer, sans songer à prendre aucune nourriture; d'autres lui adressent des vers galans, de rendre discours, auxquels elle ne paraît guères plus sensible; quelques-uns enfin, consumés d'amour, poussent la constance jusqu'à se laisser mourir de langueur.

DCXXXIII^e FOLIE.

Il me sembla que l'honnête Italien exagérât un peu les amoureuses folies de ses compatriotes; son récit ne m'en parut pas moins plaisant. Je n'ai garde de vous faire la description de toutes les choses que je visitai, pour la forme seulement; comme de la gallerie du Grand-Duc, remplie des productions les plus singulieres de la Nature & de l'Art; gallerie qui a coûté des sommes immenses, qu'on aurait peut-être pu mieux employer. Vous entretiendrai-je aussi de je ne sais combien de Statues qu'on m'avertit d'admirer; des Eglises, des Palais, où mon conducteur m'entraîna? La Chapelle de Saint-Laurent, bâtie

par les Grands Ducs pour leur servir de sépulture, contient des richesses infinies, comme si l'on voulait nous prouver que la mort même n'est point le néant des grandeurs. Mon conducteur me mena presque malgré moi dans une fameuse bibliothèque remplie sur-tout, me dit-on, de précieux manuscrits (1). Mais si ces manuscrits sont aussi merveilleux qu'on le publie, ne ferait-on pas mieux de les mettre au jour, plutôt que de les renfermer avec tant de soin? Et d'ailleurs que signifie cet immense amas de livres, qu'on appelle bibliothèque? Il ne peut qu'effrayer les ignorans, & convaincre les érudits qu'ils ne sauraient tout lire, quand même ils vivraient deux siècles.

Je revenais un jour avec mon conducteur de parcourir quelques-unes des curiosités de Florence; nous fûmes arrêtés par une foule de peuple qui remplissait les rues, & paraissait attirée par quelque spectacle. Nous connûmes bien-

(1.) C'est apparemment la Bibliothèque de Saint-Laurent. Observons en même temps que Milord ne se pique pas de trop de justice dans ses raisonnemens.

tôt la cause qui la rassemblait. Nous vîmes venir de loin une file de carrosses, traînés par des chevaux couverts de riches harnais, & qu'entouraient plusieurs valets-de-pied. Il nous fallut attendre que cette cavalcade fût entièrement passée; je remarquai que les carrosses étaient remplis d'hommes & de femmes superbement habillés, dont l'air content, les manières enjouées, annonçaient la satisfaction. Je ne doutai pas que ce ne fût un jour de fête dans Florence, où les principaux de la Ville avaient coutume d'aller se réjouir, & de se montrer tous ensemble au peuple dans un pompeux cortège. Je fis part à mon conducteur de la pénétration de mon esprit; & je fus bien étonné de l'entendre m'assurer que je me trompais. — Eh! que signifient donc tous ces carrosses, m'écriai-je; cette foule, ce grand nombre de Laquais? Serait-ce l'entrée d'un Ambassadeur? — Encore moins, me répondit-il; apprenez qu'il ne s'agit que de la prise d'habit d'une Religieuse.

DCXXXIV^e FOLIE.

Le discours de mon conducteur ne me parut encore qu'une plaisanterie.

On m'avait toujours représenté les jeunes personnes qui prennent le voile comme de malheureuses victimes de l'avarice de leurs parens, qu'une cérémonie lugubre renferme pour toute leur vie dans une triste prison ; de sorte que je ne pouvais concilier ce que l'on venait de me dire avec mes idées. Mon conducteur pénétra ce que je pensais. — Puisque vous êtes si incrédule , continua-t-il , je veux que vos yeux vous convainquent de la vérité. Vous serez témoin de la manière dont on fait les Religieuses en Italie. Il ne me sera pas difficile de vous faire voir de près tout ce qui s'observe en pareil cas : je connais les parens de la belle Néophite , ils obligeront avec plaisir un étranger. C'est le dernier jour des promenades qu'on fait faire à la Religieuse future , afin de lui montrer tout ce qu'il y a de plus beau dans la Ville ; nous n'avons qu'à prendre un carrosse , & nous mettre à la file des autres ; venez , vous verrez la fin de la cérémonie. Mais si vous êtes surpris , vous le serez bien davantage. Je louai un carrosse , & nous rejoignîmes bien vite le cortège de la Religieuse. Après avoir parcouru gravement plusieurs

plusieurs rues inondées d'une foule de spectateurs, qui répondait par les ris à ceux qui parlaient des carrosses : nous arrêrâmes devant un vaste palais, où tout le monde descendit ; & mon conducteur m'obligea d'en faire autant. C'était la demeure du pere de la future Religieuse ; car la famille était la plus riche & la plus distinguée de la Ville. J'entrai avec les autres dans une salle magnifique ; l'on y servit des rafraîchissemens à la ronde, en attendant le dîner. Mon conducteur me présenta au maître de la maison, qui me fit un accueil très-honnête, & me permit de saluer la future Vestale. Elle était mise avec tous les soins de la coquetterie, couverte de diamans qui la rendaient éblouissante, & chargée d'un bouquet énorme. A sa parure mondaine, à son air étourdi & dissipé, on l'aurait plutôt prise pour une nouvelle mariée, que pour une Vierge qui se consacrait à la retraite.

On servit un dîner délicat, où les vins étrangers ne furent point épargnés ; la belle Religieuse riposta par de nouvelles sântés à toutes celles qu'on lui portait, & mêla sa voix aux chan-

sons profanés des convives. A la fin de
cet édifiant repas, on vint nous avertir
qu'il était tems de remonter en car-
rosse. Je m'imaginai qu'on allait sanc-
tifier par quelque action pieuse le reste
de la journée. A peine en pouvais-je
croire mes yeux, quand je vis que nous
descendions à la porte d'une salle de
spectacle, & que tout le monde y en-
trait, sans excepter la future Religieuse.
On n'attendait que nous, sans doute,
pour commencer; car aussitôt que nous
eûmes pris place dans les loges, on leva
le rideau. Je compris qu'on allait nous
représenter un grand opéra sérieux. Au
milieu du second acte, les gens avec
qui j'étais venu se leverent; mon con-
ducteur me fit signe de les imiter. Nous
regagnâmes en silence nos équipages. --
Oh! pour le coup, me disais-je tout
bas, la jeune personne a senti du ser-
pule; elle va se préparer d'une autre
manière au sacrifice qu'elle médite.
Occupé de ces réflexions, je fus tout
surpris de me voir de nouveau dans
une salle de spectacle, où l'on jouait
un intermède bouffon. Nous n'y restâ-
mes qu'un instant, & nous nous rendî-
mes dans une autre, qui ne servait

qu'aux représentations des farces Italiennes. Les bons mots d'Arlequin firent rire à gorge déployée la future Religieuse ; & nous ne sortîmes que lorsque toutes les scènes *in-promptu* furent achevées.

DC XXXV^e FOLIE.

Nous retournâmes dans le même palais où nous avions dîné. Un repas, non moins splendide que le premier, nous attendait. La joie des convives parut être redoublée ; & la belle Vestale fut encore d'une humeur plus charmante. Au sortir de table, nous passâmes dans une salle éclairée de lustres & de girandoles, chargés de bougies. Le son bruyant de divers instrumens de musique invita tout le monde à la danse. La future Religieuse fit l'ouverture du bal, & s'en acquitta avec une grace infinie. Nous ne cessâmes de danser que le lendemain à la pointe du jour. Alors nous conduisîmes la jeune Vestale dans le cloître qu'elle devait habiter. Placés contre la grille du chœur, dont tout les rideaux étaient ouverts, nous vîmes aisément ce qui se pratique à la réception d'une Religieuse. On

dépouilla de ses habits mondains la jeune personne que nous avions conduite en triomphe , on la couvrit d'une robe lugubre , on lui mit un voile sur la tête , qui rendait sa beauté plus piquante ; elle prononça des vœux d'un air riant , embrassa tous ceux qui avaient assisté à la cérémonie ; & chacun se retira chez soi , bien régaté , bien content , bien édifié.

-- Il faut avouer , dis-je à mon conducteur en nous en retournant , que la cérémonie qui précède la prise d'habits des Religieuses Italiennes est tout-à-fait singulière. Mais je ne laisse pas de plaindre la jeune personne qui vient de se séparer du monde ; les plaisirs & les jeux n'ont servi qu'à la conduire dans une éternelle prison. -- Vous êtes encore dans l'erreur , me répondit-il ; les Religieuses d'Italie ne ressemblent nullement à celles qu'on voit dans le reste de l'Europe ; le voile leur donne de grands privilèges , dont elles seraient privées dans la maison de leurs parens , ou sous les loix d'un époux. Quoiqu'avant de les renfermer dans un cloître , on les fasse jouir des plaisirs & des vanités du monde , afin qu'elles leur dis-

sent un éternel adieu , elles n'y renoncent pas pour toujours. Elles reçoivent qui bon leur semble dans leurs cellules , peuvent y régaler leurs amis , & sortent même quand elles en ont envie. -- Je convins que le sort de pareilles recluses n'était point tant à plaindre ; & je conclus qu'il n'y a qu'en Italie où il est raisonnable de se faire Religieuse.

DCXXXVI^e FOLIE.

Cependant j'avais une envie extrême d'arriver à Rome. Mon impatience me fit bientôt quitter la Toscane ; & je ne tardai pas à découvrir la capitale du monde Chrétien. J'entrai par la porte qui ne servait autrefois qu'aux triomphateurs , & par laquelle Charles V. voulut faire son entrée dans Rome , sans doute , parce qu'il était défendu aux simples payfans d'y passer : c'est du moins ce que me raconta mon postillon pour m'engager à lui donner la pièce. J'eus soin de me faire indiquer la plus fameuse auberge ; & je trouvai que ce n'était pas mal débiter que de savoir dès mon arrivée à Rome quelle était l'hôtellerie où l'on traitait le mieux les voyageurs. Je choisis un conducteur parmi les Italiens

officieux qui se présenterent pour me montrer les curiosités de la Ville ; j'eus le bonheur de rencontrer aussi-bien qu'à Florence ; il est vrai que celui-ci me coûtait davantage , attendu , me disait-il , que les habitans de Rome , partageant la gloire de leur Ville , devaient vendre leurs services plus cher que ceux des autres peuples , moins illustres , moins respectables (1).

Mon conducteur m'avertit qu'il était d'usage de commencer par visiter les antiques ; j'eus beau lui représenter que j'aimais mieux voir d'abord le moderne ; il me répondit que cela ne s'était jamais pratiqué ; il me fallut avoir la complaisance de me rendre à son avis. Il me fit voir je ne sais combien de statues , d'obélisques , d'arcs-de-triomphe ; plus ces choses-là étaient vieilles , brisées , plus il criait à la merveille. Il me montra

[1] Milord ne dit point que ceux qui sont chargés de montrer les monumens de Rome s'appellent des *Cicérons* ; aurait-il craint de profaner le nom immortel d'un des plus fameux Orateurs de l'Antiquité ? Milord serait louable d'éviter un ridicule où tombent les Italiens.

des bains à demi-ruinés, qui ne sont bons qu'à prouver la propriété des anciens Romains; des amphithéâtres presque démolis, qui ne servent qu'à nous attester le goût qu'on avait autrefois pour les spectacles; d'anciens mausolées, qui ne peuvent que nous faire juger qu'on n'était point jadis plus sage qu'à présent. Je contemplai tout cela avec des yeux philosophiques, c'est-à-dire, avec l'indifférence dont on doit regarder des monumens qui n'ont aucun rapport à notre siècle, à nos mœurs, à notre façon de penser actuelle : je demande, par exemple, si l'amphithéâtre de Vespasien, si les pyramides d'Egypte, quoiqu'un peu éloignées de mon sujet, peuvent instruire nos Architectes, & nous apprendre à nous loger plus commodément, ou avec plus de magnificence ?

Je n'eus garde de faire part à mon conducteur des idées que je vous communique; je craignais trop de le scandaliser. Je feignis au contraire d'admirer tout ce qu'il me montra. Pour paraître connaisseur, je n'avais qu'à me récrier avec lui; ce que je ne manquais pas de faire, en fidèle écho.

Nous parcourûmes ensuite les prin-

cipaux palais de Rome , dont quelques-uns contiennent des antiques & des peintures qui ont plus coûté à acquérir que les palais mêmes dans lesquels elles sont déposées. Je vis des tableaux qui me charmerent par l'éclat & la vivacité de leurs couleurs. Mais, l'Italien qui m'accompagnait , ne trouvait digne de ses éloges que les tableaux les plus enfumés.

Voilà pourtant à quoi se réduit ce que les curieux viennent admirer à Rome ; des statues mutilées , des peintures à demi effacées , ou dont le prix énorme fait souvent tout le mérite : est-ce la peine de faire tant de chemin ? Il est vrai que l'Eglise de Saint-Pierre est superbe ; mais je voudrais qu'on n'y eût point prodigué mal-à-propos le marbre & les dorures , & que le dedans de ce fameux édifice fût d'une matière plus précieuse que le dehors.

DCXXXVII^e FOLIE.

J'eus soin de me mettre en état de raisonner des antiquités & des choses curieuses répandues dans Rome ; quand vous le voudrez , mon cher Marquis , je n'offre de vous en faire une am-

ple d'escription , enrichie de commentaires , qui vous feront juger de l'excellence & de la singularité de mon esprit. Je n'ai pourtant vu qu'en passant les merveilles d'une Ville , autrefois la Capitale du monde entier , & qui n'est plus actuellement que celle du monde Chrétien : mais un voyageur de mon rang voit les objets sans attention , & les inculque tout de suite dans sa mémoire.

En vérité , j'étais brisé , excédé , des courses que m'obligeait de faire mon conducteur , pour me montrer souvent des bagatelles. Je l'aurais volontiers païé afin qu'il me laissât tranquille ; mais je craignais qu'on ne m'accusât de voyager avec moins d'envie de m'instruire que la plupart de mes compatriotes ; je m'immolais généreusement pour maintenir l'honneur de ma patrie. Je croyais que mes travaux étaient finis ; je me flattais d'avoir porté assez loin l'héroïsme : point du tout ; c'était encore à recommencer. Ce maudit conducteur vint un jour m'éveiller de grand matin , en me demandant pardon de ce qu'il avait oublié de me mener dans un palais où l'on conservait de

fameuses antiques. Je le suivis ; & où pensez-vous qu'il me fit aller ? à l'extrémité de Rome , c'est-à-dire , à deux mortelles lieues de mon auberge. Nous arrivâmes dans ce palais où je devais contempler des statues admirables. Le Seigneur qui l'habitait ordinairement venait de se laisser mourir , & d'abandonner tout son bien à sa veuve , vieille dévote , sans cesse en oraison , & dédaignant les plaisirs de la terre. Comme nous nous avançons dans une grande galerie bordée de précieuses statues , un officier de la maison vint à nous , l'air triste & consterné. -- Vraiment , nous dit-il , Madame a fait cette nuit un bel ouvrage ; elle s'est levée doucement , munie d'un marteau , & a brisé tout ce qui choquait sa pudeur dans les antiques. -- Nous nous aperçûmes en effet que les Cupidons , les Hercules , & les autres statues masculines , étaient cruellement mutilées , dans les endroits qui attirent souvent les yeux des agnès. Mon conducteur se désespéra d'une étrange manière en découvrant les ravages que venaient de faire les scrupules de la bonne Dame ; pour moi , je n'en fis que rire. Il me semblait pourtant

qu'au lieu de gâter des chef-d'œuvres, rassemblés à grands frais par les ayeux de son époux, ainsi que par son mari lui-même, la rigide dévote aurait mieux fait de les vendre.

DCXXXVIII^e FOLIE.

J'avais une forte envie de visiter le quartier des courtisanes protégées par le gouvernement; & je me promettais bien d'observer ces charmantes Demoiselles avec beaucoup plus de soin que je n'avais examiné les différentes curiosités de Rome. Je témoignai mon dessein à mon conducteur; il me dit obligeamment qu'il était charmé que je le prévinsse, qu'il n'aurait eu garde d'oublier de me faire voir un lieu que la plupart des voyageurs préférerait souvent à toutes les raretés de Rome. Mais, continua-t-il, j'ai un conseil à vous donner. Contentez-vous de la vue; ne poussez pas trop loin votre curiosité, si vous ne voulez en savoir davantage que vous n'avez sûrement dessein d'en apprendre. Les beautés complaisantes qui vendent ici leurs faveurs, sont semblables à celles des autres pays; leurs caresses laissent un cruel repentir.

Je promis à l'honnête Italien de suivre ses sages conseils. Ravi de me trouver si docile, il me mena sans différer dans le quartier des plaisirs. Chemin faisant, il me raconta que les Milords dont il avait été le conducteur avaient tous désiré la vue des syrenes que je voulais connaître aussi. Il me paraît, poursuivit-il en souriant, que les Seigneurs de votre nation voyagent pour s'instruire, & qu'ils mettent à profit les sommes qu'ils dépensent. J'allais répondre à cette ironie, quand il m'avertit que nous étions dans le quartier des Demoiselles aussi célèbres par leurs charmes, que par leur douceur. C'est une grande rue, dont toutes les maisons sont ouvertes au public; là seulement, il est permis aux femmes de n'être point cruelles, & aux hommes de chercher les plaisirs de l'amour, sans en éprouver les peines. Mon conducteur m'avertit qu'il allait me faire entrer dans l'endroit le plus fameux; & qu'il serait inutile, après cela, que je me rendisse ailleurs; attendu que je serais assez instruit des usages de ces sortes de maisons, & de tout ce qui s'y pratique.

A peine eûmes-nous mis le pied dans

l'asyle secret du mystere, qu'une vieille rechignée portant un paquet de clefs, nous aborda, nous avertit de la suivre, &, marchant devant nous, nous conduisit dans un vaste corridor, éclairé à chaque bout par de larges croisées; plusieurs portes regnaient aux deux côtés. Alors la vieille, me montrant des tableaux placés au-dessus de chaque porte, me dit de les considérer les uns après les autres, & de lui témoigner celui qui me plairait davantage, afin qu'elle pût me dire le prix au juste. -- Quoi! m'écriai-je, encore des tableaux à examiner! On est terriblement occupé des arts dans cette Ville; à tout moment on vous montre de nouveaux objets, qu'il faut admirer ou dire pourquoi. Mais je ne suis point venu ici pour juger du mérite d'un peintre; j'y suis conduit par un motif plus agréable. -- Eh! vous vous trompez, reprit l'Italien qui m'accompagnait; ces peintures ne sont que les portraits des charmantes Demoiselles renfermées dans ces chambres, & dont cette honnête Dame a la clef; il ne s'agit que de désigner le portrait qui vous frappera le plus, & l'on vous montrera l'original. --

Un peu honteux de ma méprise, je me mis à regarder les tableaux ; j'en parcourus plusieurs sans être trop ému des beautés qu'ils représentaient. A mesure que je faisais cet examen, la vieille me disait celle-là ne vous coûtera que quelques jules (1) : voici une blonde qui vaut un peu davantage ; on ne peut en retenir cette jolie brune, si bien faite, sans payer quatre écus Romains (2). Le prix était toujours proportionné aux charmes qu'offraient les peintures. Il ne m'en restait plus que quelques-unes à voir, quand enfin je jetrai les yeux sur un tableau qui m'enchantait. -- N'allons pas plus loin, m'écriai-je ; voici un portrait tout-à-fait séduisant. -- Oh ! oh ! reprit la vieille, on voit bien que vous vous y connaissez ; vraiment l'original est encore au-dessus de la copie. Comptez-moi trente sequins (3), en espèces sonnantes, & vous en jugerez. C'est un

[1] Le jule vaut environ 1 liv. 4 s. de notre monnoie.

[2] Chaque Ecu Romain est de 6 liv. plus ou moins.

[3] Le sequin de Rome est une pièce d'or, qui vaut vingt-une livres, monnoie de France.

bijou destiné à nos Seigneurs. . . — Ne babillez pas tant , dis-je à la vieille , en lui mettant dans la main la somme qu'elle demandait. Alors la porte me fut ouverte ; je vis la plus jolie personne du monde , qui vint me sauter au cou d'un air folâtre. Mon conducteur & la Dame *Honestà* disparurent ; ils ne me rejoignirent que lorsque je me séparai de l'aimable Nymphé , auprès de laquelle j'oubliai les conseils que l'Italien m'avait donnés , ainsi que mes beaux projets de sagesse.

DCXXXIX^e FOLIE.

Je serais d'avis , mon cher d'Illois , que vous allassiez faire un tour à Rome , exprès pour voir les divinités qui habitent le quartier du plaisir ; je vous promets qu'elles en valent bien la peine. Faites vos réflexions là-dessus ; je reviens à la suite de mes aventures.

Comme je rentrais dans mon auberge , un homme me glissa un billet , sans que personne s'en apperçût , & s'éloigna sans me dire une seule parole. Curieux de savoir ce qu'on pouvait m'écrire , je me retirai dans ma chambre , & je lus ces mots : — « Vous me

» paraissez un fort joli garçon, vous avez
» fait ma conquête. Vous pourrez suivre
» celui qui doit aller vous prendre dans
» deux heures; & nous verrons si vous
» mériterez par votre complaisance le
» bonheur qu'on vous prépare ». — Je
ne doutai pas que quelque Dame Ro-
maine n'eût le cœur sensible à mes char-
mes. Mon aventure de Venise m'avait
dégouté des rendez-vous avec d'honnê-
tes femmes; je résolus pourtant de
m'exposer encore aux dangers des bon-
nes-fortunes d'Italie; je me flattais que
ma témérité ferait peut-être plus heu-
reuse.

J'attendis impatiemment celui qui
devait me conduire aux pieds de ma
nouvelle conquête, à laquelle mon ima-
gination prêtait mille attraits; il vint à
l'heure marquée, enveloppé d'un ample
manteau, me fit signe de le suivre, &
j'obéis. Après avoir marché longtems
sans nous parler ni l'un ni l'autre, nous
nous trouvâmes près d'un palais dont
les dehors annonçaient la magnificence
du dedans; une petite porte s'ouvrit,
nous montâmes par un escalier dérobé
dans un appartement superbe. Je vis un
vieillard tout rabougri, à demi-cou-

ché dans son fauteuil. J'étais fort embarrassé de ma contenance, & je me disposais à prendre la fuite, quand le débile vieillard me dit d'une voix cassée : — Rassurez-vous, mon enfant ; c'est moi qui vous ai écrit. — Pour vous moquer de moi, sans doute, répliquai-je en m'efforçant de rire. — Point du tout, c'est très-sérieusement. — Oh ! m'écriai-je, vous ne me ferez jamais croire que vous soyez ma maîtresse ; & je n'ai nullement envie de vous servir de jouet. — A ces mots je m'éloignai, fort en colère de la plaisanterie. Je traversai plusieurs salles remplies d'une foule de Laquais & de Pages, qui levaient les épaules en me regardant.

DCXL^e FOLIE.

C'est ainsi que se termina ce plaisant rendez-vous ; j'en fis toujours un mystère à mon conducteur, dans la crainte qu'il n'approuvât l'espièglerie de ses compatriotes, à laquelle je m'étais prêté de si bonne foi : mais je ne pus lui cacher que je commençais à m'ennuyer dans Rome. Il s'aperçut que je méditais mon départ ; voulant par intérêt me retenir encore quelque tems, il me

parla de la sorte. — Vous croyez, Milord, connaître tout ce qu'il y a de curieux à Rome & dans l'Italie ; il est vrai que les voyageurs de votre âge ne font guères d'observations plus exactes. Mais savez-vous ce que c'est que les Sigisbés ? Que pensera-t-on de vous si vous n'en êtes point instruit ? — Sigisbés ! m'écriai-je ; je n'ai jamais entendu parler de cela. Seraient-ce encore des tableaux, des antiques ? — Non, c'est un usage très-moderne, qui n'appartient qu'à l'Italie ; il faut que votre propre expérience vous en instruisse. Apprenez que nos Dames sont toujours accompagnées de deux Cavaliers, qu'on appelle Sigisbés ; ce sont des esclaves d'Amour, entièrement soumis à la beauté qu'ils adorent ; mais dont la passion discrète & décente ne desire que la vue de l'objet aimé, & se borne à obtenir les plus légères faveurs, comme un regard, un sourire, & la permission de baiser respectueusement une main blanche ; de même que les Divinités fabuleuses se contentaient, dit-on, de la fumée, de l'odeur des mets qu'on leur servait. L'emploi des deux Sigisbés est tout-à-fait différent ; l'un donne le bras à la

Signora quand elle sort, lui sert de fidèle Ecuyer ; l'autre, (& c'est le plus favorisé,) se tient dans l'appartement de Madame, l'entretient de tendres propos, de fines galanteries, a grand soin enfin de l'amuser par sa conversation : c'est de la sorte que les Sigisbés passent leur vie. — Et comment la jalousie des époux ne s'allarme-t-elle point d'une pareille privauté ? — Les Italiens sont persuadés que les Sigisbés sont autant de gardiens qui conservent la sagesse des femmes. — Mais vos Sigisbés ont-ils dans le particulier autant de retenue qu'en public ? — Oh ! c'est une autre affaire ; mais il suffit qu'on n'ait point encore entendu dire qu'aucun d'eux se soit jamais écarté de l'Amour platonique ; les maris se tranquilisent, & se soumettent à l'usage.

DCXLI^e FOLIE.

Ecoutez, continua mon Italien : un des Sigisbés d'une Dame de ma connaissance vient de mourir subitement ; son office était d'entretenir la Belle tête-à-tête ; seriez-vous bien aise de le remplacer ? — A la bonne-heure celui-là, m'écriai-je ; mais pour l'autre qui se con-

tente de remplir les devoirs d'Ecuyer ; ne m'en parlez point davantage ; il lui est trop difficile de prétendre à des faveurs qui aient un peu de consistance.

L'Italien me présenta comme un étranger docile qui brigait l'honneur d'être au rang des Sigisbés, afin de s'instruire de leur importante fonction. La Dame auprès de qui l'on me proposait d'entrer, pouvait passer pour belle, quoiqu'elle eût trente ans révolus ; elle était veuve depuis quelques années, & ne songeait à de secondes noces que depuis la mort de son Sigisbé. Elle me permit de succéder au défunt. On me fit un long discours pour m'apprendre les devoirs auxquels j'allais être assujéti dans l'exercice de ma charge ; je jurai de me soumettre à tout ce qu'on me prescrivait ; & dès le même jour je pris possession de ma nouvelle dignité. J'étais obligé de me trouver le matin au lever de ma belle maîtresse, de lui débiter un compliment sur l'éclat que le sommeil donnait à ses charmes ; j'assistais à la toilette, toujours débitant de jolis propos, ou bien rendant les petits services que l'on exigeait de moi ; ensuite je prenais congé de la belle, si

elle voulait sortir, ou bien je lui tenais compagnie jusqu'à l'heure du dîner; j'avais grand soin de me retirer aussitôt qu'on avait servi, récompensé de mes peines par un sourire, ou rafraîchi quelquefois par un verre d'eau, lorsque mes discours doucereux m'avaient trop échauffé. Quand je prévoyais que mon Infante devait être hors de table, je retournais auprès d'elle recommencer mes fleurettes, quintessencier le sentiment, & me perdre dans la métaphysique de l'Amour. Il faut noter que la Dame me répondait sur le même ton; elle me ripostait de nouvelles phrases entortillées, des lieux communs de la vieille galanterie. Nous mourions tous les deux du plaisir de nous adorer; nous étions extasiés des transports que nous inspirait un pur amour dégagé de toute idée grossière, que la seule union de nos âmes remplissait de délices inexprimables. Tandis que nous nous repaissions à l'envi de ce tendre verbiage, de ce galimathias emmiellé, l'autre Sigisbé était dans l'anti-chambre à garder les manteaux, attendant qu'il prît envie à la Dame de sortir. Je

ne m'en retirais que dans l'instant que mon Infante allait se mettre au lit.

Compte fait, je jouai pendant trois jours cet impertinent rôle. Ne sachant plus que dire, & cédant à des desirs que je m'efforçais trop longtems de réprimer; je me jettai brusquement aux pieds de la Dame, serrai les genoux avec transport, couvris de baisers une de ses belles mains. -- Que faites-vous, me cria-t-elle d'une voix émue? Vous oubliez votre personnage; il est inouï qu'un Sigisbée se comporte de la sorte. -- J'achevai de me rendre téméraire; & je m'excusai sur l'ignorance où j'étais des usages reçus en Italie. -- Malgré les leçons qu'on m'a données, dis-je à la Belle, encore surprise de mon audace, j'ai cru qu'en tout pays il fallait à l'Amour une nourriture solide; le mien serait bientôt péri misérablement, s'il avait été contraint de se repaître de mets trop délicats, auxquels il n'est point accoutumé; il va prendre actuellement une force nouvelle. -- La Signora fut satisfaite de mes raisons; elle me permit de suivre les usages du reste de l'Europe, qu'elle trouvait plus agréables que ceux de la patrie.

Le Sigisbé qui m'était inférieur s'avisa de troubler notre félicité. Il ne voyait pas sans envie la préférence qu'on accordait à un étranger ; il devint jaloux de mon bonheur. Moi, de mon côté, je m'avisai de trouver mauvais qu'il eût seul le privilège de donner le bras à ma maîtresse. Je lui disputai un jour ce précieux avantage ; il fallut que l'objet de mon amour me l'ordonnât absolument, pour que je pusse me résoudre à le lui céder. L'Italien dissimula sa colère, afin de mieux assurer sa vengeance. Une nuit que je sortais de chez la belle veuve, je me sentis frappé par derrière de plusieurs coups de poignard ; je me retournai précipitamment ; & quoique la nuit fût assez obscure, j'en revis mon assassin qui prenait la fuite, & je le reconnus à ses habits pour le Sigisbé mon rival. Je retirai le stilet que le scélérat trouble avait laissé dans une de mes blessures, & qui acheva de me découvrir quel était celui qui en voulait à mes jours. J'eus la force de me rendre à mon auberge, où j'arrivai très-affaibli par la perte du sang que je répandais. Le Chirurgien qu'on fit bien vite venir, déclara que j'étais légère-

ment blessé, & que j'en faisais quitte pour garder le lit. Je guéris, en effet, très-promptement. Les nouvelles marques d'amour que me donna la belle veuve, ne contribuent pas peu à me rétablir; elle eut la bonté de me rendre de fréquentes visites *incognito*. Je ne lui dis rien de la connaissance que j'avais de mon assassin; je craignais trop qu'il n'échappât à ma juste fureur.

Aussi-tôt que mes blessures furent entièrement fermées, je volai chez la belle veuve, animé par l'amour & par la vengeance. Je fus au comble de la joie de rencontrer dans l'*anti-chambre* le perfide Sigisbé, qui me y apparut d'un air tranquille, persuadé que j'ignorais son crime. Je me proposai de l'appeller en duel, après avoir resté un moment avec ma maîtresse. Mais je ne pus effectuer les arrangemens que j'avais pris. La belle veuve voulut sortir avant que j'eusse le temps de prendre congé d'elle; je la suivis; le Sigisbé eut l'audace de lui offrir son bras devant moi. Alors je ne fus plus maître de ma fureur; il était à peine dans la rue, que sans être arrêté par la présence de la Dame dont il était l'Ecuyer, je mis l'épée

l'épée à la main, en lui criant de se défendre. A la première botte que je portai, je lui enfonçai mon épée dans le corps jusqu'à la garde; je le vis tomber roide mort. Les cris de la Dame éperdue se faisaient entendre au loin, le peuple commençait à se rassembler en foule; frémissant du danger qui me menaçait, je me sauvai à toutes jambes. J'eus le bonheur de me dérober aux regards des Sbiros (1) qui me poursuivaient, & de me réfugier dans mon auberge.

DCXLII^e FOLIE.

Sans me donner le tems de me reposer, je fis monter mes gens à cheval, me jettai dans ma chaise, & me rendis au grand galop à Civita-Vecchia, où j'avais dessein de m'embarquer pour passer en Espagne. Il semble qu'il était de mon destin de sortir de la plupart des Villes avec précipitation; & je ne dois m'en prendre qu'à l'envie extrême que j'avais de m'instruire, qui me faisait souvent hasarder bien des démar-

(1) C'est ainsi qu'on appelle les Soldats de Rome.



ches. Quoi qu'il en soit, je me hâtai de gagner le premier Port d'Italie, craignant à chaque instant de me voir arrêter. Le même bonheur qui avait favorisé ma fuite de Rome, me fit trouver à Civita-Vecchia un vaisseau prêt à faire voile pour Barcelonne; je m'y embarquai, ainsi que mes gens & tout mon bagage; & je ne me crus en sûreté que lorsque je me vis en pleine mer.

Selon ma louable coutume, je donnaï toutes les Villes d'Espagne en faveur de la Capitale. A peine eus-je mis pied à terre, que, sans m'informer de ce qui pouvait être digne de ma curiosité, je ne songeai qu'à prendre la poste, & qu'à me rendre au plutôt à Madrid. N'avais je pas raison? C'est ordinairement dans les Capitales que les richesses sont rassemblées, qu'on a du goût & de la magnificence: j'en appelle à tous les Seigneurs qui auraient honte de vivre en Province. Mais quelque empressement que j'eusse d'arriver à Madrid, il me fallut essuyer différens retards. Les postes sont assez mal servies en Espagne, les Villages très-éloignés les uns des autres; & pour comble

d'incommodités , les gîtes sont très-mauvais. Si l'on n'a pas soin de se munir de provisions & d'ustensiles de cuisine , on court grand risque de mourir de faim dans les auberges de ce pays-là ; il faut même que ceux qui veulent y coucher , portent leur lit avec eux ; encore les rats , les souris , & d'autres animaux plus insupportables , les empêchent-ils de dormir , en leur faisant une guerre continuelle. Les Espagnols sont si paresseux , que , loin de se délivrer de pareils ennemis , ils ont peine à se résoudre à cultiver leurs terres , dont ils laissent en friche la meilleure partie. Ce qu'on publie de leur orgueil ne m'a point paru trop hyperbolique. Vous savez le conte de cet Espagnol , qui avait une si grande kirie de noms , qu'on ne pouvait l'entendre nommer sans croire qu'on parlait d'un Régiment entier. Je vous promets qu'il a encore beaucoup de confreres. Chacun prétend être noble chez cette superbe nation ; le paysan laboure son champ l'épée au côté. Il n'est point rare de trouver des gûeux qui vous demandent l'aumône le cha-

peau sur la tête ; en vous débitant leur généalogie.

DCXLIII^e FOLIE.

Je ne fais si j'aurais fait toutes ces remarques, sans la mauvaise humeur que me causerent les fatigues que j'éprouvai dans la route. Je n'étais plus qu'à une journée de Madrid ; mes provisions étaient épuisées, & je mourais de faim, quand je fis une rencontre qui ranima mon courage. Accablé de besoins & de lassitude, il me fallut descendre dans une misérable taverne, décorée du nom d'auberge. L'hôte, sachant que je ne portais point de quoi faire un bon repas, vint au-devant de moi d'un air joyeux : — Que vous plairait-il de manger, Seigneur, me dit-il ? Vous connaissez notre excellent porage, dans lequel il entre tant de choses ? Eh bien, vous en aurez. Voudriez-vous ensuite qu'on vous serve des perdrix, des faisans, des cailles, une grosse poularde farcie ? Seriez-vous bien aise de goûter des ragoûts à la façon du pays ? Si vous l'avez pour agréable, à votre dessert vous aurez des olives, des confitures sèches, des crèmes à la vanille. Décidez-vous, choisissez. — A chaque mets

que me nommait le bourreau , je me hâtais de dire oui , d'autant plus charmé , que je voyais devant le feu une broche garnie de gibiers , & sur plusieurs fourneaux , des casseroles , où étaient des saucées dont la fumée frappait délicieusement mon odorat. L'hôte reprit avec le même flux de paroles :--Ordinairement mon auberge est fournie de tout ce qu'on peut désirer ; on y trouve de quoi nourrir un Prince , un Général d'armée , une Infante , un Roi ; prenez patience , on travaillera pour vous ; demain à votre souper vous aurez tout ce que vous avez paru souhaiter aujourd'hui.--Eh morbleu ! m'écriai-je , ce ne serait pas là mon compte ; j'ai faim actuellement , il faut que je mange... --J'en suis fâché , interrompit le scélérat d'aubergiste ; je n'ai absolument rien à vous donner ; mais demain au soir... --Eh ! pour qui sont donc les apprêts que je vois dans votre cuisine , repris-je fort en colère ? --C'est le souper d'un Seigneur Espagnol qui vient d'arriver à l'instant , me répondit-il. Le Seigneur Don Alonzos - Torillos - Cataplino - Alphonso - Aloyos de Zugarate ne voyage jamais

sans porter avec lui de quoi faire bonne-
chère.

Jugez de mon embarras. Six mortelles lieues me séparaient du premier endroit habité ; j'étais sûr de périr d'inanition en chemin. J'allais étrangler l'hôte malencontreux qui avait redoublé mon appétit par son étalage de mets chimériques ; l'Espagnol dont j'enviais le sort entra fort à propos pour le sauver de mes mains. — Calmez-vous , me dit-il , & partagez avec moi mon mauvais souper : je viens d'ordonner qu'on mette votre couvert. -- Ces paroles furent un baume salutaire qui me rendit la vie. Je remerciai l'honnête Espagnol ; & sans me le faire dire deux fois , j'acceptai son offre généreuse. Je mangeai comme un homme affamé , qui s'attendait à se coucher le ventre vuide. Tandis que je faisais honneur au repas , l'Espagnol me dit qu'il allait à Madrid , & qu'il ne tiendrait qu'à moi que nous fissions la route ensemble. Je n'eus garde de refuser un compagnon avec qui je ne serais plus exposé au désagrément de jeûner par force.

Don Zugarate , (car je n'aurais jamais fini si je lui donnais tous ses noms ,)

Don Zugarate me vanta les charmes de sa maitresse, & m'assura qu'il était le plus heureux des hommes. -- Oui, me disait-il tout en fouettant sa mule, la belle Cécilia que j'adore répond à mon amour; je ne puis douter de ses tendres sentimens, je vous confie même qu'elle ne m'est point cruelle; je n'ai qu'à me louer de sa complaisance. Je veux, continua-t-il, que vous soyez témoin du suprême bonheur dont je jouis; vous m'accompagnerez la première fois que j'irai m'enivrer de délices auprès de ma maitresse. -- Je félicitai Don Zugarate sur sa bonne-fortune, & lui témoignai combien j'étais sensible à la confiance qu'il daignait avoir en moi.

Nos entretiens semblèrent accourcir le chemin; nous arrivâmes à Madrid sans nous être ennuyés un seul instant. Il faisait grand jour quand nous entrâmes dans cette ville, & ce n'était qu'au milieu de la nuit que l'amoureux Espagnol devait voir sa maitresse: il me promit de nouveau qu'il viendrait me prendre à l'heure ordinaire de ses rendez-vous, me conduisit lui-même dans la plus fameuse auberge, & recomman-

da bien à l'hôte de me traiter de son mieux.

Don Zugarate n'oublia point sa parole ; il vint me chercher à minuit. — J'eus d'abord de la peine à le reconnaître ; il était enveloppé d'un gros manteau de drap , qui lui cachait jusqu'au bout du nez ; il avait sous son bras une longue épée dont la garde était si large , que je ne saurais mieux la comparer qu'à une écuelle ; il portait encore quelque autre chose , qu'il me fut impossible de distinguer. Il me fit prêter un manteau pareil au sien , je m'en affublai à peu-près comme lui ; & nous nous mîmes à courir les rues , quoique la nuit fût des plus obscures. Après nous être crottés comme des barbers , & avoir heurté contre je ne sais combien de musiciens collés le long des maisons de même que des bornes , nous nous arrêtâmes aux environs d'une maison qui me parut assez apparente. J'allais demander au Seigneur Zugarate ce que signifiaient tous ces chanteurs nocturnes , qui avaient manqué vingt fois nous faire rompre le cou , lorsqu'il se mit à tirer de profonds soupirs du creux de sa poitrine.

Las de se fatiguer les poudrons à force de foudpirer, il prit fa guitarre, qui était ce que je n'avais pu diftinguer fous fon manteau, & joua plufieurs airs languoureux; s'accompagnant enfuite de cet inftrument, il chanta une tendre chanfon, qu'il venait de compofer à la louange de fa maitrefle. Ce concert était fi difcordant, le muficien faifait des contorfions fi ridicules, & pouffait à chaque inftant des hélas fi lamenrables, que je penfai vingt fois éclater de rire.

Cependant quatre heures fonnerent, & l'amoureux Efpagnol continuait toujours fon extravagante mufique. Outre que j'étais morfondu, je m'ennuyais de faire fi long-tems le pied-de-grue. Je crois que nous allions enfin nous retirer; mais une fenêtre qui s'ouvrit, obligea Don Zugarate transporté de joie à revenir fur fes pas. Comme la fenêtre était au rez-de-chauffée, j'entrevis une femme au travers d'une jaloufie. L'amoureux Efpagnol débita mille fadeurs, mille complimens ampoulés, auxquels on ne fit d'autre réponfe que de lui demander quel était l'homme qui l'accompagnait. Il apprit à la Dame curieufe, que j'étais un étranger, fon intime ami,

logé dans telle auberge, & que je me proposais de séjourner quelque tems à Madrid; à ces mots on passa à travers le grillage de la fenêtre une main plus blanche que la neige; je m'imaginai que c'était afin que je la baisasse, je levai les bras afin de la saisir respectueusement. Dans l'instant que j'y collais mes lèvres, l'Amoureux Espagnol, persuadé avec raison que cette faveur ne s'adressait qu'à lui seul, & croyant tenir la main de sa maîtresse, baisait la mienne avec transport.

On nous ordonna de nous retirer, nous obéîmes. -- Eh! bien, Seigneur, me dit Don Zugarate pendant que nous reprenions le chemin de mon auberge, vous venez de voir que je suis le plus heureux des hommes. Que vous devez trouver mon sort digne d'envie! -- Si c'est-là toute votre félicité, répondis-je, il faut avouer qu'elle se borne à bien peu de chose. -- Quoi! s'écria-t-il d'un air étonné, mon bonheur ne vous paraît pas assez grand! J'ai passé une partie de la nuit sous les fenêtres de ma maîtresse à soupirer, à jouer de la guitarre, à faire entendre mes accens amoureux; on a daigné se montrer un ins-

tant, j'ai baisé la plus belle main du monde; & vous pensez encore que mes vœux ne doivent point être satisfaits! Ah! trop heureux si ma vie s'écoulait dans de pareilles délices! -- A la fin de toutes ses exclamations, j'arrivai à la porte de mon auberge, & je souhaitai le bon soir à l'Amoureux Espagnol; j'aurais dû plutôt lui souhaiter le bon jour; car l'aurore commençait à paraître.

DCXLIV^e F O L I E.

Je ne sortis du lit que fort tard; je me disposais à aller faire un tour dans la ville, quand on m'annonça quelqu'un qui voulait me parler. Je crus que c'était le Seigneur Zugarate. Quelle fut ma surprise de voir entrer une vieille femme, couverte d'une large mante, qui portait plusieurs clefs attachées à sa ceinture, & un chaplet énorme! Mon fils, me dit-elle, je suis la Duegne de la jeune Demoiselle que vous avez aperçue cette nuit à la fenêtre; son faible est pour les étrangers, & j'ai la complaisance de me prêter à ses petites fantaisies. Vous n'avez qu'à me suivre, je vais vous mener auprès d'elle, il me le

ra facile de vous introduire par une porte secrète dont j'ai seule la clef. Mais je ne puis vous rendre heureux qu'à une condition. Il faut que vous me juriez de quitter Madrid, & de sortir d'Espagne aussi-tôt que vous vous séparerez de ma belle maitresse ; pour plus de sûreté, je dois encore vous voir monter dans votre chaise. Vous soumettez-vous aux conditions que je vous impose ? Songez que, si vous manquiez à vos engagemens, vous pourriez avoir lieu de vous en repentir. La vengeance des femmes est à redouter ; je ne vous en dis point davantage. --

J'hésitai un instant à répondre, non que je regrettasse d'être privé de parcourir la ville, & de visiter l'Escorial, qui est tout à la fois palais, monastere & collège ; il me suffisait d'être venu en Espagne ; mais parce que les rendez-vous m'avaient toujours été funestes. -- Au moins, dis-je à la vieille, après avoir mûrement réfléchi, m'assurez-vous que je ne cours aucun risque ? -- Vous devez en être certain, me répondit-elle ; mes mesures sont trop bien prises, pour que vous ayez sujet de craindre d'être troublé dans vos plaisirs. Le pere de Dona

Cécilia est d'ailleurs un vieil imbécile à qui je fais croire tout ce que je veux. Tranquiliisé par ces paroles, je fis serment de ne point m'arrêter une heure dans Madrid, ni dans aucun lieu de la monarchie d'Espagne, après avoir eu le bonheur d'entretenir la belle Cécilia.

La vieille parut alors transportée de joie. -- Vous ne savez peut-être pas, continua-t-elle ce que c'est qu'une Duegne, qualité que j'ai prise en vous abordant? Je vais vous l'expliquer. Les femmes sont aussi retenues ici qu'en Italie, leurs fenêtres sont grillées comme les cloîtres des Religieuses; elles parlent rarement aux hommes en particulier; elles ne sortent jamais que couvertes d'une mante, c'est-à-dire d'un long voile qui leur descend presque jusqu'aux pieds; encore ne sortiraient-elles point du tout, si elles n'étaient accompagnées d'une gouvernante décrépite, chargée du soin de veiller à leur conduite. Ce sont ces surveillantes infatigables qu'on appelle des Duegnes; mais leur humeur sévère & bourrue n'est souvent qu'une trompeuse apparence. Quand les jeunes Beautés qu'elles ont en garde savent s'insinuer dans leur amitié, elles endor-

ment bientôt ces terribles dragons. Nous connaissons trop les faiblesses de notre sexe par notre propre expérience, pour n'avoir pas quelques égards à celles des jeunes personnes que l'on nous confie : nous ne ressemblons point tout-à-fait aux vilains Eunuques du Sérail des Turcs. Il est vrai que les amans qui veulent mériter nos services ont attention de nous faire de petits présens, que nous acceptons afin de ne les point déobliger.

DCXLV^e FOLIE.

Je compris ce que la vieille voulait dire, & je lui mis dans la main une poignée de pièces d'or, qu'elle empocha tout en me protestant qu'elle n'était point intéressée. Sans m'amuser à lui répondre, je la fis ressouvenir du bonheur qu'elle m'avait promis; car il me sembla que le plaisir de bavarder, lui avait fait perdre la mémoire. Elle se couvrit de sa mante; moi je m'enveloppai de mon manteau, & je la suivis. Nous allâmes par des rues détournées, où ne passait presque personne, jusqu'à une petite porte qui donnait dans un jardin. La Duegne prit encore des détours qu'elle connaissait, & me conduisit enfin

auprès de l'appartement de Dona Cécilia. Avant de m'y introduire, elle ne m'obligea point de me déchauffer, comme en Hollande ; mais elle tira d'une armoire des souliers d'une forme bizarre, qu'elle laissa contre la porte, sans vouloir me dire à quel dessein.

J'entrai dans la chambre de Dona Cécilia ; & je fus ébloui de sa beauté. Quoique son teint soit peut-être un peu trop brun, aucune femme n'est plus séduisante que cette aimable Espagnole. Elle n'a guères que dix-huit ans ; sa taille est d'une finesse extrême ; ses yeux, deux fois plus grands que sa jolie petite bouche, sont si vifs, si brillans, qu'on peut à peine en soutenir l'éclat. Son enjouement, sa gaieté folâtre, ses manières enfantines, achevent de charmer, en inspirant la joie & la tendresse.

-- S'est-il soumis aux conditions que je desirer ? s'écria la Belle en me voyant. -- Oui, Madame, répondit la Duegne ; il va fuir de ce Royaume en prenant congé de vous. -- Eh ! Madame, repris-je, à quoi ne me ferais-je pas soumis, si j'avais connu le prix du bonheur qui m'était destiné ? A présent que je vous ai vue, quel objet plus beau

peut s'offrir à mes regards dans toute l'Espagne? Si je regrette Madrid, c'est parce que je vais m'éloigner de la divine Cécilia, auprès de qui j'aurais voulu passer ma vie. — La Dame parut contente de mon compliment, quoi que je m'exprimâsse assez mal en Espagnol. L'obligeante Duegne nous laissa tête-à-tête; je m'aperçus qu'elle s'était éclipsée, & ne me comportai pas en amant novice.

Cécilia, de plus en plus satisfaite de ma personne, m'apprit qu'elle m'avait entrevu, lorsque j'accompagnai le passionné Don Zugarate, & qu'elle s'était proposé aussitôt de m'entretenir en particulier; c'est pourquoi elle s'informa du nom de l'auberge où je logeais. Elle daigna me confier aussi qu'elle ne pouvait souffrir le Seigneur Zugarate, trop entêté des coutumes de son pays, pour se douter que le bonheur des amans ne consiste pas seulement à jouer de la guitarre sous une fenêtre. — Je le ménage, ajouta-t-elle, afin de l'épouser, si je ne puis trouver mieux, quand je serai lasse des Etrangers. --

Notre entretien durait depuis plusieurs heures; tout-à-coup un grand bruit

se fit entendre à la porte de la chambre. — Je veux entrer, criait-on d'une voix de tonnerre; il m'est libre, je crois, de voir ma fille. Voilà son frere qui vient d'arriver, & qui meurt d'envie de l'embrasser. Qu'on m'ouvre, morbleu! sinon j'enfonce la porte. — Ah! nous sommes perdus, me dit tout bas Cécilia! C'est mon pere; il va nous tuer tous les deux. — Jugez si j'étais tranquille; j'aurais voulu être au sommet des Pyrénées. Je me sentis pourtant un peu rassuré, quand j'entendis la voix de la Duegne. — Qu'allez-vous faire, Seigneur, s'écriait-elle? O ciel! gardez-vous de troubler votre fille; vous devez respecter son occupation dans ce moment..... Sa Révérence.... ces sandales vous en disent assez. — Il me fut impossible de bien entendre cette dernière phrase; la vieille la prononça trop bas. Les mots qui terminerent son discours opérèrent un effet merveilleux. Le bruit cessa entièrement; je connus que tout le monde s'était retiré, & qu'on ne cherchait plus à troubler notre tête-à-tête.

Les caresses de la belle Espagnole ne purent dissiper ma frayeur : il me semblaît qu'à tout moment l'on revenait nous surprendre. Je feignais d'être rassuré ; mais dans le fond de mon ame , le moindre bruit m'inquiétait. Il me fallut pourtant rester jusqu'à la nuit auprès de Cécilia. Sitôt qu'il y eut moyen de me faire sortir sans qu'on m'aperçût , la Duegne vint m'avertir qu'il fallait nous séparer. La fidèle amante du Seigneur Zugarate m'embrassa tendrement , & me fit ressouvenir que nous devions ne plus nous revoir.

La vieille me prit par la main , me conduisit à tâtons dans de longs corridors , & par des escaliers dérobés. Je me vis enfin dans la rue sain & sauf. La vieille m'accompagna jusqu'à mon auberge , afin d'être témoin si je remplirais mes engagements.

Mes gens furent bien surpris de me voir rentrer avec cette vieille sempiternelle ; & le furent encore davantage lorsque je leur ordonnai de se préparer à partir sur le champ ; ils s'imaginèrent que j'enlevais d'Espagne la plus curieuse

antiquité. On attela des mulets à ma chaise; & je m'éloignai en criant à la Duegne de prier sa maitresse de voyager dans l'Europe, où elle avait si grand soin de se ménager des connaissances.

Mes Postillons, informés que j'avais dessein de me rendre en France, prirent par la Catalogne, du côté que cette Province est la plus voisine des Pyrénées. Mais je ne courais point la poste; je n'allais qu'au pas de mes mules; c'est-à-dire aussi gravement qu'un Ambassadeur qui fait son entrée. Parvenu au pied de ces fameuses montagnes, que la Nature semble avoir plantées pour marquer les limites de la France & de l'Espagne, il fallut me résoudre à voyager encore plus lentement. Nous gravâmes par un sentier bordé de précipices, coupé très-souvent par de larges marais. La mule sur laquelle j'étais grimpé bronchait à tout moment, & menaçait de faire avec moi un terrible saut. Il m'arriva même un jour de culbutter avec ma monture; heureusement que nous ne tombâmes l'un & l'autre que dans un lac peu profond; j'en fus quitte pour être mouillé jusqu'aux os. A force d'avancer lentement, je ne laissai pas de faire un

peu de chemin. J'entrai en France par Perpignan; & ne songeai plus qu'aux plaisirs que j'allais goûter.

Voilà de quelle maniere je sortis d'Espagne; tout ce que je puis vous dire de Madrid, c'est que les rues en sont très-mal-propres. J'y ai pourtant fait d'utiles observations; j'ai connu le caractère des Dames Espagnoles, & les usages de leurs amoureux Chevaliers. Je le répète encore; ô que c'est une belle chose que les voyages! qu'ils forment promptement la Jeunesse!

DCXLVII^e FOLIE.

C'est par la France que je voulus terminer mes courses; j'avais réservé ce beau Royaume pour venir m'y délasser de mes fatigues dans le sein des plaisirs, & pour mettre la dernière main à mon instruction. Quand je dis la *France*, je prends la partie pour le tout; car vous verrez que je n'ai voyagé que dans Paris, selon la coutume de mes illustres compatriotes.

Quel dommage qu'on ne puisse voler tout de suite jusqu'à la Capitale d'un Royaume! Il me fallut traverser plusieurs Villes; mais je ne m'arrêtais que

lorsqu'on changeait de chevaux ; & j'ordonnais bien vite aux Postillons de partir. Je m'informais pourtant aux postes des principales Villes de ce qu'elles pouvaient avoir de remarquable. A Toulouse, on me parla d'un Hôtel-de-Ville qu'on venait d'achever, dont les fenêtres sont aussi grandes que les portes. A Cahors, on m'entretint d'un usage assez bisarre ; le voici : Lorsque l'Evêque fait sa première entrée dans la Ville, certain Vicomte de la Province est obligé de tenir la bride de la mule du Prélat, nu-tête, sans manteau, une jambe & un pied nuds, chaussé seulement d'une pantoufle ; dans ce bisarre équipage, il est encore contraint de servir le Prélat à table pendant son dîner. Comme toute peine mérite salaire, on lui donne la mule qu'il a si bien conduite ; & le buffet de l'Evêque le récompense d'avoir versé à boire.

On m'avertit à la Poste de Limoges que j'étais dans le pays où l'on mange les charaïnes à toute fausse, ce qui me parut très-curieux à savoir. On ne manqua point à Orléans de me parler de la Pucelle qui défendit si vaillamment cette Ville ; mais dans le siècle où nous som-

mes, on ne croit plus aux Pucelles. J'admira le nouveau pont de cette Ville, qu'on vient de bâtir à grands frais, & dont les arches seraient très-belles, si elles n'étaient un peu écrasées. J'observai aussi, en courant rapidement dans ma chaise, que la France est coupée en tout sens par un nombre infini de grands chemins; rien ne me parut plus admirable: vous m'avouerez que des routes spacieuses, bordées de beaux arbres, font un meilleur effet que des champs, des près & des vignes.

DCXLVIII^e FOLIE.

Je n'étais qu'à quelques lieues de Paris, lorsqu'en jettant les yeux par hasard sur le grand chemin, j'aperçus un homme habillé à l'Anglaise, qui cheminait tristement, un bâton à la main, suivi d'une espèce de Laquais, chargé d'une petite valise. Les traits de cet homme me frappèrent; je l'envisageai avec attention; je fus dans le dernier étonnement de reconnaître en lui Milord Moorgod, mon camarade d'enfance, l'un des plus riches Seigneurs d'Angleterre. Je fis aussi-tôt arrêter; & m'élançant hors de ma chaise, je m'é-

criai : — Où diable allez-vous , mon cher Milord , équipé de la sorte ? Comme vous voilà fait , vous qu'on m'a dit qui faisiez une si belle figure à Paris ! — Moorgod , interdit , fut quelque tems sans me répondre ; ensuite mettant son doigt sur sa bouche , il s'approcha de moi d'un air moins embarrassé : — Je suis au désespoir , me dit-il à voix basse , que vous m'ayez rencontré dans ce triste équipage. Si vous aviez su la vérité , vous ne vous seriez peut-être pas tant pressé de me reconnaître. Au reste , vous allez dans une Ville où l'on pourra bien vous mettre dans un cas pareil au mien ; je vous en avertis. — Quoi ! m'écriai-je , est-ce que Paris renferme des voleurs , qui dépouillent sans pitié les Etrangers ? — Vous y trouverez , me répondit-il , de jolies femmes , des Beautés séduisantes , qui , sans vous voler , auront le secret de vous ravir tout votre bien. — Vous êtes donc exactement ruiné ? — Hélas ! oui ; j'ai été contraint de vendre mes équipages , de congédier mes domestiques ; je n'ai gardé que ce garçon , que ma misère n'a pu éloigner de moi. Possédant à peine de quoi regagner l'Angleterre , je viens de

partir secrètement de Paris. Je ne veux point d'abord prendre la route de Calais, trop fréquentée par des gens qui m'ont vu dans l'opulence. Après avoir tourné quelque tems aux environs de Paris, & lorsque j'en serai à une certaine distance, je me mettrai dans le chemin que je dois suivre. Mon dessein est d'aller me confiner dans une petite terre qui me reste au Comté de Devonshire, & d'y faire pénitence de mes prodigalités. Mais vous me jouez un vilain tour de vous trouver dans un endroit où je croyais être sûr de ne rencontrer aucun Anglais. Vous tombez donc des nues exprès pour me faire pièce ? --

DCXLIX^e FOLIE.

Le chagrin que me montrait Milord Moorgod me fit éclater de rire. Il se préparait à me quitter, je ne voulus point y consentir. -- Il faut, lui dis-je, que nous nous rendions ensemble au premier Village ; là nous renouvellerons connaissance le verre à la main, & vous prendrez des forces pour continuer votre voyage. -- Il consentit à la proposition avec d'autant plus de plaisir, que nous n'étions qu'à un quart-de-lieue
d'un

d'un gros Bourg : je fis aisément ce chemin à pied , en racontant mes aventures à Milord Moorgod. On nous indiqua la meilleure auberge ; j'y conduisis mon malheureux compatriote. — Préparez - nous en diligence , dis-je à l'hôte , un repas splendide , composé des mets les plus rares & les plus recherchés ; ayez soin , en un mot , de nous faire faire bonne chere ; & ne nous donnez que des vins exquis. Le prix n'y fait rien , je paierai tout ce qu'il faudra. —

Je vis l'allégresse se répandre sur le front de mon hôte ; il appella ses garçons à grands cris , & se mit à travailler avec ardeur. Pendant que tout était en mouvement dans la cuisine , Moorgod & moi nous buvions tranquillement d'un vin délicieux , en attendant que la table fût servie. On nous avait placés dans une chambre très-propre , où nous pouvions nous entretenir en liberté.

Le repas fut prêt au bout de quelques heures ; je fis asseoir à côté de moi le fidèle serviteur de l'infortuné Milord , afin de le récompenser de son attachement pour son maître. Le festin n'avait rien de trop merveilleux ; notre

appétit ne contribua pas peu à nous le faire paraître excellent. Nous restâmes une partie de la nuit à table; Milord m'instruisait de la manière dont je devais me conduire à Paris: moi je ne pouvais me lasser d'entendre la description de la vie délicieuse qu'il avait menée. Le jour nous aurait surpris au milieu des verres & des bouteilles, si Moor-god ne m'avait représenté que, ne se servant point d'une voiture aussi commode que la mienne, & voulant partir de grand matin, il lui fallait un peu de repos. Nous nous dîmes le dernier adieu avant de nous quitter. Je lui offris une certaine somme, afin qu'il pût passer en Angleterre avec moins de désagrément, il refusa de la prendre; j'eus beau le presser, le prier même d'accepter des dons qui lui étaient utiles; il persista dans son refus, en m'assurant qu'il n'en aurait pas moins de reconnaissance. Enfin nous nous mîmes au lit, lui dans le dessein de se lever avec l'Aurore, pour continuer sa route; & moi dans l'intention de dormir la grasse matinée.

Je ne me réveillai en effet que très-tard le lendemain; & j'appris qu'il y avait long-tems que mon Anglais était

part. Aussi tôt qu'il fut jour dans ma chambre, l'hôte vint me présenter la tarte. Devineriez - vous à combien se montait la dépense ? A vingt-cinq louis d'or. Je ne manquai pas de me récrier sur une somme si prodigieuse ; le juif me protesta que c'était en conscience. — Mais, lui dis-je, montrez - moi le tarif de vos Marchandises. — Oh ! vraiment, me répondit-il, l'on n'aurait jamais fini, si l'on entreprenait de fixer le prix des mets que nous fournissons. Les auberges en France ne sont point taxées ; on y peut écorcher en toute sûreté les voyageurs. — Dans les pays policés, m'écriai-je, on devrait bien réformer cet abus. N'est-il pas affreux qu'un hôte impitoyable vole impunément les Etrangers ? Que sont devenues les Loix de l'hospitalité, si sacrées chez les anciens Peuples ? — Vous parlez aussi bien qu'un livre, répliqua l'aubergiste en souriant ; mais payez, Milord ; vous prêcherez après à votre aise. — Voilà votre argent, m'écriai-je transporté de colere ; j'entends pourquoi vous me demandez une telle somme. —

Alors je fis monter mes gens, & leur ordonnai de m'aider à jeter tous les meu-

bles par la fenêtre. Ils s'empressèrent de m'obéir ; vous eussiez vu voler dans la rue les fauteuils , les tables , les miroirs. L'hôte s'arrachait les cheveux , & pouffait les hauts-cris. Les paysans s'ameutèrent ; deux Archers du lieu accoururent , accompagnés de Monsieur le Bailli. Le grave Magistrat me pria de lui dire pour quelle raison j'occasionnais un pareil désordre. — Non-seulement , répondis-je , je crois avoir payé le repas de cet honnête Aubergiste , en lui donnant la somme qu'il m'a demandée ; mais je suis certain aussi qu'il m'a vendu tous les meubles de cette chambre : or , puisqu'ils m'appartiennent , j'en peux faire ce qu'il me plaira. — Vous vous trompez , reprit l'hôte ; je ne vous ai fait payer que le souper d'hier au soir.

— Aviez-vous fait votre prix , me dit le Juge de Village , avant de vous mettre à table ? Tant-pis , continua-t-il , quand je lui eus assuré que je ne m'en étais point avisé : il-faut toujours faire ses conventions ; ainsi je vous condamne à payer ce que cet homme demande , & le dommage causé à ses meubles. — Hélas ! m'écriai-je , que les usages sont différens ! En Suisse il m'en coûta cher

pour avoir marchandé; en France il m'en coûte encore davantage pour m'être fié à la probité d'un Aubergiste.--

DCL^e FOLIE.

La vue de Paris me consola de cette aventure. Je ne m'en ressouviens actuellement que pour en rire avec mes amis. Le seul aspect de la Capitale de la France annonce sa grandeur & ses beautés; l'œil ne peut mesurer son étendue immense. Le nombre infini de ses clochers, ses dômes majestueux qu'on découvre lorsqu'on la regarde de loin, les superbes avenues par lesquelles on y arrive de toutes parts, inspirent aux Voyageurs une admiration mêlée de respect.

Les idées avantageuses qu'on s'en forme en la contemplant d'une hauteur voisine, ne sont point démenties lorsqu'on pénètre dans son enceinte. Les Edifices, les vastes Hôtels qu'on rencontre à chaque pas; les rues inondées d'une foule de peuples; la quantité prodigieuse de carrosses qu'on voit rouler sans cesse, vous causent une nouvelle surprise; & je vous avoue que j'ai eu de la peine à m'accoutumer au fracas, au cahos de Paris.

J'allai loger dans un Hôtel garni, que le pauvre Milord Moorgod m'avait indiqué, en me priant bien de n'y point parler de lui, parce qu'il y devait quelques termes de son loyer.

J'habite Paris depuis fix mois; la dépense que j'y fais me procure un grand nombre d'amis, & des sociétés charmantes, où je suis toujours très-bien reçu. Je mene une vie délicieuse. Je me couche à quatre heures, ne me lève qu'à midi; je suis invité à tant de soupers fins, qu'il m'est impossible d'y suffire. Les Anglais sont tellement devenus à la mode, ainsi que leurs romans, qu'on veut m'avoir dans les meilleures maisons; & la tête m'en tourne.

J'avais bien raison de penser que je ne pouvais mieux terminer mes voyages que par la France. Les agrémens dont je jouis dans la Capitale sont de beaucoup au-dessus des plaisirs que me peignait mon imagination, d'après des récits que je croyais exagérés. Vos Demoiselles de l'Opéra, toutes plus charmantes les unes que les autres, s'empressent de sourire aux Étrangers, se piquent de ne point les faire trop languir. Il est vrai qu'on achete

un peu cher le bonheur de les connaître; mais peut-on mieux prodiguer ses richesses qu'en faveur des Grâces & des Talens? D'ailleurs, ceux qui préfèrent l'amour honnête, se rendent aussi facilement heureux; les galans rendez-vous ne sont point à Paris aussi dangereux qu'en Italie & qu'en Espagne; les époux Français ont la complaisance de ne jamais troubler ceux que donnent leurs tendres moitiés. Pour moi, j'aime également les Divinités de coulisses, & les Dames du grand monde qui se permettent d'avoir un amant. Je ne vois guères de différence entr'elles.

CONCLUSION

*des voyages & des aventures de Milord
Wariong.*

DCLII^e FOLIE.

TANDIS que j'entretenais la Nymphé d'Opéra qui nous trompait tous les deux à la fois, j'étais en même tems le favori de certaine Comtesse, à laquelle je daigne me restreindre actuellement, en

attendant mieux ; car, j'abandonne, ainsi que vous, la perfide Danseuse au plus offrant & dernier enchérisseur.

Et j'aurais tort de soutenir que Paris est la Ville la plus délicieuse de l'Univers, continua Milord avec une grande exclamation ! On ne saurait douter qu'elle ne soit digne de sa célébrité, depuis que nos Milords viennent y dépenser, comme à l'envi, plusieurs milliers de livres sterling, afin d'achever de s'y polir, en s'identifiant, pour ainsi dire, avec l'élégance Française. Fidèle à suivre l'exemple qu'on m'a tracé, je ne quitterai Paris qu'après y avoir mangé les trois quarts de mon bien ; je me flatte d'y rester encore pendant quelques mois, puisque je n'ai dissipé que la moitié tout juste de ma fortune. A mon retour à Londres, mes compatriotes me voyant ruiné dans les règles, seront contraints d'avouer que les voyages m'ont été très-utiles, & que je suis un garçon fort bien instruit.

Vous devez être content de ma complaisance, mon cher Marquis ; je parle depuis je ne fais combien d'heures avec un courage inoui. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'en ne voulant que

vous conter mes aventures passées, je viens de vous faire part aussi de mon sort futur. Eh bien ! éprouvez-vous encore cet ennui, ce vuide que vous cause la satiété des plaisirs ? Le détail de mes aventures a-t-il chassé cette humeur sombre qui ternit quelquefois les graces du Français élégant ; humeur qu'il faut reléguer en Angleterre parmi les bourgeois attaqués du spleen ou de la consommation ?

LE FATALISME,
OU LES AMANS INFORTUNÉS.

DCLII^e FOLIE.

Nous verrons ailleurs la réponse du Marquis, & les nouvelles extravagances auxquelles il va se livrer. Il est tems de retourner au vieux Baron d'Urbain, que nous avons laissé dans son Village, s'efforçant de séparer trois gros rustres, acharnés à se battre, & s'accablant mutuellement d'injures & de reproches.

Les prières du Baron, le respect, la crainte qu'il inspire, calment enfin la

H ;

furéur des combattans ; ils lâchent prise , s'éloignent les uns des autres de quelques pas , mais en se menaçant encore des yeux. -- Quel est donc le sujet d'une si violente querelle , demande M. d'Urbain en se mettant au milieu du champ de bataille ? -- Celui des trois paysans qui se croit le plus d'éloquence , se charge d'apprendre au Baron ce qu'il désirerait de savoir. Tous les Spectateurs , gardant un profond silence , se serrent les uns contre les autres , & l'écoutent d'un air avide. Le villageois , fier de parler devant un auditoire si nombreux , élève la voix , & commence de la sorte son discours , en s'adressant à Monsieur d'Urbain.

-- C'est le remords qui nous déchire & nous met en fureur. Nous sommes cause de la mort d'une malheureuse femme , autrefois tranquille dans son ménage ; sans nous elle vivrait encore ; son mari n'aurait point à se reprocher une action trop cruelle. Chacun de nous rejette la faute sur son camarade ; mais ce qu'il y a de très-vrai , c'est que nous sommes tous les trois coupables.

Vous saurez , Monseigneur le Baron , poursuit le paysan , (assez habile pour ne

s'adresser toujours qu'à la principale personne qui l'écoute,) vous saurez que ce Village avait le bonheur de posséder, il y a dix ans environ, une jeune fille tout-à-fait aimable, aussi sage que jolie, dont la conduite nous charmaient tous. Son ame était aussi pure que son visage était serein; ignorant jusqu'au nom du crime, elle vivait heureuse dans une paix profonde; elle n'aurait jamais rougi, si l'on n'avait jamais fait devant elle l'éloge de ses attraits; son air d'innocence & de candeur n'avait rien d'affecté; il peignait la simplicité de ses mœurs.

Le pere d'une fille aussi charmante se nommait Gros-Jean; c'était un vilain homme bourru, méchant, intéressé, d'une humeur sombre, toujours prêt à quereller, n'étant content de rien, grondant sans cesse entre ses dents; il semblait qu'il voulût avoir autant de défauts que sa fille avait de bonnes qualités. Aussi le haïssait-on dans le Village autant qu'on chérissait l'aimable Jacqueline, qui lui devait la vie.

Cette chere enfant perdit beaucoup à la mort de sa mere; elle fut d'autant

plus à plaindre , qu'elle lui fut enlevée dans un âge où elle pouvait sentir la grandeur de sa perte. Elle aurait enfin succombé à sa douleur , si les soins d'un jeune berger du Village , pour lequel elle n'était point indifférente , ne l'avaient empêchée de s'y livrer trop vivement. Pierrin était digne en effet de consoler une belle affligée. Représentez-vous un grand garçon , les cheveux blonds comme les épis des blés , le teint frais & vermeil , le menton garni d'un léger duvet , la physionomie assez semblable à une belle pêche , colorée par les rayons du Soleil , & couverte de son velouté. L'air ingénu de Pierrin , la douce gaieté qui l'animait , le rire naïf qu'il faisait éclater aux moindres propos qu'il entendait , ainsi qu'à la fin des discours qu'il tenait lui-même , annonçaient l'excellence de son caractère , & la tranquillité de son ame. Sans l'amour innocent qu'il éprouvait , aucune passion ne l'aurait agité. Son humeur était si douce , il était si éloigné de faire de la peine à qui que ce soit , qu'il se ferait reproché la mort d'un petit oiseau , & qu'il n'osa jamais dérober un seul fruit dans les vergers du canton.

Là sympathie l'attacha dès sa tendre jeunesse à l'aimable Jacqueline ; & cette belle bergere sentit aussi qu'il était nécessaire au bonheur de sa vie. L'union de ces jeunes amans enchantait tout le Village. Lorsqu'on les voyait ensemble, la joie qui brillait dans leurs yeux , pénétrait aussi-tôt dans les cœurs. Ils ne songeaient qu'au plaisir de s'aimer & de se le dire ; ils croyaient que le bonheur des amans ne s'étendait pas plus loin : heureuse simplicité !

Un des amis de Pierrin lui apprit qu'il devait demander sa maitresse en mariage, s'il voulait passer ses jours avec elle. Pierrin courut tout de suite prier Gros-Jean de lui accorder sa fille. Mais il n'en reçut que des rebufades, que des mépris. -- Vraiment, lui dit ce pere trop intéressé, il sied bien à un gueux tel que toi d'oser prétendre à Jacqueline ! Va gagner les trente écus qu'il te faut pour te mettre dans ton ménage ; & j'aurai peut-être égard à ta demande. -- Pierrin voulut faire quelques représentations ; Gros-Jean lui tourna brusquement le dos, en l'accablant d'injures.

On ne saurait exprimer le désespoir

des deux amans ; il ne leur fallait , il est vrai , qu'une bien petite somme pour être unis , eu égard aux richesses des gens de la Ville. Mais comment la gagner dans nos campagnes, où le travail produit à peine de quoi vivre ? D'ailleurs , le tems qu'il leur fallait pour amasser les trente écus , leur paraissait bien long à passer.

DCLIII^e FOLIE.

Ils prirent pourtant leur parti avec douceur ; aucune plainte ne sortit de leur bouche ; ils se contenterent de pleurer ensemble , & de s'exhorter à la patience. Après avoir bien répandu des larmes , ils ne restèrent point les bras croisés. Jacqueline dit adieu à son amant , s'arracha d'auprès de lui , & se rendit à pied jusqu'à la prochaine Ville , où elle se fit servante. On la reçut sans peine dans la première maison où elle se présenta ; son air modeste & rempli d'innocence attestait la régularité de sa conduite. Pierrin , de son côté , quitta le Village , persuadé qu'il gagnerait davantage ailleurs , & ne pouvant vivre dans un lieu que n'habitait plus celle qu'il aimait. Lorsqu'il se fut éloigné

d'une douzaine de lieues, il offrit ses services à un bon fermier, vieillard respectable, qui les accepta avec joie, jugeant à la physionomie de Pierrin qu'il ne pouvait acquérir un domestique plus honnête. Pierrin dans sa nouvelle condition ne gagnait que huit écus par an ; c'étaient deux de plus que dans son Village ; & il s'encourageait au travail, en supputant que son gain le mettrait dans quelques années en état d'épouser sa chère Jacqueline. Ses fatigues lui paraissaient moins pénibles depuis qu'il les regardait comme autant de moyens de posséder sa maitresse. Jacqueline travaillait aussi avec joie, pour l'amour de lui. Ces deux fidèles amans s'informerent mutuellement du lieu où ils étaient ; & chaque mois ils goûtaient la douceur de s'écrire.

Leur fuite avait été si secrète, qu'on ignora longtems dans le Village ce qu'ils étaient devenus. Etonné de ne plus les revoir, l'on s'en demandait l'un à l'autre des nouvelles. La douleur qu'on ressentit de leur perte fut générale ; vous eussiez dit que chaque famille venait d'être privée tout-à-coup d'un enfant chéri, tant les vertus de Jac-

queline & de Pierrin les faisaient aimer de tout le monde; le seul Gros-Jean parut insensible, quoiqu'il dût naturellement être inquiet du sort de sa fille unique. Sans considérer que son avarice pouvait l'avoir réduite au désespoir, il supporta son départ avec la dernière indifférence. — Elle reviendra, disait-il, lorsqu'elle sera lasse de courir. — Il osa même se féliciter tout haut de la résistance qu'il avait apportée aux desirs de Pierrin, parce qu'il se réjouissait d'avoir conservé l'argent qu'il lui aurait fallu dépenser.

DCLIV^e FOLIE.

La fatalité qui poursuit quelquefois les amans, ainsi que le reste des hommes, conduisit Jacqueline, lorsqu'elle fut arrivée dans la Ville où elle était résolue de s'arrêter, chez un vieillard encore plus avare que Gros-Jean. Il reçut tout de suite la pauvre fille, charmé d'avoir une servante aussi jolie, & dont l'air était aussi modeste. Il convint, en la prenant à son service, de lui donner dix écus par an. Un autre que le vieillard serait devenu amoureux d'une pareille gouvernante; mais

il n'avait des yeux que pour son argent ; son unique plaisir était de le recompter sans cesse. Il craignait tant de diminuer quelque chose de son trésor, qu'il se refusait même jusqu'au nécessaire. A quoi lui servaient donc ses richesses ? N'était-il pas aussi misérable que s'il avait été réellement dans l'indigence ?

Il est facile de s'imaginer que Jacqueline ne devait pas être trop heureuse avec un tel maître. Elle faisait très-mauvaise chère, & ne laissait pas d'être fort occupée. Quand son ménage était fini, le maudit avare l'employait encore à différens ouvrages ; malgré les divers services qu'il en retirait, il n'avait guères plus d'égards pour elle ; il lui reprochait souvent qu'elle serait la cause de sa ruine ; & Dieu fait pourtant le peu de dépenses qu'elle lui occasionnait.

Notre avare poussa plus loin ses mauvais procédés. Lorsqu'il fallut payer une année des gages de Jacqueline, il éluda, sous quelque prétexte ; en lui faisant observer qu'elle n'avait pas besoin d'argent, tant qu'elle serait chez lui. Jacqueline prit patience, se flattant

qu'un jour il acquitterait une dette aussi légitime. Mais au bout de trois ans, il refusa tout net de lui donner un sou. Le vilain avare aurait cru s'arracher l'ame, en ôtant quelques écus de son trésor.

Qu'on se peigne la douleur de Jacqueline. Elle croyait être parvenue à gagner ce qu'il fallait à son amant pour l'obtenir; elle était enchantée de lui donner cette preuve d'amour. Lorsqu'elle se flattait d'être au comble de ses vœux, elle se voit cruellement déchue de ses espérances. Elle sera donc contrainte de recommencer ses travaux? & qui lui répondra que son amant soit toujours capable de la même fidélité? — Il peut, disait-elle, m'accuser d'indifférence, ou bien se laisser d'attendre si longtems le bonheur qui lui était promis. — Cette dernière idée redouble la violence de ses chagrins. Elle ne fait quel parti prendre; elle ignorait qu'il est des loix auxquelles on peut recourir. Fondant en larmes, la voix étouffée par ses sanglots, elle se jette vainement aux pieds du maître dont l'indigne avarice la prive de son salaire.

Dans cette situation cruelle , l'infortunée Jacqueline se trouve un jour seule dans la chambre de l'avare. Elle apperçoit plusieurs sacs remplis d'argent. Ses yeux se fixent malgré elle sur ce trésor ; elle a beau vouloir détourner son attention sur d'autres objets ; elle y revient toujours , & demeure enfin immobile à le contempler. — Voilà , s'écrie-t-elle , comme la fortune est injuste !... Hélas ! ce n'est point tout cet argent que j'envie ; je ne desirer que la somme qu'il me faudrait pour passer mes jours avec mon cher Pierriin.... — A ces mots , un mouvement involontaire l'approche du trésor. — Que fais-je ? dit-elle en s'arrêtant. Eloignons-nous d'ici !... Mais , continue-t-elle , on me refuse depuis trois ans le prix de mes travaux ; serait-ce un crime de me payer par mes mains ? — Elle demeure un instant plongée dans mille réflexions. Tandis qu'elle promène en silence un œil égaré autour d'elle , son ame se trouble , son cœur palpite avec force , elle peut à peine se soutenir. — Je ne veux prendre que ce qui m'est dû ,

poursuit-elle d'une voix éteinte.....
Si je manque l'occasion qui se présente ,
je perds mon amant pour toujours. —
Elle ne balance plus , elle se saisit d'un
des sacs , qu'elle arrose de ses larmes ,
elle l'ouvre en tremblant , en tire
trente écus , qu'elle a grand soin de
compter. Une voix secrète lui crie :
malheureuse , tu t'égares. Mais elle est
étouffée par celle de son amour. A peine
a-t-elle remis le sac à sa place , qu'elle
tombe sur une chaise toute éperdue ,
toute hors d'elle-même. Elle se relève
enfin , & se hâte de fuir du lieu funeste
où sa vertu vient de se livrer au crime.
A chaque pas qu'elle fait pour regagner
sa chambre , elle sent ses genoux se dé-
rober sous elle ; il lui semble qu'elle est
poursuivie , & que tout le monde va
l'accabler de reproches.

Elle ne commence à respirer qu'après
avoir caché dans sa cassette les trente
écus qu'elle vient de voler , & qui lui
étaient dus si légitimement. Aussitôt que
son maître fut rentré , elle reprit sa
petite somme , & courut la porter ,
bien emballée , à un paysan , qui ,
après avoir vendu diverses denrées dans
le marché de la Ville , retournait aux

environs du Village où demeurait Pier-
rin. — Remettez-lui, dit-elle, cet ar-
gent ; c'est tout ce que j'ai gagné chez
mon maître , depuis trois ans que je le
fers ; assurez-le que je lui en fais pré-
sent , afin qu'il puisse me demander en
mariage , & pour que nous soyons
bientôt unis. Je ne tarderai pas à me
rendre auprès de mon pere. — Le pay-
san promit qu'il s'acquitterait fidèle-
ment de sa commission. Jacqueline alors
se sentit plus tranquile ; mais elle n'é-
prouvait qu'une joie mêlée d'inquié-
tude ; elle avait perdu cette douceur
intérieure que lui procurait l'innocence
de sa conduite.

DCLVI^e FOLIE.

L'avare, dont Jacqueline était la
gouvernante , ne manquait pas chaque
jour de compter son argent. Il goûtait
un plaisir extrême à repaître ses yeux
de l'éclat de son or , à le palper plu-
sieurs fois , ainsi qu'à prêter l'oreille
au doux son de ses espèces : le vilain
avare savait ainsi satisfaire trois de ses
sens à peu de frais. Le soir même du
vol forcé de Jacqueline , il vint ren-
dre visite à son cher trésor. Après avoir

fermé soigneusement la porte & les volets des fenêtres, selon sa coutume, il vuide à petit bruit ses sacs sur la table; quelle fut sa rage & son désespoir, lorsqu'il s'aperçut qu'on avait touché à un de ses sacs ! Il s'arrache les cheveux, se meurtrit le visage, se roule par terre, en criant au voleur, qu'il est mort, qu'il est ruiné.

Quoiqu'il y eût quelque tems que Jacqueline s'était retirée dans sa chambre, elle n'était point encore endormie; le repos fuyait loin d'elle depuis la criminelle action où l'avait réduit l'avarice de son maître. Elle entendit ses cris, & ne se douta que trop de ce qui les causait. Aussitôt elle sort précipitamment de son lit, se hâte de s'habiller; & voulant se délivrer des remords qui la déchirent, elle vole à la chambre du vieillard, sans réfléchir aux conséquences de la démarche qu'elle va faire. Elle frappe à la porte, l'avare ouvre, en continuant ses lamentations; & ne fut jamais plus surpris que de la voir entrer les cheveux en désordre, le visage couvert de larmes; & se jeter tout de suite à ses genoux, qu'elle embrasse avec transport. — C'est moi, lui dit-elle, en

redoublant ses sanglots, c'est moi qui vous ai volé l'argent qui vous manque. Mais considérez que je ne vous ai pris que le montant de mes gages, & qu'après vous avoir pressé d'acquitter une dette qui doit être sacrée. Vous me pardonnerez, sans doute; votre cœur s'adoucirà, quand vous saurez les motifs qui m'ont forcée à commettre l'action qui cause mon désespoir. Daignez me faire grace; ayez pitié d'une amante aveuglée par l'Amour; & je ne croirai devoir la somme que je vous ai prise qu'à votre seule humanité. Vous ferez le bonheur de deux infortunés, qui ne cesseront de vous bénir toute leur vie. --

L'avare ne lui aurait point donné le tems de faire un aussi long discours, si la crainte dont il était agité de perdre son argent, & l'espérance qu'il ressentait de le retrouver, ne lui avaient ôté l'usage de la parole. -- Malheureuse! s'écria-t-il enfin, où as-tu mis ces trente écus? Va me les chercher tout-à-l'heure. -- Hélas! répondit Jacqueline, je ne les ai plus; ils sont au moins à six lieues d'ici. -- Le vieillard devient alors tout-à-fait furieux. Il se met à la fenêtre, appelle à grands cris les voisins à son

secours. — Je suis ruiné , leur dit-il ; ma coquine de servante m'a volé tout mon bien. -- Ses clameurs attirent aussi la Garde ; & sur sa déposition , l'on charge de chaînes la pauvre Jacqueline , on la jette dans un sombre cachot. Elle se laisse conduire avec douceur , sans proférer une seule plainte , ainsi que l'innocente brebis qu'on mène à la boucherie.

DCLVII^e FOLIE.

Dès le lendemain , cette fille infortunée comparait devant ses Juges. Sans être touché de sa jeunesse & de ses larmes , on l'interroge avec un front sévère , & d'un air menaçant ; il semble qu'on cherche plutôt à la trouver coupable qu'innocente. Elle ne nie point le crime dont on l'accuse ; elle fait l'aveu de sa faute , en frémissant de l'horreur qu'elle lui inspire. Un des Juges , prenant alors un air gracieux , lui dit d'un ton doux & patelin. — A tout péché miséricorde , ma chère enfant. Allons , ne craignez rien , découvrez-nous la vérité ; si vous êtes sincère , je vous promets qu'il ne vous sera rien fait. N'avez-vous pris que cela à votre maître ;

tre; & n'auriez-vous point, par hasard, des complices? Parlez sans détour; fiez-vous à notre clémence. -- C'est ainsi qu'on cherchait à tendre un piège à sa crédulité. La Justice devrait-elle recourir à de pareils moyens? N'est-ce pas tromper les malheureux que séduit l'apparence d'une vaine douceur; & qu'on oblige d'avouer eux-mêmes leurs crimes, qu'on aurait pu savoir par des informations? Ou bien l'aveu libre qui sort de la bouche d'un criminel; que l'espoir de sa grace encourage; & qui cede aux instances de son Juge; cet aveu, dis-je, ne devrait-il pas lui procurer une punition moins rigoureuse?

L'innocente fille qu'on interroge; s' imagine que ses Juges seront plus humains que l'avare acharné à sa perte. Elle se jette à genoux en levant les yeux & les mains au Ciel. Elle leur déclare l'avarice de son maître, qui refuse depuis trois ans de lui payer ses gages; & qu'elle s'est vue réduite à prendre elle-même ce qu'il lui devait. -- Ne croyez pourtant pas, ajoute-t-elle, que l'intérêt m'ait conduite; j'aurais renoncé à l'argent que j'ai gagné par mon tra-

vail , s'il n'avait été nécessaire au bonheur de mon amant. Un pere inflexible me refusait à la tendresse de Pierrin , parce qu'il manquait trente écus à ce jeune berger. Emportée par mon amour , je viens de les lui envoyer. Il se livre actuellement à toute sa joie , plus enchanté d'être sûr que je l'aime , que charmé de posséder la somme dont je lui ai fait présent. Ah ! ne troublez pas le bonheur dont il se flatte. S'il apprend les maux que je souffre pour l'amour de lui , il en mourra de douleur ; & moi je ne pourrai lui survivre : serait-ce donc là l'union qui nous est destinée ? --

Pour toute réponse , on lui demande l'endroit où demeure ce Pierrin ; elle l'indique avec ingénuité. Les Juges froncent les sourcils , & loin de la consoler , ils ordonnent qu'on la reconduise dans sa sombre prison. A peine s'est-elle retirée , que fidèles à la Loi , ils envoient arrêter le jeune Pierrin , comme recéleur de choses volées.

Ce malheureux amant venait de demander en mariage , & d'obtenir sa chere Jacqueline. Gros-Jean , lui voyant une somme suffisante pour son établissement , n'avait pu lui refuser sa fille.

Pierrin faisait les préparatifs de ses noces, & attendait sa bien-aimée avec impatience; lorsqu'une troupe d'archers fondit tout-à-coup dans la chaumière, lui lia les mains, & le traîna, attaché à la queue d'un cheval, jusqu'à la prison de la Ville prochaine. En vain il supplia les Satchites de la Justice de lui apprendre quel crime il avait commis, pour être traité aussi cruellement; ils s'obstinèrent à garder le silence. On le descendit dans un affreux cachot, qui n'était séparé que par une épaisse muraille de celui où languissait la pauvre Jacqueline. Sans rien comprendre à son infortuné, sans se douter qu'il est si près de sa maîtresse, il tombe sur un monceau de paille, en proie aux plus tristes réflexions.

DCLVIII^e FOLIE.

Il se voit seul dans une espèce de souterrain; destiné aux derniers scélérats; il considère qu'il est comme enterré tout vif; & qu'oublié des hommes, il élèverait en vain sa voix, pour se faire entendre de l'abîme où il est en-glouti. Il s'efforce inutilement d'entre-

voir un faible rayon de lumière; il n'apperçoit qu'une obscurité profonde; le vaste silence qui regne autour de lui, acheve de le glacer d'horreur. Son ame tressaillit, un froid mortel pénètre ses sens; une frayeur inconnue vient arrêter le cours de ses esprits. Son imagination troublée lui représente mille fantômes hideux, qu'il croit voir errer dans les ténèbres épaisses qui l'environnent. Il ferme les yeux d'effroi, n'ose ni respirer, ni faire aucun mouvement; il pousse par intervalles des cris foudroyés & plaintifs.

Dans cet état douloureux, au milieu des horreurs dont il est accablé; il lui semble entendre de longs gémissemens; il prête l'oreille, & croit connaître des accens toujours chers à son cœur. C'était en effet la voix de Jacqueline, qui déplorait dans son cachot l'excès de ses malheurs. Console d'abord par la voix de sa maîtresse, Pierrin lève la tête, & sent rafraîchir son sang par une douce joie. Il écoute attentivement les mots inarticulés, qui ne parviennent qu'à peine vers lui, à travers une épaisse muraille. — Mon Dieu, dit-il, la malheureuse Jacqueline; en s'agitant dans

l'ombre de sa prison, ayez pitié de moi.... Jacqueline une voleuse!.... C'est pour toi qu'elle a pu se résoudre.... Cher Pierrin, que vas-tu penser?... Je te l'ai fait remettre, cet argent fatal... Il aura porté mon pere.... Ah! jamais je ne serai ta femme!... L'horreur de mon crime.... Le désespoir.... songeras-tu quelquefois à la misérable Jacqueline?... Daigneras-tu pleurer sa mort?...

-- O Ciel! que viens-je d'entendre? s'écria Pierrin, & ce cri lugubre rétentit au loin dans la prison, répété par les voûtes & les cavités qui forment d'affreux cachots. Pierrin allait continuer à troubler le silence de sa sombre demeure, mais il n'en a pas la force; sa voix s'éteint tout-à-coup. Cet infortuné jeune homme, déjà troublé des fantômes produits par son imagination, va penser que sa maitresse est morte, & que son ombre lui apparait. Certain qu'il ne se trompe pas, il tâche de distinguer dans les ténèbres l'ombre de sa chère Jacqueline. Cet effort ne dure qu'un instant; l'idée qu'un revenant est à ses côtés, étouffe tout son amour; ses membres sont agités de mouvemens

convulsifs ; ses cheveux se hérissent ; il retombe , demi-mort d'effroi , sur la paille où il est enchaîné.

Le cri perçant de Pierrin à la voix de Jacqueline , retentit jusqu'à cette infortunée fille ; elle connaît qu'il parle de son amant , & ne peut douter qu'il ne soit renfermé dans la même prison. Cette découverte augmente ses douleurs ; elle a la triste certitude d'avoir conduit l'objet de son amour dans le fond d'un cachot. La nouvelle affliction qui s'empare de ses esprits , est si vive , qu'elle reste longtems sans connaissance ; à la voir immobile , pâle & glacée , on l'aurait cru privée de la vie , sans les pleurs qui sortaient abondamment de ses yeux.

DCLIX^e FOLIE.

Voilà l'état dans lequel on la trouva , lorsqu'on vint la prendre pour la mener une seconde fois devant ses Juges. Les Geoliers , tout impitoyables qu'ils sont ordinairement , furent attendris , & s'efforcèrent de la rappeler à la vie. Elle reprit enfin l'usage de ses sens , & se traîna au Tribunal , où l'on devait prononcer son Arrêt. Mais elle parut si faible , si languissante , qu'on s'pressa

de la faire asseoir sur ce siège destiné aux criminels qui doivent subir une longue interrogation , & qu'on est parvenu à rendre déshonorant , sans considérer que son origine primitive est l'ouvrage de l'humanité des Juges , convaincus que les malheureux qui paraissent en leur présence , ne pourraient se tenir debout pendant des heures entières. Comment a-t-on pu imaginer qu'il y avait du déshonneur à s'asseoir devant les Juges ? Il était bien plus naturel d'admirer la bonté des Magistrats qui permettent que le criminel paraisse devant eux dans un état moins humiliant , lorsque tout conspire à le couvrir d'infamie. L'idée que certains hommes se forment de la Justice , est si effrayante , & tout ce qui vient d'elle est si terrible en certaines circonstances , qu'on en a conclu , sans doute , que les attentions mêmes qu'elle a pour les malheureux , sur lesquels son glaive est suspendu , sont de nouvelles taches dont les couvrent leurs crimes.

Jacqueline était à peine assise , qu'elle voit entrer son cher Pierrin ; mais si changé , si pâle , si défait , qu'il fallait les yeux d'une amante pour le reconnaî-

tre. Ils se jettent tous les deux un regard languissant, se contemplant d'un air morne & la tête baissée, comme s'ils doutaient du témoignage de leurs yeux; ils paraissent prêts quelquefois à s'élancer dans les bras l'un de l'autre; la vue de leurs chaînes les arrête; & tout-à-coup un torrent de larmes baigne leurs visages. Ils continuent de se regarder sans ouvrir la bouche; mais que ce silence est expressif; & que cette triste entrevue est différente de celle que l'Amour semblait leur préparer!

On place ces malheureux amans à quelque distance l'un de l'autre; ils sont tous les deux assis sur un siège pareil; & leurs soupirs seuls expriment ce qui se passe dans leur ame. — N'est-ce pas à cet homme-là, dit un des Juges à Jacqueline, que vous avez fait remettre les trente écus que vous avez volés? — A qui donc les aurais-je donnés? répond Jacqueline, sans lever la tête. — C'est donc un recéleur, reprend le grave Magistrat; écrivez, Greffier. — Pourquoi tant d'écritures? dit tristement Pierrin. Ma maitresse, que j'étais à la veille d'épouser, m'envoie de l'argent qu'elle a gagné par son tra-

vail ; je le reçois comme une preuve de son amour, je l'emploie aux préparatifs de notre mariage. Que voyez-vous là d'étrange & de criminel ? — Ce discours d'une éloquence simple & touchante, ne produisit d'autre effet que d'engager les Juges à tenir entr'eux un petit conseil, dont le résultat fut de faire retirer les deux accusés.

Comme on s'apprêtait à les reconduire chacun dans leur cachot, par des chemins différens, & qu'ils craignaient qu'on ne les séparât peut-être pour toujours ; ils ne purent retenir leurs sanglots, & leurs larmes coulerent avec une nouvelle abondance. Jacqueline s'arrache du milieu de ses Gardes, & courant à Pierrin : — Pourras-tu me pardonner, s'écrie-t-elle, les maux que je te fais souffrir ? C'est mon amour funeste qui te charge de fers, & qui te plonge dans les cachots. — Que dis-tu ? s'écrie Pierrin, en s'élançant vers elle avec l'impétuosité d'un trait. Si mes maux me paraissent cruels, c'est parce que tu les partages ; & que je ne puis me dissimuler que je suis la cause de tous tes malheurs. . . . — Se retournant tout de suite du côté des Juges : — oui,

I 5

continue-t-il, si quelqu'un de nous deux est coupable, c'est moi seul qui suis criminel, c'est moi seul qui mérite d'être puni. Hélas ! sans l'excès de sa tendresse, elle ne se serait jamais portée à l'action qui ternit sa vertu : c'est donc moi seul qui suis coupable. —

Les Juges, témoins de cette scène douloureuse, ordonnent qu'on fasse reculer les deux amans ; alors ils veulent se dire adieu ; mais leurs chaînes les empêchant de se tendre les bras, ils s'éloignent en poussant un grand cri. A peine Jacqueline a fait quelques pas, que ses forces épuisées par sa douleur, achevent de s'éteindre, & qu'elle s'évanouit entre les bras de ceux qui la conduisent ; on la porte mourante au fond de son cachot : Pierrin arrive dans le sien dans un état non moins triste.

DCLX^e FOLIE.

Cependant les Juges sont attendris : ils voient bien qu'ils n'ont point à condamner des scélérats enhardis dans le crime ; mais de malheureuses victimes de la fatalité, que l'erreur d'un moment a rendu coupables. Peu s'en faut qu'ils ne se reprochent la pitié qu'ils

éprouvent , comme contraire à leur devoir. Ils s'assemblent pour décider du sort de Jacqueline ; forcés d'obéir à la Loi , ils étouffent le cri de la Nature , s'arment d'une nouvelle rigueur ; & d'une commune voix , condamnent cette fille infortunée à être pendue. Mais en signant cet Arrêt , juste & cruel tout à la fois , aucun des Juges ne peut retenir ses larmes. . . . Ah ! c'est en vain que l'Humanité gémit sur tant de malheureux livrés chaque jour au supplice. Au lieu de chercher à adoucir la Loi , ainsi que la Nature & la Loi même l'ordonnent , il semble que la plupart des Juges s'efforcent de la rendre plus rigoureuse ; on peut dire du moins qu'ils la suivent toujours à la lettre ; non par inhumanité , mais afin de paraître plus intègres. Combien de centaines d'infortunés périssent dans les tourmens , qu'on pourrait employer à des travaux utiles , à ces corvées pour lesquelles on arrache de leurs champs les habitans de la campagne ! L'usage d'envoyer indifféremment tant de criminels au gibet ; ne tient-il pas trop de la barbarie des Huns & des anciens Goths ? Ah ! qu'il est doux de se persuader qu'un remède

viendra où les peuples de l'Europe, encore plus policés que ceux d'à-présent, s'étonneront des spectacles cruels que la Justice donne de nos jours à la vile populace, en faisant périr sur les mêmes échaffauds, & des mêmes supplices, des criminels souvent plus coupables les uns que les autres, & qu'on aurait puni davantage en les laissant jouir d'une vie pénible, à laquelle on aurait attaché une certaine ignominie : les scélérats ne sont point épouvantés par la crainte de la mort ; plusieurs d'entr'eux, échappés aux supplices, continuent de commettre des crimes.

La veille du jour que Jacqueline devait être exécutée, un des Geoliers, le plus brutal de tous, ivre d'eau-de-vie, descendit dans le cachot de Pierrin. -- Allons, de la joye, mon camarade, lui dit-il en entrant. Ta bonne-amie touche bientôt à la fin de ses peines. Je voudrais de tout mon cœur que tu fusses aussi avancé qu'elle; mais il faudra que tu gardes la prison au moins six mois, après quoi l'on te mettra peut-être en liberté, si les informations te sont favorables. Tiens, pour prendre courage, bois ce verre d'eau-de-vie. -- Serait-il

possible, s'écrie Pierrin, comme en sortant d'un profond sommeil, serait il possible que Jacqueline..... Rien n'est plus véritable, interrompit le Geolier, en lui versant rasade; j'aurais voulu te procurer la satisfaction de boire bouteille avec elle, mais cela n'est point en mon pouvoir. Je m'imagine qu'on a bien des choses à se dire, quand on se quitte comme ça pour si long-tems. Expliquez-vous, dit Pierrin tout troublé. — Parbleu! mon cher, tu es terriblement dur de conception! La chose est pourtant toute simple; Jacqueline sera pendue demain au soir à quatre heures, s'il plaît à Dieu. Dame! il n'y a point de grace pour les vols domestiques. Tu es un bon garçon; j'ai voulu t'annoncer cette nouvelle, & boire quelques coups de rogame avec toi, afin..... — Le coquin de Geolier en aurait dit davantage; mais il s'aperçut que les yeux de Pierrin étaient tournés, & qu'il demeurerait immobile, tenant près de sa bouche le verre qu'il lui avait rempli. Il l'agite, le secoue, l'appelle, le tout en vain. Cet infortuné jeune homme fut tellement frappé d'appren-

dre le sort affreux de sa maitresse, qu'il mourut sur le champ.

Le Geolier, sans se déconcerter du malheur dont il est cause, charge froidement sur son dos le cadavre de Pier-rin; & le portant au milieu de la cour de la prison: -- En voici un de mort, dit-il; celui-là va jouir de sa liberté, en dépit de tous les magistrats & de tous les créanciers du monde.

DCLXI^e FOLIE.

Le dernier instant de Jacqueline est arrivé, on la tire de son cachot, on lui fait voir la lumière pour la dernière fois. Préparée à la mort par les soins d'un pieux ministre, elle y marche avec courage, ne soupirant tout bas qu'en faveur de son amant, qui seul lui fait paraître sa destinée cruelle, par la douleur qu'elle a de le quitter, & par le désespoir qu'elle conçoit qu'il va ressentir. On lui avait refusé la triste douceur de lui dire un éternel adieu, & de l'exhorter à se soumettre aux décrets du Ciel.

En sortant de la prison pour aller au supplice, elle apperçoit sur la porte

un corps couvert d'un drap-mortuaire. Emportée par un mouvement dont elle n'est pas la maîtresse, elle y fixe les yeux; & desirer savoir le nom du malheureux que la mort a délivré d'esclavage. — Quel est, demande-t-elle, cet infortuné qui ne craint plus l'injustice des hommes? — Avait-on des ménagemens à garder dans la circonstance où se trouvait Jacqueline? Sans balancer, un des Geoliers lui répondit; — vous voyez le corps de Pierrin, de ce pauvre garçon qui était votre complice; il est maintenant plus heureux que vous.

Jacqueline apprit la mort de son amant sans répandre une larme, sans jeter un seul cri; soit que sa douleur fût trop vive pour éclater au dehors, & qu'acablée de ce coup imprévu, elle n'eût que la force de dévorer son désespoir en elle-même; ou soit que l'approche du supplice, de ce moment terrible, où la Nature frémit à la veille de sa destruction, eût anéanti toutes les facultés de son ame. Quoiqu'il en soit, elle garda depuis ce moment un profond silence, & ne donna plus aucun signe de vie.

Ces paysans avec lesquels je viens de

me battre , se trouverent , ainsi que moi , dans la ville où la misérable Jacqueline devait terminer ses jours d'une maniere aussi horrible ; nos affaires nous y avaient amenés le jour même de l'exécution. Nous étions loin de nous attendre que nous serions témoins d'une pareille scène. Jugez de notre douleur & de notre surprise , quand nous fûmes certains qu'on allait pendre la belle Jacqueline , cette fille qui faisait l'admiration de tout le village , qu'on avait vu toujours si sage , si honnête , si estimable. Ses traits nous étaient trop présents , pour la méconnaître , malgré la pâleur de la mort empreinte sur son visage. Nous mêlâmes nos larmes à celles qu'on répandait sur sa jeunesse , sur le sort que lui attirait une action qu'on attribuait plutôt à son innocence , qu'au penchant au crime ; & nous suivîmes la foule des spectateurs attirés par une curiosité qui tient tout à la fois de la barbarie & de la pitié ; ou de laquelle , pour mieux dire , on ne saurait trop rendre raison. Saisis d'horreur , les yeux offusqués par nos larmes , nous vîmes la fin tragique de la misérable Jacqueline. Après qu'elle eut été suspen-

due quelques instans au gibet, des Etudiens en Chirurgie, qui avaient obtenu son corps pour le disséquer, se hâtèrent de couper la corde, & d'emporter son cadavre livide & défiguré.

DCLXII^e FOLIE.

Nous nous retirâmes en déplorant les malheurs de Jacqueline & de son amant. O Dieu! disions-nous, qui peut répondre de ne point mourir d'une mort ignominieuse, après un tel exemple? Le sage qui se prosternait la face contre terre, en voyant conduire un coupable à l'échaffaud, & priait le Ciel de l'exempter d'un sort aussi funeste, connaissait bien les maux de la faible Humanité, qu'elle ne saurait ni détourner ni prévoir. Nous sommes le jouet d'une aveugle fatalité, qui nous entraîne au gré de ses caprices. L'homme qui meurt dans son lit, comblé de gloire & d'honneur, ne doit nullement ce précieux avantage à sa vertu, mais au destin, qui détourna de lui les circonstances malheureuses, si fatales à des milliers d'infortunés. N'en chérissons pas moins la sagesse; n'ayons à imputer nos maux qu'à l'aveugle fatalisme.--

En tenant de pareils discours, nous arrivâmes dans notre village. La nouvelle du sort de Jacqueline nous avait devancés; car la Renommée a des aîles rapides pour publier le mal; & va lentement annoncer le bonheur. Le pere de cette fille infortunée, fut bientôt instruit de sa fin tragique; soit que les discours qu'on tenait confusément lui fissent deviner une partie de la vérité; soit qu'il y eût des gens assez indiscrets pour lui tout découvrir. Aussi tôt qu'il fut certain de sa cruelle infortune, il se mit à courir par le village, s'arrachant les cheveux, se donnant de grands coups de poing dans la poitrine, sans que personne se présentât pour le consoler. -- Hélas! s'écriait-il, c'est moi qui suis la premiere cause de la mort de ma fille, & de celle de Pierrin; j'ai fait périr l'un dans un cachot, & l'autre par la main du bourreau. Que d'horribles malheurs a produit mon avarice! Si j'avais consenti tout de suite au mariage de ces pauvres enfans, ils vivraient dans la félicité, je partagerais leurs plaisirs; ils auraient pris soin de ma vieillesse.... Ah! malheureux! malédiction à jamais sur ma tête! --

C'est ainsi que ce pere, accablé de douleur, se livrait à son désespoir, au lieu de considérer qu'il n'avait été que l'instrument des volontés du Ciel, qu'il devait lui offrir ses peines, & que ses plaintes & ses larmes ne pouvaient rien à des maux sans remede. Mais raisonne-t-on dans la violence des afflictions qu'on éprouve? Gros-Jean, ne pouvant plus modérer les fiennes, & déchiré par ses remords, grimpa sur le sommet d'un rocher, peu éloigné du village, & se précipita dans l'abîme qui est au bas: mais avant d'arriver jusqu'au fond du gouffre, son corps fut mis en mille piéces par la pointe des rochers sur lesquels il roula. Des Bergers furent témoins de cet excès de désespoir, & le raconterent à toute la contrée.

Pour le maudit avare chez qui Jacqueline avait été servante, & qui la déclara comme voleuse domestique à la Justice, il ne fut nullement ému d'être une des principales causes de tant de malheurs; il ne fut touché que de la perte de ses trente écus.

DCLXIII^e FOLIE.

Maintenant vous allez savoir, Mon-

seigneur le Baron, continue le payfan narrateur, pourquoi nous nous sommes battus avec tant d'acharnement. Vous trouverez que nous avons de justes motifs de nous reprocher notre imprudence, & de nous maudire les uns les autres.

Il y avait un an d'écoulé depuis la malheureuse histoire de Jacqueline, & de tout ce qui lui était le plus cher; on commençait à s'en occuper moins, lorsque ces deux payfans & moi, nous fûmes députés à Paris, pour un procès qu'avait la communauté. Nous arrivâmes tous les trois ensemble dans cette grande ville; & comme on rend aussi bien justice aux pauvres qu'aux riches; (avec cette seule différence, que les riches sont expédiés plus promptement;) nous eûmes terminé notre affaire au bout de six mois, & nous eûmes la satisfaction de la finir à notre avantage: nous gagnâmes notre procès avec dépens.

Impatiens de retourner dans notre village, le front couvert de lauriers, nous songeâmes à faire les emplettes, & à nous acquitter des commissions dont nous étions chargés. Dans la crainte de nous égarer & de nous perdre dans

les rues de Paris, de cette ville immense, nous avions grand soin de ne sortir jamais que tous les trois ensemble. En faisant nos courses pour achever nos emplettes, la veille de notre départ, nous passâmes devant la boutique d'un Orfèvre, dans un quartier où nous n'avions point encore été. L'envie nous prit aussi-tôt d'acheter chacun une tasse d'argent, & de troquer les nôtres. Nous entrâmes donc dans la boutique de l'Orfèvre; il n'y avait que sa femme, assise devant le comptoir, & qui travaillait d'un air honnête. Que devînmes-nous, lorsqu'en jettant les yeux sur elle nous crûmes reconnaître les traits de la pauvre Jacqueline! Frappés d'une aussi grande ressemblance, nous demeurâmes quelque tems immobiles. Je pris enfin la parole, & je demandai ce que nous nous propositions d'acheter. Tandis qu'elle cherchait dans une grande armoire, nous nous disions tout bas; --on la prendrait pour Jacqueline; ce sont ses traits, sa taille, son maintien; ma foi, si nous ne l'avions pas vu pendre de nos propres yeux, nous jurions que c'est elle-même.

Pendant ce petit dialogue, la Dame

était sa marchandise; lorsqu'elle vint à parler pour nous en dire le prix, le son de sa voix redoubla notre étonnement: il nous semblait entendre Jacqueline. - Excusez Madame, dit l'un d'entre nous; auriez-vous demeuré dans notre village? -- A ces mots la Dame leva les yeux, nous considéra un instant, paraît un peu troublée, & répond qu'elle ne nous a jamais vus. Alors j'osai prendre la parole à mon tour. -- Nous avions autrefois dans notre village une fille très-aimable, qui vous ressemblait, Madame, & qui fut très-malheureuse. -- Oui, reprit celui de mes camarades qui n'avait pas encore parlé, il lui arriva une aventure qui ne lui fit point d'honneur; aussi en fut-elle punie. --

Nos discours paraissant impatienter la Dame, nous nous retirâmes, sans songer à notre emplette; nous avions bien d'autres idées en tête.

DCLIV^e FOLIE.

Afin de nous mieux entretenir d'une rencontre qui nous semblait tenir du prodige, nous entrâmes dans le premier cabaret. Nos réflexions ne pouvaient éclaircir nos doutes, nous ne fai-

sions que nous embrouiller dans des raisonnemens à perte de vue. Il était assez probable que nous nous trompions; & cependant nos conjectures avaient aussi quelque apparence de vérité. Nous interrogeâmes le Marchand de Vin au sujet de l'Orfèvre & de sa femme; il nous assura que c'était le ménage le plus uni de toute la ville, qu'ils s'aimaient comme le premier jour de leur mariage, que le mari était un honnête homme, généralement estimé; que sa femme sur-tout charmait ceux qui la connaissaient, par sa conduite, sa douceur, sa modestie, & l'application avec laquelle on la voyait s'occuper des soins de son ménage.-- La seule dispute qu'ils aient quelquefois, continua le Marchand de Vin, est excitée par un sujet bien bisarre, & que vous trouverez nouveau. L'Orfèvre n'a jamais pu engager sa femme à ôter, pour un instant, le triple mouchoir qu'elle porte sur son cou; non seulement elle le garde dans les plus grandes chaleurs, elle pousse la modestie jusqu'à le garder aussi la nuit.--

A ce dernier trait, nous ne doutâmes plus que la femme de l'Orfèvre ne fût véritablement la belle Jacquel-

ne, que l'on croyait morte depuis près de deux ans. Nous devions nous contenter de nous réjouir de son bonheur, & ne point déranger les mesures qu'elle avait prises, pour que sa funeste aventure fût toujours ignorée. Au lieu de prendre ce sage parti, nous allâmes nous imaginer qu'il était de notre devoir de publier tout ce que nous savions: le diable vint nous souffler qu'il fallait avertir le mari; car pouvons-nous attribuer à quelqu'autre cause qu'au démon, le dessein détestable que nous formâmes, qui devait produire tant de malheurs?

D C L X V^e F O L I E.

Sous prétexte que nous avions quelque chose d'important à lui communiquer, nous envoyâmes chercher l'Orfèvre, par le garçon du cabaret, sans considérer que nous allions peut-être le rendre malheureux pour toute sa vie, détruire le bonheur dont il jouissait, & plonger dans le dernier désespoir une épouse digne de son attachement. Que nous nous serions épargné de remords, si nous avions fait tout de suite ces sages réflexions!

L'Orfèvre se trouva dans sa boutique ;

que; il vint tout de suite dans la chambre où nous l'attendions avec impatience. Il entra d'un air satisfait, le visage riant.... Hélas! il était loin de s'attendre au coup mortel que nous allions lui porter. C'était un homme d'environ quarante ans, d'une physionomie intéressante & qui attestait sa probité. Il s'assit auprès de nous d'un air qui inspirait la confiance.

Mes camarades m'avaient choisi pour porter la parole; je ne m'acquittai que trop de mon fatal ministère. -- Nous allons vous découvrir un secret qui intéresse votre honneur, dis-je à l'Orfèvre, que ce début inquiéta. Connaissez-vous bien votre femme? -- Sans doute, me répondit l'Orfèvre, encore plus étonné: je suis certain de sa sagesse... Mais pourquoi me faites-vous une telle question? -- C'est qu'elle est de notre village, repris-je, & que j'ai pensé que vous l'ignoriez peut-être. -- Eh! que m'importe de quel pays elle soit? s'écria le mari; il me suffit de savoir que je l'aime, & que je n'ai jamais été plus heureux que depuis qu'elle est unie à mon sort. -- J'avais envie de m'en tenir là; je commençais à sentir de la répu-

gnance à troubler une si belle union. Mais les signes de mes camarades, & le diable sans doute, m'engagerent de continuer. -- Les apparences sont quelquefois trompeuses, repris-je. Et que diriez-vous si votre femme n'était qu'une voleuse & ... -- Ma femme n'a jamais rien pris à personne, interrompit brusquement l'Orfèvre, en rougissant de colere. -- Enfin poursuivis-je, notre probité nous engage à vous dire que celle que vous croyez si sage a été pendue, il y a deux ans, dans une Ville située à trente lieues d'ici. Ces deux hommes & moi, nous avons été témoins de l'exécution ; &, pour dernière preuve, rappelez-vous qu'elle n'a jamais voulu ôter le mouchoir qu'elle porte à son cou. --

A ces mots, l'Orfèvre parut frappé comme d'un coup de foudre. L'effet que mon discours fit en lui, fut si terrible, que nous le vîmes changer de couleur, & perdre entièrement connaissance. Nous nous empressâmes de le faire revenir. A peine eut-il repris l'usage de ses sens, qu'il se leva de sa chaise avec fureur. -- Suivez-moi, mes amis, s'écria-t-il. Je ne suis que trop convaincu de votre sincérité ; mais je veux

achever de déchirer mon ame.... O Dieu!
continua-t-il, en se tordant les mains,
serait-il possible? --

DCLXVI^e FOLIE.

Il s'élance le long de l'escalier, nous le suivons la tête baissée, en nous repentant de notre indiscretion; mais il n'était plus tems! Il arrive dans sa boutique, l'air égaré, les yeux étincelans; il ordonne à sa femme de monter avec nous dans sa chambre. Toute tremblante, elle obéit, en jettant sur nous des regards, qui semblaient nous reprocher ce que nous venions de faire. A peine sommes-nous tous entrés dans la chambre, que l'Orfèvre en ferme la porte, & se jettant sur son épouse, lui arrache le mouchoir qui couvre son sein. Nous découvrons alors autour de son cou les marques livides d'une corde fortement imprimée, & nous ne pouvons douter qu'elle ne soit en effet la malheureuse Jacqueline. Saisi d'horreur à cette vue, l'Orfèvre, pousse un cri terrible, en tombant dans un fauteuil; & sa femme mourante tombe à genoux, les bras tendus, sans pouvoir parler. Pour nous, acteurs muets de cette scène déchirante,

nous nous regardions tristement, fixés à la même place, & nous fondions en larmes.

Revenant à lui-même, l'Orfèvre s'écrie douloureusement : - Quelle est la fatalité de mon sort ! Je me vois condamné à une ignominie éternelle, Oserai-je lever les yeux, après l'indigne union que j'ai formée ? Si l'on fuit en France les parens des criminels, comme s'ils étaient responsables des actions d'autrui ; si on les oblige de quitter leur patrie, ou de traîner une vie obscure sous un nom étranger ; à plus forte raison doit-on avoir en horreur ceux mêmes que le hasard fait échapper de la potence, lorsqu'ils étaient sur le point d'y périr.. Heureux Anglais, que ne suis-je né parmi-vous ! Le crime d'un seul n'y réjaillit point sur plusieurs ; quand la Justice punit un coupable, sa famille n'est point déshonorée, & se conserve pour l'Etat. Fatal préjugé, que tu dépeuples la France !.... Mais que dis-je ? Il est juste, il est raisonnable ; & d'ailleurs, c'est au criminel lui-même que je me suis associé..... Ô Dieu ! celle qui porte le nom de ma femme, n'échappa de la potence que pour venir dans mes bras !... Mais,

continua l'Orfèvre, en faisant un effort pour modérer sa douleur, parle, malheureuse dont je partage le crime, instruis-moi de ta vie; que je perce enfin cet affreux mystère; je le veux, je l'ordonne. —

La pauvre Jacqueline, toujours à genoux, obéit aux ordres de son mari; elle lui raconta ses malheurs, avec une aimable ingénuité, sans dissimuler son amour pour Pierrin; & quand elle fut arrivée à l'instant où les Chirurgiens la détacherent de la potence, pour la disséquer, elle continua de la sorte: (c'est elle qui va parler; son récit ne sortira jamais de ma mémoire.)

DCLXVII^e FOLIE.

— J'ignore ce que je devins depuis que j'eus vu le corps de mon amant, qu'on allait porter en terre, jusqu'à ce que je fus rappelée à la vie d'une manière aussi surprenante. Une grande douleur que je sentis me fit pousser un profond soupir; & ayant ouvert les yeux, quel fut mon étonnement & mon effroi, de me voir couchée toute nue sur une longue table, baignée dans mon

sang, entourée de personnages lugubres, le bras retroussé, & tenant dans la main des espèces de poignards.

Repassant dans ma mémoire ce qui m'était arrivé, je ne doutai point que je ne fusse morte, & je regardai ma situation comme une suite naturelle de ce qu'on éprouvait dans l'autre monde. Les Chirurgiens qui m'environnaient m'apprirent bientôt que j'étais encore en vie ; c'est-à-dire que mon ame allait encore ressentir toutes ses infortunes. L'on s'empressa de me secourir ; l'on banda la blessure que m'avait fait l'instrument destiné à me disséquer, & dont la première piquure rappella mes esprits ; je revins entièrement à moi. La Providence veilla, sans doute, à la conservation de mes jours : me destinait-elle à d'autres malheurs ?

Le Professeur des Ecoles de Chirurgie me conduisit secrètement chez lui ; sa généreuse épouse me reçut avec la dernière bonté, & daigna prendre de moi les mêmes soins que si j'avais été sa propre fille. Les attentions de cette Dame charitable, me rétablirent dans peu de tems ; il ne me resta de ma cruel-

le infortune, qu'une marque noire & livide autour du cou, qu'il fut impossible d'effacer. La plupart de mes libérateurs se réjouirent de mon retour à la vie; je dis la *plupart*, car ma bienfaitrice m'assura que quelques-uns d'entre eux étaient mortifiés de ne m'avoir point disséquée, parce qu'ils se proposaient, disaient-ils, de faire sur mon corps des observations très-utiles.

DCLXVIII^e FOLIE.

Aussitôt que je sentis mes forces revenues, je voulus quitter une Ville qui m'était en horreur. Mais où pouvais-je me réfugier? Hélas! je n'avais plus d'asyle, j'étais véritablement morte au monde; & quand je repassais dans mon esprit l'embarras de ma situation, il m'arrivait souvent de reprocher au Ciel les jours qu'il m'avait conservés. Aurais-je osé me remontrer dans le village où je suis née? Tout me bannissait du lieu de ma naissance, & la honte de mon crime, & la mort de Pierrin, & la triste fin de mon pere, dont le récit parvint jusqu'à moi. Il fallait donc me bannir de ma patrie, & fuir dans quelque lieu où je fusse inconnue. La Dame qui me

comblait de bienfaits me conseilla de me rendre à Paris, où ma funeste histoire serait sûrement toujours ignorée. Je me fis un devoir de suivre ses avis : peu m'importait de me retirer dans un lieu ou dans un autre, pourvu qu'il me fût possible d'y cacher ma honte.

Mes généreux protecteurs me firent présent du linge qui m'était nécessaire, & de l'argent dont j'avais besoin pour mon voyage. Ils daignèrent encore me donner des lettres de recommandation, adressées à quelques-uns de leurs amis de Paris, dans lesquelles ils disaient, qu'étant une pauvre orpheline de leur Ville, l'indigence me forçait à me faire domestique ; ils finissaient par prier leurs amis de faire leurs efforts pour tâcher de me placer dans quelque bonne maison. Je fus très-bien reçue des personnes auxquelles j'étais recommandée. Vous savez, mon cher mari, que les choses avantageuses qu'elles dirent de moi à l'épouse que vous avez perdue, l'engagerent à me prendre à son service. Pendant un an qu'elle vécut, après que je fus entrée dans votre maison, je n'eus qu'à me louer de ses bontés & des vôtres. Le Ciel m'enleva cette bonne

maîtresse, & vous perdîtes une femme que vous aimiez tendrement.

• Je crus alors que la bienséance m'obligeait de sortir de chez vous ; vos instances, la conduite que vous aviez toujours tenue à mon égard, & les représentations de ceux de qui je dépendais, pour ainsi dire, me portèrent à rester ; & j'ose vous avouer que je m'y résolus sans peine. Au bout de quelques mois, vous me découvrites que j'avais le bonheur de vous plaire ; mais en des termes si mesurés, si honnêtes, que je ne pus m'en fâcher. Vous m'apprîtes en même tems que vous aviez dessein de partager votre fortune avec moi, si je consentais à vous épouser. Tout avantageux, tout au-dessus de mes espérances, qu'était le parti que vous daigniez m'offrir, soyez bien sûr que je l'aurais refusé, si le malheureux Pierrin avait vécu. Je considérai que j'étais comme étrangère sur la terre, & les périls auxquels j'étais exposée ; enfin, vous le dirai-je ? un sentiment plus tendre, qui me parlait en votre faveur, me fit écouter avec joie votre proposition. Cependant, je ne me rendis point tout de suite. Vous devez vous rappeler que je vous repré-

sentai long-tems, que j'étais une infortunée, sans naissance & sans bien, indigne de votre alliance. Tout ce que je pus vous dire ne servit qu'à redoubler votre amour; vous engageâtes les personnes qui m'avaient placée chez vous à me rendre plus raisonnable, (c'est ainsi que vous vous exprimiez.) Elles n'eurent point de peine à vaincre ma résistance. Mais ressouvenez-vous que la veille du jour fixé pour notre mariage, je me jettai à vos pieds, fondante en larmes, & vous conjurai de nouveau de ne point m'épouser. Je vous représentai que n'ayant point assez songé à l'honneur que vous vouliez me faire, vous vous repentiriez peut-être un jour du bien dont vous m'auriez comblé, quand il ne serait plus tems; j'ajoutai que votre amour vous faisait illusion; & que, lorsqu'il serait évanoui, vous sentiriez davantage l'excès de votre faute. Vous me jurâtes que vous ne changeriez jamais, & qu'il y allait de votre vie, de devenir mon époux. Que me restait-il à vous opposer? Nos nocces s'acheverent; & jusqu'à ce malheureux jour, je n'ai eu lieu que de bénir mon sort.

Voilà, mon cher mari, continua la pauvre Jacqueline, le fidèle récit de ma vie & de mes malheurs; j'atteste le Ciel que je ne vous ai rien déguisé. Si je vous ai fait mystère du cruel supplice auquel me livra mon imprudence, & du bonheur que j'eus d'échapper à une mort ignominieuse, hélas! c'est une vérité fatale que je voudrais pouvoir me cacher à moi-même. Pardonnez donc une dissimulation qui n'était que trop bien fondée. Ne suis-je pas assez malheureuse, faut-il encore que je perde votre tendresse, le seul bien qui me reste, & qui m'attache au monde? —

Oui, s'écria l'Orfèvre, l'indigne amour que tu m'avais inspiré s'éteint pour jamais. Je n'éprouve plus que l'horreur de m'être allié à une malheureuse échappée au dernier supplice.... Quelle est l'ignominie dont je suis couvert!... Et je soutiendrai toujours la présence. Ah! je veux m'en délivrer. — A ces mots, cet époux qu'égare la fureur, plonge à plusieurs reprises son couteau dans le sein de la misérable Jacqueline.

qui meurt sans prononcer une seule parole.

Nous n'eûmes point le tems d'arrêter le bras de l'Orfèvre ; nous ne pûmes nous jeter sur lui que quand sa rage venait de le souiller d'un meurtre. — Qu'avez vous fait, criâmes-nous tous ensemble. — C'est vous, malheureux, nous dit-il, en contemplant le cadavre de son épouse étendue à terre, & noyée dans son sang ; c'est vous qui êtes la cause des horreurs qui m'environnent. Sans vous cette infortunée vivrait encore, je jouirais de ma félicité passée Ah ! fuyez, craignez que je ne vous punisse, je peux commettre de nouveaux crimes ; fuyez, vous dis-je ; ou ... —

Nous ne nous fîmes point répéter un ordre d'où dépendait notre sûreté, nous étions déjà loin, qu'il continuait encore ses cris & ses imprécations. Nous nous sauvâmes le plus vite qu'il nous fut possible, dans l'horreur dont nous étions saisis.



CONCLUSION*du Fatalisme , ou des Amans infortunés.*DCLXX^e FOLIE.

Le lendemain nous reprîmes la route de notre Village, nous hâtant de nous éloigner de Paris, tant nous redoutions la fureur de l'Orfèvre, ou d'être accusés du crime qu'il avait commis à nos yeux. Nous eûmes le bonheur d'arriver sans accident chacun chez nous; & nous en rendîmes grâces au Ciel. Il y a plus de trois mois que nous sommes de retour, sans avoir entendu parler de l'Orfèvre; il a, sans doute, subi la punition dûe au meurtre dont il s'est rendu coupable, s'il n'a été bien prompt à se sauver. Mais s'il a terminé ses jours sur l'échaffaud, on peut le mettre au rang des victimes de la fatalité; car enfin, a-t-il cherché à commettre le crime où l'a porté un mouvement irréfléchi de fureur, & dont il ne pouvait se garantir, puisque rien ne le lui faisait prévoir? Et la mort de Jacqueline n'est-

elle pas encore une nouvelle preuve du fatalisme qui nous entraîne ? Elle vivait tranquille avec son mari ; tout-à-coup le hasard nous la fait rencontrer ; sans le vouloir , nous armions le bras qui lui perce le sein , nous rendons un honnête-homme coupable d'un meurtre. Ces réflexions ne sont point pour excuser les criminels , mais pour engager au moins à les plaindre. Elles ne doivent point non plus faire murmurer contre les décrets de la Providence , mais nous résoudre à supporter avec courage les adversités qu'elle nous envoie , en considérant qu'elle peut nous en faire éprouver de plus terribles , ainsi qu'à tant d'infortunés.

Il n'y avait que peu de jours que nous étions revenus de Paris , mes deux compagnons de voyage & moi , lorsque nous nous trouvâmes devant la chaumière qu'habitait autrefois le pere de Jacqueline. Nous nous mîmes à parler alors des suites qu'avait eu notre indiscretion , en nous rejetant la faute l'un à l'autre ; la conversation s'échauffa par degrés , nous en vîmes aux injures ; & les coups s'en-suivirent. Notre combat fut aussi opiniâtre que celui dont

Monseigneur le Baron a été témoin. Enfin, nous ne pouvons passer devant la chaumière dont Gros-Jean fut le maître tant qu'il vécut, sans nous ressouvenir de notre imprudence de Paris, seule cause de la mort de l'infortunée Jacqueline. Tant que nous sommes éloignés d'ici tous les trois, on nous voit les meilleurs amis du monde; au seul aspect de cette fatale chaumière, les reproches se renouvellent, nous nous querellons avec fureur, & nous en venons aux coups. C'est pour la quatrième fois que la guerre se déclare entre nous; il y a toute apparence que ce ne sera pas la dernière.

Le Payfan ayant fini de raconter l'histoire de Jacqueline, M. d'Urbain le remercia du plaisir qu'elle lui avait fait; & ses larmes, & celles de la plupart des auditeurs, témoignèrent combien ils étaient attendris. Le Villageois narrateur allait se retirer, quand le Baron l'arrêta, surpris de la manière aisée dont il s'était exprimé, & de quelques endroits de son discours, qui lui semblaient au-dessus d'un simple payfan. -- Apprends-moi, mon ami, lui dit-il, pourquoi tu t'exprimes quelquefois aussi

purement, & par quel prodige tu es capable des réflexions semées dans le récit que tu viens de nous faire? -- Vraiment, Monseigneur, répond le rustre, vous serez moins surpris, quand vous saurez que je lis tout couramment comme notre Curé; d'ailleurs, je chante au lutrin depuis plusieurs années; rien ne forme tant l'esprit. Je vous dirai encore que je me mêle de coucher sur le papier ce qui me vient dans la fantaisie. Tout le monde actuellement se pique tellement d'être Auteur, que cette manière gagne jusques dans les Villages. Un tems viendra qu'on n'achetara plus de livres, parce que chacun voudra être en état d'en faire lui-même. -

Monsieur d'Urbin parut content de ses raisons; la foule des curieux s'écoula insensiblement, très-satisfaite de ce qu'elle venait d'entendre; & le Baron ne fut pas des derniers à se retirer.



CONTINUATION

*de l'histoire de la Marquise d'Illois.*DCLXXI^e FOLIE.

Nous allons maintenant nous occuper de la Marquise d'Illois; il y a trop long-tems que nous l'avons perdue de vue. Il est nécessaire, je crois, de rappeler au Lecteur qu'elle s'est aperçue qu'elle est grosse, & que cette découverte l'a pénétrée de la plus vive douleur, parce qu'elle craint de voir gâter la finesse de sa taille; & qu'il lui paraît trop bourgeois de faire des enfans. Il faut encore répéter qu'au lieu de se ménager dans sa grossesse, elle est loin de s'assujettir au régime, aux simagrées de bien des femmes; elle donne dans un ridicule tout opposé, elle garde le secret sur son état, & se divertit sans aucune réserve.

A propos des plaisirs de la Marquise, aurait-on oublié qu'un certain Seigneur, pétri de graces, enfant gâté de l'Amour & des Belles, lui a fait un affront bien

sensible à une jolie femme , & de quelle maniere il prétendit s'en excuser ? Peu contente de ce que lui alléguait cet Adonis, qui n'a quelquefois que le brillant des fleurs, elle l'a congédié, pour écouter les soupirs d'un Cavalier robuste , dont la physionomie lui promettait qu'elle ne serait plus exposée à la mortification qu'elle a éprouvée. Elle n'a point été trompée en effet dans ses douces espérances ; mais elle a trouvé dans le Vicomte de l'Encluse un indiscret , qui s'est fait une maligne joie de confier à tout Paris les faveurs qu'on daigne lui accorder. Elevé par sa naissance au-dessus des préjugés du Vulgaire , le Marquis n'a fait que rire des indiscretions du Vicomte ; & Madame d'Illois en entend parler avec la dernière indifférence.

Après avoir retracé en peu de mots les dernières folies de la Marquise d'Illois, voyons les nouvelles extravagances qui vont les suivre ; elles ne seront peut-être pas moins bisarres que la plupart de celles que nous avons rapportées.

Vers les quatre heures du matin , en hyver , la Marquise sort de chez Mademoiselle d'Orninvillle , cette fille qui

voulut avoir un enfant, sans se soumettre aux liens du mariage, & dont l'histoire est assez singulière. Madame d'Illois avait trouvé chez son amie une compagnie délicieuse, composée des Agréables de la Cour, gens d'un esprit, d'un mérite infini, si l'on en croit certaines femmes. L'on avait fait une chère délicate; l'on s'était régalé de différens vins, de diverses sortes de liqueurs, & d'un grand nombre de glaces, obligeant ainsi l'estomac à recevoir tout à la fois & le chaud & le froid: notez encore que la Marquise soutenait, en mangeant de tout, en buvant du tokai, de la crème des barbades, qu'elle était à la diette. Après le souper, l'on s'était échauffé au jeu; & furieuse de ses pertes, Madame d'Illois se retirait d'assez mauvaise humeur; elle se jette précipitamment dans sa voiture, & le cocher fouette aussitôt.

Il y avait quelques instans que le carrosse de la Marquise roulait rapidement, lorsqu'elle crut sentir quelque chose à ses côtés. Elle tâte ce que ce pouvait être; & frémit en s'apercevant que c'est un homme. La frayeur l'empêche de se récrier, & la rend immobile. Sai-

lie d'effroi, elle ose pourtant encore avancer la main en tremblant, afin de s'assurer si elle ne se trompe point. Elle est certaine qu'il y a quelqu'un en effet dans son carrosse; & se tranquilise un peu, en voyant que l'inconnu qui est assis auprès d'elle est plongé dans un profond sommeil. -- Mais par quel hasard cet homme se trouve-t-il dans ma voiture, disait la Marquise en elle-même? Peut-être est-ce un voleur qui a formé le dessein de m'assassiner, & qui, en m'attendant, se sera endormi..... Je puis me tromper, continuait-elle en se reprenant, il peut être fort honnête, & s'être placé par mégarde dans mon carrosse... Je ne conçois rien à cette aventure; je ne fais si je dois en rire, ou m'en allarmer. --

DCLXXII^e FOLIE.

Tandis que Madame d'Illois était dans cette perplexité, & qu'elle devait se tenir à-peu-près le discours que je viens de rapporter, sa voiture est tout-à-coup environnée de plusieurs *coupe-jarrets*, armés jusqu'aux dents, sortis à l'improviste de leurs embuscades, dans une rue obscure & solitaire. Le Cocher,

rendu docile à l'aspect des armes à feu , est contraint d'arrêter ses chevaux ; pour les Laquais , ils n'osent descendre de l'endroit où ils sont perchés , ni appeler au secours , dans la crainte d'être tués sur le champ. L'on ouvre la portiere ; & Madame d'Illois entrevoit des épées nues , & sent qu'on lui appuie fort incivilement contre l'estomac le bout d'un pistolet. Alors elle ne doute point qu'elle ne soit perdue , & que l'homme qui est à ses côtés ne soit un des voleurs de la bande. — Par la mort , s'écrie un des *coupe-jarrets* ! si vous dites un seul mot , Madame , vous êtes morte. Donnez-nous vite votre bourse , vos bijoux & vos diamans. Dépêchez-vous , car nous sommes pressés. — A ces paroles , prononcées d'une voix terrible , la Marquise s'évanouit. Elles firent un effet bien différent sur l'inconnu qui avait causé tant de frayeur à la Marquise ; elles le réveillèrent , & lui apprenant tout de suite de quoi il s'agissait , il n'en voulut pas savoir davantage pour prendre son parti. -- Mettez-vous derrière moi , Madame , dit-il , & n'ayez aucune crainte ; je vais bientôt vous dé-

livrer des coquins qui osent vous insulter. — Alors il tire son épée, & vous en allonge de terribles estocades à droite & à gauche, tantôt par une portière, tantôt par l'autre. Les voleurs, qui croyaient n'avoir à faire qu'à une femme, s'étonnent de la trouver si bien accompagnée; une terreur panique les fait; ils ne doutent pas qu'il n'y ait plusieurs Cavaliers dans la voiture qu'ils ont arrêtée imprudemment; leur épouvante est encore augmentée par les gens de Madame d'Illois, qui, revenus de leur frayeur, appelaient au secours à grands cris. Ils reculent en désordre, & se sauvent sans regarder derrière eux. Le Cocher, n'ayant plus d'obstacle qui l'arrête, recommence à fouetter ses chevaux.

Le mouvement de la voiture fit revenir la Marquise à elle-même; un soupir annonça que son évanouissement était dissipé. — Rassurez-vous, Madame, dit alors l'inconnu; vous ne courez aucun risque avec moi; je viens de faire prendre la fuite aux voleurs qui vous ont tant effrayée. Je suis charmé d'avoir trouvé l'occasion de vous être utile. Mais permettez-moi de vous dire avec fran-

chise , que je suis étonné qu'une Dame aussi jeune, aussi aimable que vous me paraîssiez être, se hasarde à se retirer à des heures si indûes. A quel danger ne vous exposez-vous pas, en courant les rues au milieu de la nuit ? Il me semble qu'il est de la bienséance qu'une personne de votre âge & de votre sexe, soit rentrée chez elle à dix heures au plus tard : les voleurs ne sont pas toujours ce qu'elle a le plus à craindre. —

DCLXXIII^e FOLIE.

Un grand éclat de rire est toute la réponse que la Marquise juge à propos de faire à cette sage remontrance ; & l'inconnu ne doute point qu'il ne vienne de dire une sottise.

-- Par quel hasard vous trouvez-vous dans ce carrosse, Monsieur le prédicateur, demande Madame d'Illois, en reprenant un air sérieux ? -- J'allais vous faire la même question, Madame, réplique l'inconnu. Mais je dois satisfaire votre curiosité, avant de vous prier d'avoir quelques égards pour la mienne. Vous saurez donc que je suis un Gentilhomme, qu'un procès tout-à-fait bisarre a contraint, depuis six mois, de quitter

la Province , & de se rendre à Paris. Les courses prodigieuses qu'il me faut faire dans cette grande Ville m'ont obligé de louer un carrosse de remise. J'ai soupé ce soir chez un de mes amis ; j'avais donné ordre à mon cocher de m'attendre à minuit au plus tard. Le drôle a sans doute perdu la mémoire au cabaret. En sortant de chez mon ami , je ne l'ai point trouvé à sa porte ; j'ai pensé qu'il s'était arrêté un peu plus loin. Après avoir fait quelques pas , j'ai découvert en effet dans l'obscurité un carrosse , que j'ai cru reconnaître pour le mien. Las d'appeller le Cocher , j'ai entré dans la voiture , espérant qu'il ne tarderait pas à venir. Tandis que je l'attendais avec impatience , le sommeil s'est emparé de mes sens ; & j'ignore comment une aussi belle Dame se trouve placée à mes côtés. —

Je vais vous expliquer ce mystère , dit la Marquise en souriant. Vous avez pris mon carrosse pour le vôtre. Ces mots pétrifient le Gentilhomme de Province. Il paraît extrêmement confus de sa méprise , & croit qu'il a commis une faute impardonnable. Madame d'Illois s'efforce en vain de le consoler. Il balbutiait

bûitait encore de mauvaises excuses, lorsqu'il s'apperçoit que le carrosse vient d'entrer dans une cour spacieuse, & de s'arrêter au pied d'un grand escalier. Il offre aussitôt galamment sa main à la Marquise, & la conduit à son appartement. A peine a-t-il rempli ce devoir, prescrit par la politesse, qu'il se prépare à se retirer, alléguant qu'il est heure indue. Les discours obligeans, les tendres regards de Madame d'Illois, ne peuvent le retenir; elle lui fait même violence pour l'engager à se laisser reconduire chez lui dans son équipage; & ce n'est qu'en tremblant qu'il ose demander la permission de venir quelquefois faire sa cour. Les mœurs de la Province sont moins libres que celles de la Capitale.

Madame d'Illois n'est guères contente de la retenue, de la timidité de notre Gentilhomme. Qu'il lui paraîtrait ridicule, s'il n'était bien fait, s'il n'était doué d'une physionomie intéressante; & par-dessus tout cela, à la fleur de son âge! Elle avait eu le tems de l'examiner; un simple coup-d'œil fait souvent appercevoir tous les charmes d'un objet aimable. Sans se donner le tems,

de connaître plus particulièrement le Gentilhomme provincial, elle le juge digne de sa tendresse ; elle se promet déjà de ne lui être point cruelle. Le service qu'il lui a rendu en la délivrant des coquins qui se proposaient de la voler, lui inspire la plus grande reconnaissance. Elle passe le reste de la nuit à rêver à la bonne mine de son cher libérateur.

DCLXXIV^e FOLIE.

Les charmes de la Marquise ont aussi frappé le noble Provincial. Il bénit l'heureux hasard qui lui a procuré le moyen d'être utile à une Dame si charmante ; il ne se possède pas de joie, en songeant qu'il a obtenu la permission de lui rendre visite. Il se leve le lendemain transporté d'avance du plaisir qu'il va goûter. Il n'épargne rien pour relever sa bonne mine ; & vole chez Madame d'Illois.

Rempli d'impatience, il demande qu'on l'annonce ; quelle est sa douleur d'apprendre qu'il est encore trop matin pour qu'il lui soit possible de voir la Marquise ! -- L'envie extrême que j'ai de présenter mes respects à votre maîtresse, dit-il au Domestique, m'a sans

douté fait venir de trop bonne-heure. — En achevant ces mots, il tire sa montre. — Vous n'y songez pas, s'écrie-t-il; Madame la Marquise est sûrement éveillée; il est au moins midi. — Le Laquais ne peut s'empêcher de sourire de la simplicité du bon Gentilhomme. — Ignorez-vous, lui dit-il, qu'il n'est jour chez une jolie femme qu'à trois heures sonnées? — Le noble Provincial rougit de se montrer si peu instruit des usages. Il conclut en lui-même que ce n'est qu'après avoir dîné qu'on a coutume à Paris d'aller souhaiter le bon jour aux Dames.

DCLXXV^e FOLLE.

Il devance de quelques minutes l'heure qu'on lui avait indiquée. Madame d'Illois ne faisait que de se réveiller, lorsqu'il parut dans son appartement pour la seconde fois. Elle ne fait pas plutôt que le charmant Provincial est si peu loin d'elle, qu'emportée par la force de sa nouvelle passion, elle ordonne qu'on le fasse bien vite entrer. Jugez de la vivacité de son amour, puisqu'elle se résout de paraître aux yeux d'un homme à qui elle veut plaire avant d'a-

voir fait sa toilette , contre l'usage ordinaire du beau - sexe. Il est vrai ; (car il faut tout dire ,) qu'avant l'arrivée du Gentilhomme elle a soin de demander à ses femmes comment elles la trouvent , si elle est bien aujourd'hui.

Le Laquais , chargé d'introduire notre Provincial , voyant qu'il n'est encore que petit jour , lui fait sentir de quel prix est la faveur qu'on lui accorde. Le Gentilhomme ne conçoit pas trop quelle grace on lui fait de le recevoir dans une chambre où l'on ne laisse pénétrer qu'à peine un faible rayon de lumière. Il s'avance presque à tâtons jusqu'au lit de la Marquise , & balbutie son compliment. On cherche à l'enhardir par une réponse gracieuse. Il commençait à prendre un peu courage , lorsque la Marquise avertit ses femmes qu'elle veut se lever. Alors on ouvre toutes les fenêtres , tous les rideaux sont tirés ; une vive clarté se répand dans la chambre. Madame d'Illois saute du lit , couverte d'une robe légère ; & semble se plaire à étaler ses attraits au grand jour. Le noble Provincial se trouble à cette vue. -- Quel usage bisarre , dit-il en lui-même ! Il aurait été bien plus naturel d'ou-

vrir les fenêtres quand la Marquise était au lit ; & de les fermer quand le jour pourrait découvrir des objets, agréables à la vérité, mais qui blessent la bien-séance. --

Pendant que de pareilles idées roulent dans l'esprit du Provincial, Madame d'Illois, qui le croit occupé de choses moins sérieuses, se fait habiller devant lui sans façon. L'on chauffe d'un beau bas de soie une jambe plus blanche que la neige ; une mule délicate vient presser un pied d'une petitesse extrême. La robe du matin qui enveloppait Madame d'Illois, lui est ôtée par des mains officieuses : alors la finesse de sa taille n'est plus voilée, ainsi que sa gorge ravissante. Le Gentilhomme fixe malgré lui sur tant d'appas des yeux enchantés. S'il est surpris du peu de retenue avec lequel on lui dévoile des charmes dignes de son hommage, il a bien lieu d'être plus étonné, quand il voit que Madame d'Illois change de chemise, sans s'inquiéter s'il la regarde. Il croit rêver, & se ferait caché vingt fois, s'il ne craignait de commettre encore quelque sottise.

L'on passe dans les bras de la Marquise

un peignoir, qu'on attache assez négligemment; & l'on déploie les tresses de ses cheveux, qui tombent en grosses boucles sur ses épaules. Elle se met à sa toilette; & tandis qu'une main habile dresse l'édifice de sa coëffure, elle prie le Gentilhomme Provincial, dont elle remarque l'embarras, de lui conter son histoire. -- Je me ressouviens, dit elle, que vous m'avez donné à entendre la nuit passée que vous aviez à Paris un procès des plus bisarres; je serais charmée d'en savoir le détail, ainsi que des particularités de votre vie les plus curieuses. -- Le Provincial, assis respectueusement assez loin de la Marquise, n'osant lever les yeux qu'à la dérobée, témoigne par une grande inclination qu'il est prêt d'obéir; & commence en ces termes.



LES SURPRISES,

*ou le Provincial à Paris.*DCLXXVI^e FOLIE.

C'EST auprès d'une petite Ville de Picardie que je reçus la naissance. Mon pere habitait un vieux château, qu'on aurait plutôt pris pour la retraite des hiboux, que pour la demeure d'une créature humaine. Il était aussi fier dans cette antique masure que s'il eût été le maître d'un superbe palais. L'avantage d'être né Gentilhomme le dédommageait des rigueurs de la fortune. A le voir marcher, la tête haute, le chapeau enfoncé sur les yeux, paré de son large baudrier, d'où pendait une épée qui lui battait contre les jambes; à le voir, dis-je, dans un pareil équipage, & regardant tout le monde par dessus l'épaule, on aurait eu de la peine à s'empêcher de rire, ou à se douter de son indigence. Il ne s'occupait qu'à chasser, qu'à battre les payfans; quelquefois il se désennuyait à parler de po-

litique avec le Bailli , ou le Curé du Village. Il faut avouer que ce Gentilhomme était fort utile à l'Etat , & que le moindre Laboureur aurait eu grand tort de lui disputer la préférence.

J'héritai de l'orgueil de mon pere , & de la mâsure qu'il appelait son château. Je me serais procuré peut-être une vie plus aisée , si j'avais pu me résoudre à vendre mes médiocres possessions , & à faire valoir l'argent que j'en aurais tiré. Mais un Gentilhomme tel que moi n'a garde de s'abaisser au travail. Toutes les professions , les métiers les plus honnêtes sont au-dessous de lui ; il dérogerait s'il osait se livrer au commerce. Il aime mieux languir dans l'indigence , dans le désœuvrement. Je parle d'un Gentilhomme tout-à-fait misérable ; car pour ceux qui ont quelques faibles revenus , ils prennent le parti des armes. J'imitai l'exemple qui m'était tracé de toutes parts ; je vécus sans rien faire , sans me donner même la peine de penser que j'existais. Il me suffisait que mon Fermier labourât mes champs , & que mon fusil tuât quelquefois du gibier.

Le Ciel sembla prendre le soin de travailler à ma fortune. Un jour que je me disposais à retourner à la chasse, selon ma coutume, je vis entrer dans la cour de ma masure un carrosse à quatre chevaux. Ne sachant ce que signifiait une pareille nouveauté, j'attendis quelles en seraient les suites, sans me remuer de ma place. La portiere du carrosse s'ouvrit enfin; un gros homme, couvert d'un habit tout éclatant d'or, en sortit avec peine; & fut suivi d'un Ecclésiastique, que je reconnus pour le Curé d'un Village prochain. Ces deux personnages, dont la visite me surprenait également, s'avancèrent vers moi, sans que je songeâsse à les prévenir. -- Vous allez savoir ce qui nous amène ici, me dit l'homme couvert de larges galons d'or, en soufiant, sans doute, de mon air embarrassé. Votre château tombe en ruine; voudriez-vous qu'on le rebâtît à neuf? -- Cette question me révolta; je m'imaginai qu'on me proposait de vendre mon domaine. -- Les richesses ne me tentent point, répondis-je fièrement. Je serai toujours le

maître de ce château. -- Eh! qui vous propose de le quitter, me répliqua le vieux richard? Il sera toujours à vous; & cependant il cessera d'être une mesure. Il faut vous découvrir comment l'on peut opérer ce prodige. -- Alors l'Ecclésiastique prit la parole. Il m'apprit que ce Monsieur habillé si magnifiquement était un Receveur des Finances, établi dans la petite Ville, dont mon château était voisin; qu'il avait amassé de grands biens, avec l'aide du Ciel; & que, pour comble de bénédictions, il était père d'une fille unique, âgée de dix-huit ans, qu'il avait dessein de marier à un bon Gentilhomme, dédaignant trop la roture pour s'allier avec elle; & que sur le bien qu'il avait entendu dire de moi, il avait jetté les yeux sur ma personne pour me faire son gendre; que je recevrais cinquante mille livres le jour même du mariage.

Je croyais rêver. Dans une espèce d'extase, j'écoutais l'honnête Ecclésiastique, sans avoir la force de l'interrompre. Monsieur le Receveur des Finances lui donna la liberté de reprendre haleine, en m'adressant la parole à son tour. -- J'aurais procuré à ma fille des partis

considérables , me dit-il , si j'avais écouté les vœux de tous ceux qui ont prétendu à sa main. Mais ils étaient roturiers ; & je veux la voir l'épouse d'un Gentilhomme , n'eût-il pas un sou de bien. C'est mon envie , c'est mon plaisir que de m'allier à une famille noble. Je nâge dans la joie , lorsque je songe qu'on appellera ma fille Madame la Comtesse , ou Madame la Marquise ! --

Je consentis sans peine au mariage qui m'était proposé ; j'y trouvais de trop grands avantages , pour balancer un seul instant. J'aurais eu cependant de la répugnance à devenir le gendre d'un homme sorti de la lie du peuple , si l'argent n'avait étouffé mes scrupules. Combien de Gentilshommes , plus grands Seigneurs que moi , ont encore été moins difficiles !

Je fus enchanté de ma femme dès la première fois que je la vis ; l'air enfantin que lui donne sa jeunesse , ajoute un nouveau charme aux grâces qui l'embellissent. Six mois s'écoulerent dans les douceurs d'une union parfaite. Jugez de mon bonheur. J'étais sûr d'être aimé de ma femme ; & je voyais un

grand nombre d'ouvriers travailler aux réparations de mon château.

Je jouirais encore de la félicité que j'ai perdue, sans le fâcheux voisinage d'un homme de la Cour, qui vint passer la belle saison dans une de ses terres, presque contiguë à la mienne. Il flattra l'orgueil de ma femme; elle répondit à l'amour qu'il conçut pour elle. Je ne m'aperçus que trop tard de leur liaison. Voulant sauver mon honneur du danger qui le menaçait, s'il était encore tems, je défendis à ma tendre moitié d'entretenir aucun commerce avec son galant, & signifiai à celui-ci que ma porte lui était fermée. Ce coup d'éclat ne me rendit que plus malheureux. Ma criminelle épouse, au désespoir d'être privée de l'objet de sa tendresse, & cherchant les moyens de vivre avec lui, malgré mes efforts pour l'en empêcher, se retira un beau matin chez ses parens, & s'avisa de m'accuser d'impuissance.

DCLXXVIII^e FOLIE.

Un pareil procès fit beaucoup de bruit dans toute la province. J'eus la douleur de me voir aussi tourné en ri-

dicule que si j'avais eu réellement quelque chose à me reprocher. Je devins l'objet des plaisanteries de tous ceux qui entendirent parler de mon affaire. Les femmes étaient les plus acharnées contre moi ; je leur paraissais coupable d'un crime très-grave. Elles mirent sans doute les Juges dans leur parti ; je perdis ma cause au Tribunal de la petite Ville auprès de laquelle était situé mon château. Mon mariage fut déclaré nul ; permis à ma femme de passer à de secondes noces , comme si elle était veuve ; & ce qui me fit le plus de peine , ordre à moi de restituer la dot , & de payer les dépens. Sans ces deux dernières clauses , je n'aurais point murmuré contre la Sentence.

J'en appellai au Parlement de Paris ; & j'eus soin de me rendre en diligence dans cette fameuse Ville , afin de poursuivre moi-même la décision d'un procès dont j'étais sûr que le dénouement me serait favorable. Mon épouse se rendit aussi dans la Capitale , sans doute avec les mêmes intentions qui m'y conduisaient. L'on m'informa bientôt de son arrivée ; & l'on m'apprit qu'en attendant l'Arrêt qui devait décider de son

fort & du m'en , elle vivait publiquement avec l'homme de Cour qu'elle chérissait. Je voulais me plaindre d'une pareille conduite ; mais l'on m'avertit qu'à Paris l'on était revenu des petitessees de la Province ; qu'on ne s'y étonnait nullement de voir les femmes tromper leurs maris , & que je me ferais siffler , si j'avais le ridicule de faire attention à une chose toute simple.

En vérité , la Renommée a bien raison de publier tant de merveilles de la Capitale de la France ; ce ne sont pas seulement les édifices qui sont dignes de la curiosité des voyageurs ; les mœurs de ses habitans doivent sur-tout attirer son attention. Le luxe y confond tous les états ; le simple Artisan est aussi bien mis que le riche Bourgeois ; il semble qu'on ne se plaise qu'à se montrer en habit de masque. Un nouvel arrivé n'a pas peu de peine à distinguer l'homme couvert d'un faux éclat d'avec celui qui ne cherche point à tromper par un brillant extérieur : il faut être grand physionomiste , ou bien instruit des métramorphoses qu'opere l'envie de briller , & de paraître plus riche qu'on ne l'est en effet. Pour moi , qui avais apporté à Paris

route la franchise, toute la bonne foi provinciale, & qui m'imaginai que les gens ne se donnaient jamais que pour ce qu'ils sont réellement, j'ai fait, les premiers mois de mon arrivée, des *quiproquo* tout-à-fait ridicules. Je vais vous en raconter quelques-uns; ils pourront vous réjouir.

DCLXXXIX^e FOLIE.

J'ai eu grand soin de faire ma cour à mes Juges; ils ne m'en ont pas mieux traité; j'en conclus que les sollicitations sont fort inutiles. Un jour que j'étais dans l'anti-chambre d'un Président, auquel l'on m'avait particulièrement recommandé, je vis entrer un jeune homme en habit d'écarlate, couvert de larges galons d'or, qu'accompagnaient des manchettes à dentelles; une épée du dernier goût, décorée par un beau nœud de ruban, broché en or; des boucles à pierre, étincelantes comme des rubis; ajoutez à tout cela une frisure singulière; vous aurez une idée du personnage. Aussitôt qu'il parut, je ne doutai point à sa manière de se présenter, à son air fier & dédaigneux, au soin qu'il avait de faire briller un

gros diamant qu'il portait au doigt, & d'agiter en marchant les nombreuses breloques qui pendaient au cordon de sa montre, dont le bruit importun se faisait entendre de loin; je ne doutai point, dis-je, que tant d'élégance n'annonçât un homme d'importance. Prévenu de cette idée, je me levai rempli de respect; & comme il jeta par hasard les yeux de mon côté, je lui fis une profonde inclination, qu'il me rendit par un signe de tête. -- C'est, pour le moins, un Marquis, disais-je en moi-même; voyez comment il répond à ma politesse; à peine daigne-t-il me regarder. --

Tandis que je me tenais debout, n'osant m'asseoir en la présence de celui que je croyais un grand Seigneur, le Président à qui je venais parler sortit de son cabinet; & l'homme qui m'en imposait tant s'approcha d'abord de lui, d'un air assez familier, ce qui me confirma davantage dans l'opinion que j'avais conçue. -- Monsieur, dit-il au Président, veut-il que je lui apprête pour son souper quelques plats de plus qu'à l'ordinaire? -- Jugez de ma surprise. Cet homme qu'à ses manières, qu'à

son élégance, j'avais pris tout au moins pour un Marquis, n'était qu'un simple Cuisinier.

DCLXXX^e FOLIE.

Une autrefois que je me trouvais chez une Duchesse qui a la bonté de s'intéresser à moi ; & que , selon la coutume des protégés , j'attendais dans l'antichambre qu'on daignât me donner audience ; je vis paraître une femme habillée magnifiquement ; sa robe était d'une étoffe précieuse , & traînait trois pieds après elle ; sa coëffure attirait autant les yeux par la beauté des dentelles , que par les rubans & les pèpones dont elle était ornée ; ses oreilles étaient fortement tirées par de larges boucles de diamans ; un collier de perles entourait son cou ; de riches brasselets enchaînaient mollement ses bras ; & vous pensez bien qu'elle avait à son côté une montre superbe. A l'aspect d'une Dame aussi bien mise , je me levai avec précipitation , afin de lui faire honneur , & me courbai presque jusqu'à terre , pour la saluer profondément. Je me persuadai que c'était une Princesse , quoique j'eusse résolu de me tenir sur mes gar-

des, depuis que j'avais pris un Cuisinier pour un grand Seigneur. Mes révérences attirèrent l'attention de la Dame; & je m'imaginai qu'elles l'empêchaient d'entrer dans l'appartement de la Duchesse. Elle vint à moi, me demanda d'un air riant si je la connaissais. -- Je n'ai point cet honneur-là, répondis-je, en redoublant mes courbettes. -- Si je puis vous être utile, me répliqua-t-elle, je m'emploierai volontiers pour vous. -- Enchanté de la nouvelle protection que m'envoyait mon heureuse étoile, je me perdis dans des remerciemens qui, je crois, dureraient encore, si elle ne m'avait interrompu, en me priant de l'instruire de mon affaire. Comme je me disposais à obéir, elle s'assit afin de m'entendre plus à son aise, & m'obligea honnêtement de me placer à côté d'elle. Alors je lui détaillai mon procès, & les raisons que j'avais de me plaindre de ma femme. J'allais finir mon discours, lorsqu'on vint nous avertir d'entrer tous les deux chez Madame la Duchesse.

Aussitôt que la Duchesse aperçut la Dame que je suivais respectueusement par derrière: -- je vous attendais avec impatience, lui dit-elle. A ces mots, ma nouvelle protectrice s'approche, &

se jette à genoux. -- Serait-ce pour solliciter en ma faveur, dis-je en moi-même, qu'elle se met dans une si humble posture? -- Je ne restai pas longtemps dans l'incertitude. Je lui vois tirer quelque chose de sa poche; je regarde... ô ciel! quel fut mon étonnement! C'était une paire de souliers qu'elle se mit à chauffer à Madame la Duchesse. Cette femme si pimpante, que j'avais crue d'un si haut rang, n'était qu'une Cordonnère. Je me retirai sans ouvrir la bouche, extrêmement confus de ma méprise.

DCLXXXI^e FOLIE.

Quelque tems après, j'éprouvai un étonnement d'un autre genre. Je fus un matin sur les neuf heures chez mon Huissier, qui faisait remettre à ma tendre épouse les exploits que la chicanne multiplie jusqu'à l'infini. J'allais lui dire de faire signifier au plutôt un Arrêt qui m'était favorable, & semblait me promettre gain de cause. C'était la première fois que je me présentais chez cet homme. Je traversai plusieurs antichambres superbement meublées, sans rencontrer personne. J'allais pénétrer

plus avant , lorsque je fus arrêté par une espèce de Laquais. — Que demandez-vous ? me dit-il d'un ton très-brusque. Je répondis que je voulais parler à mon Huissier. — Vous ne pouvez voir actuellement Monsieur , me répliqua-t-il. Repassez dans quelques heures ; il n'est pas encore jour.

Il n'est pas encore jour , signifie dans la bouche d'un domestique , que son maître se livre aux douceurs du sommeil , ou que la mollesse & l'oisiveté l'empêchent de quitter le lit. Je m'imaginai autrefois que cette phrase si précieuse , inventée sûrement par quelque petite-maitresse , & qui dut paraître d'abord un peu énigmatique , n'était connue que dans la maison des grands Seigneurs ; je ne m'attendais point qu'elle fût en usage chez un simple Huissier. Comme je me suis aperçu depuis ce tems-là qu'elle est employée chez des gens d'un état encore plus bas , j'en ai conclu que les petits sont en tout les singes des Grands , sans que la dépense dans laquelle ils se jettent , & le ridicule dont ils se couvrent , soient capables de les arrêter. Le luxe est la manie du peuple la plus dangereuse ; il le ruine

insensiblement ; au lieu qu'il n'en ferait guères plus pauvre , s'il n'imitait que les vains cérémonials des gens dont il s'efforce d'être la copie. Il n'y a , par exemple , que de la folie au petit-Bourgeois qui laisse dire chez lui à midi , *il n'est pas encore jour.*

DCLXXXII^e FOLIE.

J'aurais été trop heureux , si je n'avais eu que de pareils sujets de surprise ; mais je viens d'avoir lieu de connaître que rien ne doit nous étonner dans Paris.

Résolu de retourner à ma terre aussitôt après la décision de mon procès , j'ai cru devoir me loger dans un Hôtel-garni. Mon hôte est veuf depuis quelques années. Il ne lui reste de son mariage qu'une fille âgée de vingt ans , assez gentille pour faire naître des tentations , & qui paraît trop farouche pour faire naître l'espérance. Je n'osais douter de la vertu de cette jeune personne. Son air modeste , son aimable innocence , ses discours ingénus , ses yeux baissés ; le rouge qui colorait ses joues , lorsqu'on osait seulement la regarder ; tout me la faisait prendre pour une agnès ; & je

n'étais point le seul qui eût aussi bonne opinion de sa sagesse. Je ne lui parlais qu'avec un profond respect ; encore n'osais-je que bien rarement lui adresser la parole.

Un matin, que je venais à peine de me lever, j'entendis une grande rumeur, des cris perçans frappèrent mon oreille. J'écoutai d'où provenait le bruit dont toute la maison retentissait ; & je connus qu'il partait de la chambre de mon hôte. J'y courus tout épouvanté. Je le vis qui d'une main traînait sa fille par les cheveux, & lui distribuait de l'autre une grêle de coups de poing ; plusieurs personnes charitables s'efforçaient en vain de calmer sa fureur. — Eh ! pourquoi, m'écriai-je, maltraitez-vous de la sorte cet aimable enfant ? — Je veux la tuer, me répondit-il ; la coquine me déshonore ; elle est grosse de six mois. Enfin, aujourd'hui je l'ai forcée de m'avouer son crime ; mais elle s'obstine à me cacher l'objet de son indigne amour. — Elle est grosse ! repris-je ; & je demeurai immobile, ne pouvant croire ce que je venais d'entendre.

— Apprends-moi donc, malheureuse, continua mon hôte, en redoublant ses

coups , quel est celui qui t'a fait cet enfant. Si tu diffères encore l'aveu que je te demande , je le jure , c'est aujourd'hui ton dernier jour. — Eh ! bien , mon pere , je vais vous obéir , s'écria la beauté que je croyais une Vestale. C'est malgré moi que je puis me résoudre à nommer l'amant qui triompha de ma sagesse. Alors elle jette les yeux autour d'elle ; contemple en silence tous ceux qui l'environnent , soupire ; & tout-à-coup élevant sa voix : — Le voilà le pere de l'enfant que je porte dans mon sein , dit-elle en me montrant au doigt.

DCLXXXIII^e FOLIE.

Une accusation aussi fausse parut d'abord me confondre ; rappelant ensuite mes esprits , je protestai que la Belle n'était point sincere , & que je n'étais nullement d'humeur à me charger de la faute d'autrui. — Béni soit le Ciel ! s'écria mon hôte , après que j'eus fini de parler ; ma coquine de fille a du moins eu assez de prudence pour ne céder qu'à un homme en état de payer ses couches , & de prendre soin de l'enfant. Ainsi , Monsieur , continua-t-il , vous n'avez qu'à préparer une bonne somme. Vous

êtes fort heureux que je me contente de vider votre bourse. Un autre que moi, vous apprendrait d'une manière plus sensible qu'on ne doit point déshonorer des filles respectables. — C'est ainsi que me parla ce pere irrité. Mais ayant eu le tems de revenir tout-à-coup à moi-même, je ne fis que rire de ses menaces.

Cependant il ne tarda point à les effectuer. Il m'intenta un grand procès. Je me flattai de prouver bientôt l'injustice de ses chicannes, & me défendis quelque tems avec les mêmes armes dont il m'attaquait. Après quelques exploits signifiés de part & d'autre, j'eus la douleur de m'appercevoir que je m'étais bercé de trompeuses espérances. L'on ajoutait foi aux sermens de la fille de mon hôte; je me vis sur le point d'être condamné. Dans cette fâcheuse circonstance, je crus trouver le moyen de changer la face de mon affaire. J'avais gardé le silence sur le bisarre procès que je soutenais contre ma femme; je n'en parlais qu'à des gens à qui je ne pouvais absolument le cacher. Il me parut que je ne devais plus en faire mystère à mon hôte. Je l'informai donc
du

du trouble qui regnait dans mon ménage. Je fis la même déclaration à mes Juges ; & j'ajoutai , qu'il était absurde de prétendre que j'avais fait un enfant à une fille , puisque ma propre femme m'accusait d'impuissance. Sans être frappé de la force de mes raisons , mon hôte continua ses poursuites ; les mesures que je venais de prendre ne me laisserent pas douter qu'il ne fût la dupe de son opiniâtreté.

Je représentai aussi aux Juges qui devaient décider le procès que m'avait intenté ma tendre épouse , que j'étais si peu impuissant , qu'une jeune personne m'accusait de l'avoir rendu mere. C'est ainsi que chacun de mes deux procès me servait de moyens de défense ; & que j'employais à me disculper ce qui semblait me rendre coupable d'un autre côté. Hélas ! quel avantage ai-je retiré de l'adresse avec laquelle je me suis conduit ? Pourrez-vous le croire, Madame ? Mes deux causes viennent d'être jugées dans le même jour ; & je les ai perdues toutes les deux à la fois. C'est-à-dire que mon mariage vient d'être cassé , déclaré nul , au Parlement ; qu'il m'est enjoint de rendre la dot ; &

que l'on me condamne comme impuissant ; tandis qu'une Sentence du Châtelet me déclare le pere de l'enfant dont la fille de mon hôtesse est grosse.

DCLXXXIV^e FOLIE.

Combien de réflexions ne nous offre pas une telle bisarrerie dans la Justice des hommes ? Si les plaintes de ma femme étaient fondées , l'accusation de la jeune personne est donc détruite. Il faut nécessairement que l'une des deux ait tort ; & cependant elles gagnent ensemble leurs causes, quand le succès de l'une devait amener la perte de l'autre. Mais ce qu'il y a de plus étonnant , c'est que leurs plaintes mutuelles étant très-injustes , elles aient eu le secret de me faire condamner. Après un pareil exemple , ayez des procès , misérables humains (1).

Accablé du poids de mon malheur , désespéré que des Juges soient trop souvent sujets à se tromper , ainsi que le reste des hommes , je voulais hier me

[1] Les Juges se trompent quelquefois ; mais ils n'en composent pas moins le Corps le plus respectable qu'il y ait dans l'Etat.

pendre, ou me jeter dans la rivière. Un de mes amis s'est efforcé de modérer mon affliction, en me représentant qu'on ne m'avait point ravi tout mon bien, & qu'il me resterait même quelque chose de la dot de ma femme. Ses discours ont peu-à-peu dissipé ma douleur; & afin d'essayer à me réjouir, il m'a contraint de souper chez lui, où j'ai trouvé une compagnie charmante. Les momens s'écoulaient bien vite à table; il était plus de minuit, lorsque j'ai parlé de me retirer. L'on s'est vainement efforcé de me retenir, en m'assurant qu'il n'était point du bon ton de se coucher *comme les poules*. J'ai répondu qu'en province l'on se divertissait aussi beaucoup, & que l'on se couchait pourtant de bonne-heure; & que j'ignorais d'ailleurs, si le *bon-ton* était quelque chose de plus précieux que la santé. J'ai laissé mes gens le verre à la main, peu disposés à quitter de sitôt. Mon ami demeure apparemment auprès de la maison où vous avez soupé hier au soir; votre carrosse vous attendait; je le pris pour le mien, qui devait n'être qu'à quelques pas. Voilà ce qui m'a procuré le bonheur de connaître une

Dame aussi aimable ; & je puis dire que si j'avais gagné mes deux procès , j'éprouverais un plaisir moins vif que celui que je goûte en ce moment.

N'allez pas conclure , Madame , de quelques endroits de mon discours , pour suivit en souriant le Gentilhomme , qu'on ait moins d'esprit en Province que dans la Capitale. Je fais qu'on a la modestie de croire à Paris & à la Cour que toutes les connaissances y sont religuées ; & que les pauvres Provinciaux ont à peine le sens commun. Qui peut inspirer des idées si favorables ? & pourquoi s'imaginer que des millions de personnes soient moins bien organisées que les habitans des bords de la Seine ? Serait-ce parce que ces derniers inventent toutes les bisarreries de la parure ? En ce cas-là , quel respect ne devons-nous pas avoir pour une Marchande de modes ? Mais l'avantage qu'ils ont sur nous est bien frivole. Je fais cette remarque , dans la crainte qu'on n'attribue les surprises que m'ont causé les mœurs de la Capitale , à la prétendue simplicité des habitans de la Province. Que tout ce que je vous ai dit ne tire point à conséquence.

S U I T E

*des surprises , ou du Provincial à Paris ;
& continuation de l'histoire de la Mar-
quise d'Illois.*

D C L X X X V^e F O L I E.

NOTRE Gentilhomme prouve bientôt en effet qu'il a beaucoup d'esprit, pour un *Provincial*. Il dit des choses si galantes à la Marquise, il paraît si peu novice auprès des femmes, qu'il acheve de la charmer. Il est vrai qu'il est assez bel homme, que ses yeux sont vifs, que sa physionomie est intéressante : & qu'en le voyant plusieurs fois, l'on oublie qu'il est *Provincial*. Madame d'Illois ne le fait point languir longtems. Dès le troisieme jour de leur connaissance, elle lui accorde les dernieres & les plus douces faveurs de l'amour; soit qu'elle ait conçu une passion trop difficile à vaincre; ou soit qu'elle se pique d'être reconnaissante des services qu'on lui a rendus. Il est vrai qu'un incident très-grave, très-sérieux, faillit à recu-

M 3

ler le bonheur de ce nouvel amant ; & pensa même le détruire tout-à-fait. Notre Gentilhomme s'était épris des charmes de la Marquise ; la sincérité de la passion qu'il exprimait, le rendant respectueux, timide, l'empêchait de profiter des avances que lui faisait la sensible d'Illois. Elle fut vingt-fois sur le point de perdre patience. Enfin, elle eut la bonté de lui faire un jour tant de caresses, de le regarder si tendrement, qu'il s'enhardit, & eut la gloire de posséder une Marquise, ajoutez, jeune & charmante, sans quoi son bonheur ferait bien peu de chose ; car ce n'est point la qualité qui plaît en amour, c'est la beauté. Notre Gentilhomme, toujours surpris de ce qui paraîtrait à d'autres fort naturel, ne conçoit pas comment une Dame d'un rang distingué peut céder au bout de trois jours.

La Marquise est si contente de notre Gentilhomme, qu'elle avoue que les gens de Province ne sont pas sans mérite, & que, sur certains points, ils peuvent le disputer aux fiers habitans de la Capitale, ainsi qu'aux talons rouges de la Cour. Elle est à même de décider actuellement, bien mieux peut-être que

ses Juges, lequel de ses deux procès il méritait de perdre.

Charmée d'avoir un amant aussi accompli, elle ne saurait se résoudre à s'en éloigner. Elle l'oblige à rester quatre jours de suite auprès d'elle, tant elle prend de plaisir à lui entendre répéter qu'il l'adore. A chaque fois qu'il vient lui renouveler les assurances de sa tendresse, il faut qu'il passe plusieurs jours renfermé avec elle. Afin que personne ne vienne les interrompre dans les choses importantes qu'ils ont à se dire, & dans la crainte qu'on ne s'aperçoive de leur tête-à-tête, elle a soin que les volets soient toujours fermés, comme si elle était absente; & elle fait croire qu'elle est à la campagne. Ses gens mêmes y sont trompés.

— Ceci est un peu fort; s'écriera peut-être le Lecteur. Eh! de quoi vivent donc nos amans tandis qu'ils sont renfermés ensemble? Je vais répondre en peu de mots; j'espère satisfaire à toutes les objections de la critique.

Oui, Madame d'Illois reste tête-à-tête avec son amant quatre, cinq, même huit jours de suite, sans que

personne entre dans la chambre. Voici l'explication de l'énigme. Une de ses femmes est dans la confidence. A l'heure ordinaire des repas, elle descend par une ouverture pratiquée au plancher, tout ce qui est nécessaire à nos amans pour réparer leurs forces; & Madame d'Illois met elle-même le couvert. Quand la discrète femme-de-chambre présume que les plaisirs de la table sont finis, elle redescend sa corde, & remonte diligemment tout ce que la Marquise y attache. C'est de la sorte que Madame d'Illois passe des semaines entières avec le Gentilhomme provincial, sans s'ennuyer un seul instant. Je ne crois pas qu'on se soit encore avisé de pousser si loin la fureur des tête-à-têtes.



SUITE DE L'HISTOIRE

*de la Marquise d'Illois , & conclusion
des surprises , ou du Provincial à
Paris.*

DCLXXXVI^e FOLIE.

IL y a toute apparence qu'une liaison aussi intime durera longtems. La passion de la Marquise est trop forte, les preuves qu'elle donne de sa tendresse sont trop vives & trop répétées, pour qu'on puisse présumer qu'elle va bientôt s'éteindre. Cependant il ne faut jurer de rien. Notre Gentilhomme a vu s'écouler un mois dans les délices, que lui procure l'amour ; il ne songe plus à une épouse infidelle ; son cœur & son amour-propre sont également satisfaits. Il se rend un matin chez Madame d'Illois , dont il était éloigné depuis trois jours , & qui , à leur dernière séparation , ne s'était arrachée qu'avec peine de ses bras , & qu'en lui prodiguant les noms les plus tendres. Il est persuadé qu'il sera bien reçu ; il entre

M s

dans cette douce idée. Mais quelle est sa surprise de se voir accueilli avec la dernière froideur ! A peine Madame d'Illois daigne-t-elle le regarder. Elle prend un air boudeur, se plaint de la migraine, s'impatiente des caresses que hasarde le pauvre Gentilhomme, gronde sans sujet, lui cherche querelle à propos de rien, & le prie enfin de ne plus l'importuner par ses visites. Notre Provincial stupéfait se retire la larme à l'œil. Les graves réflexions qu'il fait sur la colere de la Marquise, dont il ne peut comprendre la cause, dissipent en partie la douleur qu'il ressent ; il s'imagine que ce n'est qu'un caprice, auquel les jolies femmes ne sont que trop sujettes, qu'un instant voit naître & mourir. Il se présente le lendemain à la porte de son illustre conquête. On lui dit qu'il n'y a personne ; & qu'il est inutile qu'il se donne la peine de revenir, parce qu'on n'y fera jamais pour lui. Notre Gentilhomme ne sait à quoi attribuer le traitement qu'il éprouve.

Le Lecteur, pour peu qu'il soit intelligent, n'a pas de peine à deviner ce qui paraît une énigme inexplicable à notre Provincial. Il suffit d'avoir l'usage

du monde pour se douter que la Marquise n'est qu'une petite infidelle , & qu'elle s'est engouée de quelqu'autre amant. Elle s'est avisée en effet de faire attention au mérite du Duc de Wilcam , jeune Seigneur Allemand , que l'envie de s'instruire a conduit à Paris. Les charmes de la nouveauté séduisant son cœur , la dégoutèrent du Gentilhomme de Province , & lui firent naître tout-à-coup le dessein de le congédier.

Il était loin de s'attendre , comme on vient de le voir , à une rupture si prochaine. En Province les femmes mettent un peu plus de décence dans la manière de quitter leurs amans ; elles allèguent du moins de bonnes raisons , & vous préparent à soutenir le changement qu'elles méditent. Le bon Gentilhomme eut bien un autre sujet de surprise. Quelques jours après avoir reçu son audience de congé de Madame d'Illois , il la rencontra dans une maison où il allait faire sa partie. Quoiqu'elle seignît de ne point l'appercevoir , il lui parut tout simple d'aborder une femme avec laquelle il avait eu le bonheur de coucher si souvent ; il s'imagina même qu'il ne pouvait s'en dispenser. Il s'ap-

proche donc de la Marquise, l'aborde d'un air très-familier. Elle répond à ses politesses par de grandes révérences, lui adresse quelques mots d'un air distrait, comme à un homme qu'on n'a jamais vu, & qui nous est tout-à-fait indifférent. Le Gentilhomme déconcerté s'éloigne en faisant une profonde inclination. A peine s'est-il éloigné de quelques pas, que la Marquise se met à parler à l'oreille de quelqu'un de la compagnie, assez haut pour être entendue de tout le monde : -- Quel est, dit-elle, cet homme-là qui vient de me saluer ? -- C'est, lui répond-on, ce Gentilhomme accusé tout à la fois d'impuissance & d'avoir fait un enfant. -- J'en ai, je crois, entendu parler, s'écrie-t-elle froidement ; son aventure est unique. -- Le Provincial entendre ces mots ; ils le pétrifierent. Trop embarrassé de sa contenance, pour pouvoir rester plus longtems, il prit le parti de se retirer. -- Il est donc des femmes, se dit-il en lui-même, qui soutiennent sans aucun trouble la présence d'un homme qu'elles ont comblé de faveurs ? Comment ne sont-elles point émues en voyant celui qu'elles adoraient, ou que

du moins elles feignaient d'aimer, & avec qui elles ont vécu dans la liaison la plus intime. Je n'aurais jamais cru que ce sexe si tendre, qui a la douceur en partage, soit capable de tant de déguisement & de tant de cruauté. --

Notre Gentilhomme, las de toutes les surprises qu'il éprouve à Paris, monte un beau matin dans sa chaise-de-poste, & retourne habiter sa Province, où il trouve que les choses sont plus dans l'ordre, & qu'on y a moins de sujets d'étonnement.

LE HASARD DES LOTERIES.

DCLXXXVII^e FOLIE.

MADAME d'Illois n'a point de peine à se consoler du départ de notre Provincial. Le même jour qu'elle apprend par hasard qu'il s'est rapproché de ses Dieux pénates, son antichambre retentit tout-à-coup de grands cris de joie. Elle entend plusieurs personnes rire & chanter en chœur. Étonnée d'un bruit si extraordinaire, elle a beau sonner à diverses reprises, afin

d'en savoir la cause, il semble que tous les gens soient sourds. Elle va'elle-même satisfaire sa curiosité. Elle voit les Laquais & ses femmes danser, s'agiter en tumulte, crier tous à la fois à pleine tête, sans s'entendre. Un de ses Domestiques attire sur-tout son attention ; ses transports, ses exclamations, le distinguent des autres; il fait lui seul autant de bruit que tous ses camarades ensemble. On dit enfin à la Marquise de quoi il s'agit. Un de ses Domestiques vient de gagner le gros-lot de cinquante mille francs; on prend part à son bonheur; & cet homme, qui se voit enrichi d'une manière si imprévue, est dans une espèce de délire : il rit & pleure à la fois, la joie trouble ses sens : sa femme n'est guères plus sage que lui. Ils paraissent plutôt dignes des petites-maisons que des faveurs de la fortune.

Mais à quoi leur servirent les bienfaits de cette Déesse voyage, ou plutôt de l'aveugle Destin? Ils en éprouverent les caprices dans l'instant même où ils croyaient toucher au bonheur. Hélas! ils ne firent que l'entrevoir. Avant de retirer la somme que le hasard venait de leur envoyer, ils voulurent savoir

quel usage ils en feraient. La question n'était point facile à résoudre. Le pauvre, que le hasard enrichit, n' imagine pas tout-à-coup les moyens de dépenser son argent, ainsi que le riche accoutumé aux douceurs de l'opulence. Aussi nos époux furent-ils long-tems incertains; la diversité de leurs opinions, amenant des querelles très-vives, faillit à faire naître entre eux un terrible combat. Enfin la femme l'emporta, comme de raison, vu qu'elle était un peu plus opiniâtre que son mari. Elle se chargea de louer un vaste appartement, de le meubler avec magnificence; d'acheter des robes, des étoffes précieuses; de beaux habits, des bijoux; & d'avoir, en un mot, non ce qui est nécessaire aux besoins de la vie, mais tout ce qui dénote une prodigieuse fortune. Impatiente de se voir au sein des grandeurs & du luxe, la pauvre femme se donna tant de mouvemens pour commander bien vite tout ce qui pouvait satisfaire sa vanité, qu'elle gagna une pleurésie dans les règles, & mourut au bout de trois jours, avec la douleur de n'avoir pas même eu le tems de se rendre maîtresse des cinquante mille livres.

Son mari l'aurait peut-être pleurée davantage, si la joie de se voir si riche n'avait éteint en lui tout autre sentiment. A peine fut-elle enterrée, qu'il se hâta d'aller chercher la somme que lui devait la Loterie, craignant que la mort ne vînt aussi l'en priver. Pour épargner les frais du port, il se chargea d'une partie de la somme, se proposant de revenir chercher le reste. Courbé sous le faix, suant à grosses gouttes, il arrive au pied de l'escalier qui conduisait à sa chambre. Ravi de se voir sur le point de mettre ses richesses en sûreté, il repasse en lui-même l'aisance dont il va jouir; il considère que les sacs remplis d'écus, dont il est chargé, lui appartiennent; transporté de joie, il sent renouveler ses forces; & sans se reposer, il monte précipitamment son escalier. Mais il marche avec si peu de précaution, il se dépêche tellement d'arriver chez lui, en sautant d'aise à chaque pas qu'il fait, que le pied lui manque, & qu'il roule deux étages. Dans sa malheureuse chute, il lâche son précieux fardeau, les sacs dont il était chargé roulent sur lui, le meurtrissent, lui font à la tête plusieurs contusions;

Bref, il se casse une jambe, se disloque tout le corps. On accourt à ses cris, on le ramasse, ainsi que son cher trésor; on le porte dans son lit, sans connaissance. Les soins qu'on prend de lui sont inutiles; il meurt le lendemain de sa chute. Cette triste aventure nous apprend qu'il faut se modérer dans les bonheurs imprévus qui nous arrivent.

CONCLUSION

DU HASARD DES LOTERIES.

DCLXXXVIII^e FOLIE.

LE malheureux Laquais & sa femme furent regrettés de tous les gens de Madame d'Illois, & de la Marquise elle même. Leur fin tragique donna lieu à bien des réflexions: l'on considéra que, s'ils s'étaient contentés de leur sort, qui était assez fortuné, ils auraient eu des jours paisibles & tranquilles, & qu'ils seraient peut-être parvenus à une heureuse vieillesse; l'on s'aperçut que les Loteries causent la ruine d'un nombre infini de personnes; & que la ma-

nie d'y mettre, est tout-à-fait ridicule & dangereuse, lorsqu'elle est poussée trop loin. Elle est sur-tout extrêmement fatale aux pauvres, qui, dévorés de l'envie de s'enrichir, se plongent dans la dernière indigence. Que doit-on penser de ceux qui chaque mois se privent du nécessaire pour tâcher d'attrapper un Lot; qu'il y a cent contre un à parier qu'ils n'auront point? Mais qui peut s'empêcher de rire en voyant tant de gens, qui jouissent d'une fortune honnête, aussi ardens à tenter le sort des Loteries, que s'ils avaient à peine de quoi vivre?

L'aventure du Laquais de Madame d'Illois, faisant conclure que le bonheur ne vient pas toujours lorsqu'on le cherche, rappelle la folie de cet homme qui mit dans un seul jour jusqu'à quarante mille francs à la Loterie, ne gagna qu'un seul Lot de trois cents livres, & se pendit de désespoir.



 SUITE DE L'HISTOIRE

de la Marquise d'Illois.

DCLXXXIX^e FOLIE.

JE ne fais qu'est-ce qui fit les sages réflexions que je viens de rapporter; tout ce que je puis dire, c'est que ce ne fut point Madame d'Illois. Elle a bien autre chose à faire qu'à réfléchir; elle songe à varier ses amusemens, à faire choix des soupers fins auxquels elle est priée, à saisir les modes nouvelles, à goûter les plaisirs de l'Amour, sans en éprouver les tendres sentimens qu'elle traite de fadeurs; voilà quelles sont les occupations d'une jolie femme.

La Marquise est aussi contente du Seigneur Allemand qui a la gloire de posséder ses bonnes grâces, qu'elle l'était du Gentilhomme Provincial. Les momens qu'ils passent ensemble sont si délicieux, qu'elle voudrait qu'ils ne s'écoulâssent jamais. Une politesse extraordinaire l'engage souvent à reconduire le Duc de Wilcam, son nouvel amant,

lorsqu'il veut se retirer, après avoir été renfermé avec elle plusieurs jours. Elle a, sans doute, ses raisons pour se permettre des attentions si obligeantes; car à chaque fois qu'elle veut absolument l'accompagner, on les voit revenir ensemble, & se renfermer encore; soit qu'elle ait trouvé le secret de l'engager à ne point la quitter de sitôt, ou soit que le Duc de son côté se pique aussi d'être poli, & que sa complaisance ne puisse rien refuser aux Dames.

Persuadé que sa docilité à s'instruire des manières françaises, lui avait procuré la conquête de la Marquise, conquête qui flatte considérablement son amour-propre; & voulant achever de se perfectionner dans nos usages, le Duc de Wilcam s'avise aussi d'avoir une petite-maison. Peut-être que le lecteur ne fait pas au juste ce que c'est que les *petites maisons* des grands Seigneurs, dont je dirai, par parenthèse, que la mode commence à passer. Quoique les maîtres auxquels elles appartiennent ne soient guères sages, elles ne sont point destinées à ne renfermer que des fous, ainsi que leur nom pourrait le faire croire. Ce sont des asyles se-

crets, consacrés aux plaisirs de l'Amour, assez loin de la Ville, pour qu'on n'y soit point embarrassé du tumulte & du fracas; & assez proche, pour qu'on puisse bientôt s'y rendre: on ne les habite que quelques heures, une compagnie choisie s'y rend avec gaieté, se livre aux plaisirs que lui fait rechercher le caprice plutôt que le goût; l'ennui la saisit insensiblement, l'on part, l'on regagne la Ville avec autant d'impatience qu'on en avait de la quitter.

La petite maison du Duc de Wilcam, située près du rempart, ne lui sert qu'à recevoir Madame d'Illois; chaque semaine ils y vont passer plusieurs jours, sans s'ennuyer un seul instant de la longueur du tête-à-tête; ce qui n'était pas encore arrivé depuis l'établissement des petites maisons, & ce qui sûrement n'arrivera jamais.

Un soir que le Duc reconduisait Madame d'Illois chez elle dans un carrosse de remise, & que ses gens étaient couverts de redingottes sans livrée, il s'aperçut qu'il lui restait encore quelque chose à communiquer à son illustre maîtresse. Emporté par l'importance de ce qu'il avait à lui dire, & crai-

gnant sans doute de l'oublier, s'il désirait davantage, il commença son discours, se gênant aussi peu que si l'Amour seul avait pu les voir & les entendre. Il aurait pourtant mieux fait d'attendre une meilleure occasion ; car, outre qu'il est fort difficile de s'entretenir dans un carrosse qui roule sur le pavé, il est toujours dangereux de se compromettre en public. Comme le Duc parlait de près à la Marquise, des passans l'entre-virent à travers les glaces ; ils crurent remarquer entr'eux trop de familiarité ; la mauvaise humeur naturelle aux gens de pied contre ceux qui sont à leur aise dans une voiture brillante, les fait éclater en murmures. Ils insultent les Laquais du Duc, qui ne savaient point ce qui se passait dans le carrosse de leur maître, tandis qu'ils étaient perchés derrière. La populace s'assemble, le bruit augmente, on contraint le Cocher d'arrêter ; le Guet arrive. C'en était fait de la réputation de Madame d'Illois, si la présence d'esprit du Duc ne l'avait tirée de ce mauvais pas. Il cache les marques qui auraient pu le faire reconnaître ; & , sous prétexte de parler à l'oreille du Sergent du Guet,

Il lui glisse dix louis dans la main, en lui disant sa qualité & son nom, & promet de lui donner deux fois davantage, s'il veut venir le trouver le lendemain à son Hôtel. La Garde, adoucie par l'éclat de l'or, écarte la populace; & le Duc arrive sans obstacle chez son illustre maîtresse. Le Sergent ne manque pas de se rendre à l'endroit qu'on lui a désigné; mais il ne trouve nullement ce qu'il cherche. Le Duc s'était servi d'une fausse adresse & d'un nom supposé.

L'AMOUREUSE EXTRAVAGANTE,

ou la manie du Mariage.

DC XC^e FOLIE.

MADAME d'Illois n'est qu'à peine remise de la frayeur que lui a causée cette aventure, qu'elle entend tout-à-coup un grand bruit, & qu'elle voit entrer dans sa chambre une femme qu'on s'efforçait en vain d'arrêter, & qui s'avancant vers elle les bras tendus, s'écria: — Je te retrouve donc enfin, idole de mon cœur! Viens me sau-

ter au cou ; je suis toujours ta bien-aimée ; & nous nous caresserons comme deux tendres Tourtereaux. -- A ces mots, elle s'arrête , apperçoit la Marquise , paraît déconcertée , & jette autour de la chambre des regards inquiets. -- Où donc s'est-il caché , ce bel-enfant ? Pour-suit-elle. O Ciel ! l'aurai-je encore perdu ? Me l'aurait on enlevé , quand ma constance était sur le point d'être couronnée ? Ah ! jamais il ne pourra vivre loin de mes charmes. --

La Marquise aurait éclaté de rire , si elle n'avait craint de fâcher la Dame qui lui parlait ; notez que la figure du rendron qui vient de tenir des discours si passionnés semble avoir été faite exprès pour la démentir. Représentez-vous un visage maigre & livide , des yeux enfoncés au bas d'un front qui ne finit point , un nez de perroquet , qui , en couvrant à moitié une bouche énorme , paraît en défendre l'entrée à un menton extrêmement pointu. Tout cela n'est point trop propre à inspirer de l'amour , & l'on peut fort bien vivre éloigné de tant de charmes : c'est ce qu'il semble à Madame d'Illois ; mais elle prend le parti de dissimuler , & de
tâcher

sâcher seulement de savoir quelle est cette extravagante femme.

Cependant notre amoureuse cherche par toute la chambre, & continue ses tendres exclamations : un homme qui était entré avec elle, voulant finir cette comédie, s'approche de la fenêtre, & s'écrie, en regardant dans la rue. — Eh ! voilà Monsieur le Chevalier d'Ornon qui passe ! — A ces mots la Dame cesse de fureter dans l'appartement de la Marquise, & sort avec précipitation, en disant : — quoi ! l'on vient de voir mon cher Chevalier ! Je vais courir après lui. — Aussitôt qu'elle est disparue, l'homme qui a eu le secret de l'obliger à se retirer, s'avance auprès de Madame d'Illois, lui fait des excuses de la hardiesse de cette femme, qui a osé s'introduire jusques dans son appartement. — C'est une folle, ajoute-t-il, dont la manie est assez singulière ; si je n'étais son proche parent, loin de m'affliger de ses extravagances, il y a long-tems que je ne ferais qu'en rire, à l'exemple de ceux qui la connaissent. — Je lui pardonne volontiers, répond la Marquise ; & je vous avoue que je suis très-curieuse de savoir quelle est sa folie. — Je

vais vous satisfaire , réplique le galant Cavalier; les desirs d'une jolie femme doivent toujours être prévenus.

DCXCI^e FOLIE.

Ma pauvre cousine , continue-t-il , a vieilli dans l'attente d'un époux. Je ne fais pourquoi l'Hymen s'est toujours éloigné d'elle , tandis que l'Amour semblerait la regarder d'un œil favorable. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'elle a eu beaucoup d'amans , & qu'aucun d'eux n'a voulu rendre sa chaîne éternelle , puisqu'elle n'est point encore mariée , & que ce fut en tout tems sa plus forte envie. L'âge a fait disparaître ses charmes ; & ce qui ne l'a pas moins mortifiée , il a banni d'autour d'elle les soupirans. Mais elle n'a point perdu l'espérance d'unir son sort à celui de quelque homme aimable. En vain son miroir l'avertit de la décrépitude de ses attraits ; en vain la froideur qu'on lui témoigne prouve que sa jeunesse est passée ; elle se flatte qu'elle est encore dans l'âge de plaire. Elle minaude lorsqu'on la regarde , se pince les lèvres avant de parler , & prend un petit air langoureux à chaque parole qu'on lui adresse. Rien

de si comique, (soit dit en passant) qu'une vieille femme coquette, qui pour se donner des airs enfantins, s'étudie à faire maintes grimaces plus ridicules les unes que les autres. Ma chere cousine ne s'est jamais doutée que les manieres qu'elle affecte achevent de l'enlaidir, en même tems qu'elles apprennent à rire à ses dépens. Pour comble de folie, elle s'est avisée de devenir sérieusement amoureuse; comme si l'extrême passion qu'elle a d'être mariée, quoiqu'elle ait plus de cinquante ans, ne la rendait point encore assez ridicule.

Il y a quelques années qu'elle eut occasion de voir pour la premiere fois à un grand souper un jeune Officier, Lieutenant au Régiment de Picardie, beau comme l'Amour, frais comme la rose qui vient d'éclorre, les yeux bleus, l'humeur enjouée, & qui cédait souvent à une tendre mélancolie. Ma trop sensible parente ne put regarder avec indifférence un aussi beau jeune homme, Elle se mit à l'agacer, à le combler de politesses & d'attentions. Le militaire y répondit par honnêteté. Elle le pria de venir quelquefois chez elle; il n'osa

la refuser ; la seule complaisance l'engagea de lui rendre de fréquentes visites. Ma cousine prêta d'autres motifs à ses assiduités ; elle s'imagina qu'elle en était adorée ; enfin un jour elle lui demanda s'il voulait accepter sa fortune & devenir son époux. Toujours d'une politesse extrême, notre jeune militaire craignit de faire un mauvais compliment à une Dame, s'il se piquait d'être sincère. Il répondit qu'il acceptait la proposition avec joie, & qu'il n'aurait jamais songé au bonheur qu'on venait lui offrir. Représentez-vous les transports de ma vieille parente. Elle se crut pour le coup au printemps de son âge. Ses mines, ses grimaces redoublerent, & la rendirent encore plus ridicule. Elle courut apprendre à tout le monde son mariage, & qu'elle était aimée à la fureur ; on eut autant de peine à croire l'un que l'autre. Quel dommage que la félicité dont elle s'enivrait ne dura qu'un moment !

L'honnête Officier n'avait paru consentir à l'épouser que parce qu'il était à la veille de son départ. En effet, dès le lendemain qu'il eut promis de prendre pour sa légitime épouse notre vieille

amoureuse, il monta dans sa chaise de poste, & se hâta de s'éloigner de Paris. On n'a plus entendu parler de lui depuis ce tems-là. Il y a toute apparence qu'il ne retournera jamais dans cette ville; il craindrait trop, en y revenant, d'être obligé de tenir sa parole.

Cependant ma pauvre cousine ne désespere point de le revoir. Elle se flatte chaque jour qu'il va revenir se jeter à ses pieds, la presser de hâter l'instant qui doit les réunir pour toujours. Elle s'imagine même qu'il est depuis long-tems à Paris, & que la seule difficulté de retrouver sa demeure qu'elle se persuade qu'il a oubliée, l'empêche de voler auprès d'elle. Dans cette bisarre idée, il n'y a pas de mouvemens qu'elle ne se donne, pour tâcher de le rejoindre. Elle est sans cesse sur pieds, court toutes les promenades dans un même jour, fréquente assidument les spectacles, & se montre avec autant de soin que les actrices. Elle vous regarde tous les hommes sous le nez, pour peu qu'ils aient les traits de son amant; & pousse de gros soupirs, qui doivent bien surprendre ceux qui en ignorent la cause

Résolue de le trouver à quelque prix que ce soit, elle ne se contente pas de le chercher elle-même; plusieurs personnes la secondent, & savent le secret de se bien faire payer de leurs peines. Les gens qu'elle a mis dans sa confiance sont des fripons qui flattent son faible par intérêt, & feignent de faire beaucoup de démarches; ma chere cousine possède une fortune honnête, & la prodigue à tous ceux qui donnent dans ses idées, & promettent de s'employer pour elle. Il suffit de la repaître d'espérances, de lui dire qu'on est sûr de déterrer son homme, qu'on croit l'avoir apperçu, qu'il ne s'agit plus que de le suivre & de savoir sa demeure; il suffit, dis-je, de la bercer de pareilles chimeres, pour en obtenir chaque jour de nouveaux présens. Si sa folie continue, comme il n'y a pas lieu d'en douter, elle achèvera dans peu d'épuiser son bien; ainsi ma parente se ruinera pour un amant qui n'existe que dans son imagination, tandis que la plupart des femmes du grand monde sont assez raisonnables

pour ne se ruiner qu'en faveur d'amans
présens & palpables.

Un des zélés serviteurs de ma bonne
parente, voulant sans doute éprouver
sa générosité, vint lui dire un jour que
son amant était aux Tuileries, & qu'il
n'y avait point de tems à perdre si elle
desirait lui apprendre elle-même son
adresse, & savoir la sienne. -- Sitôt que
je l'ai apperçu, ajouta-t-il, je me suis
hâté de vous avertir, afin que vous
ayez la satisfaction d'être témoin des
transports qu'il fera éclater en appre-
nant que vous l'aimez encore. -- Jugez
avec quel empressement elle courut à
la promenade où elle se flattait de
trouver son cher Officier. L'homme
adroit qui lui avait promis un bonheur
imaginaire, riait en lui-même de la
simplicité qu'elle avait de le croire, &
concluait avec raison que sa trompe-
rie réussirait. Elle arrive au commen-
cement de la grande allée, où tout le
beau monde se rassemble les jours qu'il
est du bon ton d'y paraître. L'homme
qu'elle croit dans ses intérêts a soin de
la retenir par sa robe, dans la crainte
que la vitesse de sa course ne déran-
ge ses mesures. Le voilà, lui dit-il,

en la forçant de s'arrêter tout court, & lui montrant de loin un jeune militaire, à-peu-près de la taille de celui qu'elle idolâtre. — O Ciel c'est lui-même, s'écrie ma vieille cousine; & la joie la trouble à tel point, qu'elle s'évanouit. On la porte dans un carrosse; elle ne reprend connaissance, qu'en arrivant chez elle. A peine a-t-elle repris l'usage de ses sens, qu'elle donne les marques de la plus vive douleur! — Que je suis malheureuse! dit-elle, sans l'évanouissement que m'a causé l'émotion qu'excite en nous la présence de l'objet qu'on aime, j'allais me faire connaître à mon cher Officier; j'allais le pénétrer de joie par les choses tendres que je me préparais à lui dire. — L'ami prétendu de ma pauvre cousine s'efforça de la consoler, en lui promettant de rejoindre bientôt son amant, puisqu'il était dans Paris. Les belles paroles de cet homme lui rendirent sa première tranquillité. Afin de le remercier des soins qu'il avait déjà pris, & pour l'engager à continuer ses démarches, elle lui fit un présent considérable.

C'est ainsi que ma bonne parente est le jouet de ceux qu'elle regarde comme ses meilleurs amis. Une fois l'on vint lui causer la joie la plus vive; elle put pour le coup toucher à la fin de ses peines. On lui annonça que son amant, conduit par l'amour, brûlant d'impatience de remplir ses promesses, était arrivé à Paris, qu'il logeait à tel endroit & qu'elle allait incessamment le voir à ses pieds. Quoiqu'il ne fallût attendre qu'un seul jour, elle sentit que sa patience ne pourrait jamais aller jusques-là: elle se fit indiquer sa demeure, & courut tout de suite jouir de la présence de son bien-aimé.

Elle arrive à l'Hôtel-garni où l'on lui avait dit que demeurerait son cher militaire; elle demande un Officier du Régiment de Picardie; on lui indique son appartement; elle monte avec la rapidité d'une tendre amante, qui va rejoindre le mortel qu'elle idolâtre, dont elle est depuis long-tems séparée. O cruel contre-tems! Elle ne trouve qu'un Laquais, qui lui dit que son maître est sorti, & qu'on ne pourra lui parler que

le lendemain matin. Ma chere cousine aurait passé la nuit à l'attendre, si elle ne s'était heureusement imaginée qu'il fallait le préparer à recevoir sa visite, de crainte que la surprise, jointe au plaisir qu'il allait éprouver, lui causant une émotion trop vive, ne le fit mourir de joie. Afin de prévenir un pareil malheur, elle s'arrêta à un expédient qui lui parut merveilleux; c'est bien ici que demeure le Chevalier? dit-elle au Domestique.-- Oui, Madame.-- Officier au Régiment de Picardie?-- Oui, Madame.-- C'est un grand garçon fait au tour, d'une figure tout-à-fait séduisante? Il chante à ravir? Sa gaieté fait les délices de ceux qui le connaissent? A chaque question, on lui répond: *oui, Madame*,-- Eh bien! s'écrie-t-elle, en s'avancant vers la chambre où couchait l'Officier, je puis agir aussi librement que chez moi; votre maître ne le trouvera point mauvais. Je veux écrire, approchez une table; apprenez à m'obéir, puisque bientôt j'aurai droit de vous commander.-- Le domestique fort étonné, la sert respectueusement, & la laisse faire tout ce qu'il lui plaît. Elle écrit

à son amant, une lettre de quatre pages; dont les expressions tendres, emportées, témoignaient la liaison la plus intime, & les égaremens d'un cœur livré sans réserve à l'Amour. L'éloquence ne brillait point dans cette galante missive; c'était un galimatias à perte de vue, un vrai modèle de ridicule. Après l'avoir soigneusement cachetée, elle recommanda au Laquais de la donner, à son maître sitôt qu'il arriverait; & se retira l'ame satisfaite & tranquille, persuadée que la précaution qu'elle venait de prendre garantirait son amant des dangers d'une joie trop subite.

DEUXIÈME FOLIE.

L'Officier relut plusieurs fois cette épître amoureuse, sans y rien comprendre; & ce que lui dit son Laquais augmenta sa surprise. La singularité de l'aventure le plongea pendant quelques instans dans une profonde rêverie; toutes réflexions faites, il s'imagina que l'erreur de quelque belle Dame lui procurait une bonne-fortune. Mais sans trop s'inquiéter si c'était lui, ou bien un autre, que l'on était venu chercher, il résolut d'avoir sa part des faveurs de

Inconnue : trop de délicatesse en amour nous empêche souvent d'être heureux ; & puis un militaire ne cherche pas tant de façons. Il ordonne à son Domestique de faire entrer la Dame dans sa chambre, à quelque heure qu'elle vienne le lendemain matin, & lui enjoint de tenir les volets & les rideaux des fenêtres exactement fermés, & de ne les ouvrir qu'à un certain signal. S'il s'était fait dépendre la beauté en faveur de laquelle il prenait tant de précautions, je doute qu'il se fût occupé des moyens de faire sa connaissance. Mais il l'oublia tout net, & en fut puni ; peut-être se figurait-il bonnement qu'il n'y a que les jolies femmes qui soient susceptibles des impressions amoureuses.

Ma tendre cousine se rendit dès six heures du matin chez l'Officier. Le Domestique, selon les instructions qu'il avait recues, l'introduisit dans la chambre de son maître, où l'obscurité était si grande, qu'elle se ferait heurtée à chaque pas, s'il ne l'eût conduite par la main, jusqu'à une chaise placée dans la ruelle du lit. L'on s'excusa d'ouvrir les fenêtres sur ce que le grand jour blessait les yeux de l'Officier, auquel

il était survenu, dit-on, une petite incommodité. — Eh! quoi, mon cher enfant, vous êtes malade! s'écria ma cousine, en le serrant de toutes ses forces. C'est, sans doute, l'excès du plaisir qui trouble vos sens. Pour moi, je vous avouerai que je suis si transportée, que je ne me porte guères mieux que vous, & que je suis prête à m'évanouir. Allons, prenons courage; nous voilà réunis; je suis votre tourterelle, vous êtes mon tourterau; nous passerons notre vie à roucouler nos amours. — Elle débita mille extravagances pareilles, dont je n'ai eu garde de charger ma mémoire, & qu'elle m'a fidèlement rapportées; car j'ai l'honneur d'être son confident.

Je ne fais si l'Officier se contenta de former avec elle un tendre dialogue; l'obscurité qui regnait dans l'appartement, l'heure, l'occasion; tout aurait pu le rendre téméraire. Quoiqu'il en soit, ma parente a passé légèrement sur cet endroit de son aventure; je suivrai son exemple. Notre militaire, impatient de voir le tendron que la fortune avait mis dans ses bras, & ne doutant point qu'il n'eût bien des charmes à admirer, fit le signal convenu; son

Laquais ouvrit brusquement les rideaux & les volets; de sorte que les rayons du Soleil vinrent éclairer le lieu de la scène. Comme éblouis de la vive lumière qui se répandit tout-à-coup, nos amans parurent douter du témoignage de leurs yeux, & se regarderent quelques instans sans ouvrir la bouche, laissant lire seulement sur leurs visages tout l'étonnement & le chagrin qu'ils éprouvaient à leur aspect. Mais chacun d'eux était agité de sentimens bien opposés. Ma pauvre cousine était désespérée de sa méprise, le Militaire ressentait la dernière confusion d'avoir prodigué tant de caresses au squelette, à la vieille décharnée qu'il voyait à côté de lui. Il revint le premier de sa consternation, & se mit à éclater de rire. — En vérité, Madame, dit-il enfin à ma parente, qu'il achevait de déconcerter, il faut avouer que si nous nous sommes trompés tous les deux, mon erreur a été plus grande que la vôtre. Je vous demande pardon de la peine que vous avez prise; vous ne trouvez point ici ce que vous étiez venu chercher, & vos charmes sont trop rares, trop respectables, pour que j'ose prétendre à les

posséder ; ainsi bon jour, je vais dormir. — Ma vieille cousine, avant de se retirer, lui représenta qu'elle serait exposée aux traits de la médisance, si l'on savait qu'elle se fût rendue toute seule dans la chambre d'un jeune homme, elle exigea qu'il lui remît sa lettre, la déchira en mille pièces ; & le pria d'avoir de la discrétion. Le Militaire, en souriant de ses craintes, l'assura qu'une femme comme elle était au-dessus de la critique.

CONCLUSION

de l'Amoureuse extravagante, ou de la manie du Mariage.

DCXV^e FOLIE.

LA honte que lui causa cette aventure ne l'a point guérie de son ridicule amour ; elle ne cesse de parler de son cher Militaire, de soutenir qu'il l'adore, & qu'un jour il viendra dégager sa parole. Pour peu qu'elle vous connaisse, il faut essuyer le récit de sa ridicule passion, qu'elle recommence toujours, pour comble d'ennui. Etes-vous quelques instans avec elle : vous

l'entendez gémir, soupirer tout bas, En lui disant que l'on croit avoir vu son amant à tel endroit, vous la feriez courir au bout de Paris; & il lui arrive assez souvent de faire de pareilles promenades. En honnête parent, j'ai fait mon possible pour la rendre plus raisonnable; & jusqu'à présent mes remontrances ont été en pure perte. Comme je passais avec elle devant votre porte, elle a cru voir entrer chez vous, Madame la Marquise, le Militaire qu'elle chérit, & dont son imagination lui représente toujours l'image; j'ai eu beau vouloir la retenir, elle a couru plus vite que moi; j'ai pris le parti de la suivre, afin de vous prier d'excuser sa hardiesse, en faveur de sa folie.

Mais l'étrange amour que ma vieille cousine conserve pour le Lieutenant de Picardie, ne l'empêche point de songer au mariage. Si elle trouvait quelqu'un qui voulût de sa personne décrépite, elle serait bientôt inconstante. Par une bizarrerie tout-à-fait singulière, elle se donne autant de peine pour trouver un mari que pour déterrer son cher Officier. Je suis tenté d'en conclure, que son amant prétendu ne lui tient tant au

cœur, que parce qu'il lui avait promis d'en faire sa légitime épouse. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle tremble de mourir avec le nom de fille. On est sûr d'en être bien reçu dès que l'on parle de mariage ; & rien de si plaisant que l'impatience qu'elle témoigne de terminer bien vite, lorsqu'elle croit avoir trouvé un futur époux. Ce Chevalier d'Ornon, que j'ai feint de voir passer dans la rue, afin de l'éloigner d'ici, est un de ceux qui se divertissent à la persuader qu'ils sont amoureux de ses charmes, & soupirent après l'instant de s'unir à elle par des liens éternels. —

SUITE DE L'HISTOIRE

du Marquis d'Illois.

DCXCVI^e FOLIE.

LE cousin de la vieille amoureuse ayant terminé sa narration, prit congé de Madame d'Illois. Nous allons aussi la quitter pour quelque tems, & retourner au Marquis, dont les ridicules ne sont pas moins dignes de curiosité que ceux que nous venons de



passer en revue : ils peuvent corriger les fous , & réjouir les sages.

Nous avons laissé Monsieur d'Illois excédé d'ennui , dans le sein des plaisirs , écoutant l'histoire des voyages & des aventures de Milord Wartong , son intime ami. Il éprouve ce dégoût , cette satiété , qui suivent ordinairement la paisible jouissance de tout ce qui nous flatte le plus , & qu'on veut nous donner comme un correctif cruel de la félicité des Grands , sans songer que si le bonheur cesse de leur paraître piquant , c'est à force de le goûter. Le récit de Milord dissipe en effet la mélancolie du Marquis , & le rappelle aux plaisirs. Son ennui ne provenait que de l'embarras où il était d'imaginer des amusemens pour passer une partie de la journée ; la voilà écoulée dans des occupations qu'il n'avait point prévues ; & c'est une grande obligation qu'il a aux soins de Milord ; car les gens désœuvrés trouvent quelquefois les heures bien longues.

Des trois maîtresses que Monsieur d'Illois se proposait d'entretenir par air , par ostentation , & qu'il a choisies sur les trois fameux Théâtres de Paris , afin de se conformer à l'usage , qui veut

que nos jeunes Seigneurs à la mode ne le ruinent qu'en faveur des Actrices ; des trois Nymphes, dis-je , auxquelles on l'a vu prodiguer tant de richesses , il ne lui en reste plus que deux , depuis qu'il a abandonné sa Divinité d'Opéra au Coiffeur qui partageait *gratis* les bonnes-graces de la Belle , qu'on lui faisait payer si cher. Le voilà donc restreint à sa fiere *Melpomene* , & à la mine friponne de sa semillante Cantatrice. Il ne va pas tarder à s'appercevoir qu'une Comédienne est aussi inconstante que le sont les Demoiselles de l'Opéra.

Après avoir remercié Milord War-
rington du plaisir que lui a procuré l'histoire de ses voyages , le Marquis vole aux Français : l'on représentait une Tragédie célèbre. Un Sultan , amoureux d'une belle Esclave , jouit de la douceur d'en être aimé ; la jalousie vient tout-à-coup troubler son bonheur ; & dans un transport furieux , dont il n'est pas le maître , il tue le malheureux objet de sa tendresse. Cette Pièce excellente ; où l'Auteur a si bien dépeint les plaisirs & les peines de l'Amour , & les agitations d'une tendre amante , qui balance entre sa Religion , & celui qu'elle aime ;

ce Drame admirable attire tous les jours un grand nombre de spectateurs, qui ne peuvent s'empêcher de répandre des larmes, comme s'ils le voyaient pour la première fois. Mais ce n'est point la réputation de cet ouvrage immortel qui conduit Monsieur d'Illois aux Français; il ne vient que pour voir jouer sa Melpomene. La manière dont elle s'acquitta de son rôle, fit soupçonner qu'elle avait l'ame très-sensible, & lui mérita de nouveaux applaudissemens.

La Pièce finie, le Marquis, selon l'usage, se montre dans les foyers, agace les Actrices, fait le bel-esprit avec les Acteurs à la mode; critique le talent des Comédiens avec quelques Poètes dramatiques. Las de la cohue, il cherche des yeux sa Melpomene; ne l'apercevant point, étonné qu'elle néglige de venir recevoir l'encens flatteur que les oisifs des foyers prodiguent ordinairement aux Divinités qui viennent de briller sur la scène, il s'inquiète de cette nouveauté, jusqu'alors sans exemple, & monte dans sa loge. En arrivant près de la porte, il entend parler à demi-bas, & pousser des soupirs entrecoupés; il écoute, & parvient à saisir ces

paroles: -- Modérez votre amoureuse ardeur Quoi! cruel, tu veux donc triompher de moi en tout lieu? Ah! la réalité dont nous jouissons est cent fois au-dessus de l'illusion & du prestige du Théâtre. -- On répète peut-être quelque rôle, dit le Marquis en lui-même; j'en juge au ton de dignité avec lequel on a prononcé les mots que je viens d'entendre -- Dans cette persuasion, il pousse la porte, qui n'était fermée qu'au loquet: elle s'ouvre; & quel spectacle vient s'offrir à ses yeux! Il voit sa Melpomene couchée sur un lit de repos, se débarrasser des bras d'un homme, que son habit de *costume* annonçait pour un Acteur. Il l'envisage, & le reconnaît pour le Sultan qui vient de poignarder la Belle qu'il accablait de caresses. -- Excusez-moi, Princesse, dit Monsieur d'Illois, en contrefaisant la manière de parler de sa Melpomene; pardonnez si je porte dans ces lieux des regards téméraires: c'en est fait, je ne troublerai plus vos occupations importantes; le Sultan vous rappelle à la vie, je vous félicite de votre résurrection. Continuez de jouer la Pièce que j'ai malheureusement interrompue; elle va

bien celle que vous représentiez en public. -- Sans attendre que les deux Acteurs soient revenus de leur trouble, il sort en éclatant de rire, bien résolu de ne jamais revoir l'auguste Melpomene.

DCXCVII^e FOLIE.

Un souper délicat, auquel il était invité depuis long-tems, & qui le retient à table une partie de la nuit, l'empêche de rendre visite le soir même à sa jolie Chanteuse, la seule de ses trois maîtresses qui lui reste. Il se leve sur les onze heures du matin, & forme le dessein d'aller lui souhaiter le bon jour. Ce n'était qu'à la sortie du spectacle, & certains jours de la semaine, qu'il avait coutume de se rendre chez la Belle. Mais il change l'ordre des choses, persuadé qu'il ne peut manquer d'être bien reçu de la Cantatrice, quelle que soit l'heure qu'il prenne pour lui faire sa cour. D'ailleurs, il a besoin de se consoler des deux infidélités qui l'ont accablé coup-sur-coup; car, sans aimer absolument une femme, l'on est toujours sensible à son inconstance; elle humilie notre amour-propre,

Monsieur d'Illois, se repaissant d'avance des plaisirs qu'il va goûter dans les bras de la Cantatrice; se peignant le sourire enchanteur qui embellit la friponne à l'aspect de son amant, se hâte d'arriver *incognito*. -- Est-elle à sa toilette? dit-il en entrant chez l'aimable Nymphé. -- Non; elle est encore au lit, répond un homme qui se promenait à grands pas dans l'anti-chambre. -- Oh! oh! que faites-vous ici? demande encore Monsieur d'Illois, en fixant celui qui vient de lui répondre, & le reconnaissant pour un Chanteur. Le Viruose se trouble, & cherche à s'esquiver. -- Vous ne m'échapperez pas, s'écrie Monsieur d'Illois, en le saisissant au collet. Je veux savoir ce qui vous amène dans cette maison, ou je vous jette par la fenêtre. -- Hélas! Monsieur le Marquis, chaque matin je viens chez Mademoiselle *Afóra*; l'on me fait attendre souvent plus d'une heure avant de m'introduire près d'elle: je la trouve au lit; & cette Beauté complaisante daigne me permettre d'y prendre place. Mais je ne fais pour qui l'on réserve ce consommé, dont l'odeur frappe si délicieusement l'odorat, & que vous voyez dans

cette écuëlle d'argent. Ce qu'il y-a de certain, c'est qu'il n'est point destiné pour moi, & que l'écuëlle est toujours vuide lorsque je sort d'auprès de ma maitresse. —

Ce discours inspire à Monsieur d'Illois une terrible jalousie. Il court précipitamment au lit de la Cantatrice, tire les rideaux, apperçoit quelqu'un qui s'efforce de se cacher sous les couvertures. Saisi de fureur à cette vue, il arrache les voiles dont l'on veut en vain s'envelopper; il distingue clairement les traits du premier Chanteur de ce Théâtre où brille l'infidelle. — Quoi ! s'écrie-t-il, trois amans à la fois ! Mademoiselle a de la prudence, & se précautionne en cas de veuvage ! Je vois bien que je suis de trop aujourd'hui. Je vais céder la place à mon second, qui attend patiemment son tour dans l'anti-chambre. Pour vous, Monsieur, ajoute-t-il avec un soupir amer, vous pouvez vous lever; l'excellent consommé qui doit réparer vos forces est prêt depuis long-tems; vous en avez, sans doute, besoin. -- A ces mots, il se retire, non en riant, mais de très-mauvaise humeur. Cette dernière infidélité,

fidélité,

fidélité , achevant de mortifier son amour-propre , le pénétre de douleur , que ses efforts & ses réflexions ne servent qu'à rendre plus cruelles . . . O sexe trop charmant , qui régne impérieusement sur l'ame sensible d'un jeune-homme que son penchant à l'adorer rend crédule & facile , combien tes perfidies lui font-elles passer de jours douloureux ! C'est une folie de s'affliger des maux que tu causes ; on le dit au moins , lorsqu'on est indifférent. Pour moi , que le feu de la jeunesse , & peut-être les plaisirs de l'Amour contraignent d'adorer les femmes , je vous connais , sexe aimable & dangereux : déjà victime de vos caprices & de votre légèreté , quel triste avenir dois-je prévoir ? N'ai-je pas raison de m'écrier : malheur à celui qui est né avec un cœur trop tendre !

DCXCVIII^e FOLIE.

Que la félicité des riches & des Grands est digne d'envie ! ils peuvent se procurer les faveurs d'un jeune objet , au moins séduisant , à l'œil tendre & fripon ; ils goûtent la douceur de faire du bien à la Beauté qu'ils aiment , & d'être sûrs qu'elle s'attachera par reconnais-

sance , si son cœur est honnête ; tandis que l'indigent se consume en soupirs aux pieds de sa maitresse , & ne parvient à être écouté qu'à force de soins pénibles & de persévérances fatigantes : le riche triomphe dès les premiers jours qu'il fait entendre ses vœux ; il n'éprouve que cette douce résistance qui rend le bonheur plus piquant. Ce n'est pas là que se borne sa félicité, considérée du côté des plaisirs de l'Amour , les seuls vrais biens de la vie , selon tant de Philosophes. S'il est abandonné , trahi , trompé par la Beauté qu'il chérit , il en trouve tout de suite une autre qui le console de la perte de l'infidelle ; au lieu que celui dont la fortune est bornée , ne peut de sitôt calmer son cœur déchiré , lorsqu'il est certain de l'inconstance de l'objet qu'il adore , & dont il avait eu tant de peine à triompher.

Monsieur d'Illois est trop ennemi du chagrin , pour ne pas chercher à dissiper la mélancolie à laquelle il se livre malgré lui. Il voit bien qu'il lui faut une maitresse ; car n'avoir que sa femme , rien n'est si pitoyable , si bourgeois ; & le bon ton veut qu'on ait à ses gages quelque Beauté complaisante. Mais il

aimerait mieux se couvrir du ridicule inoui de s'élever au-dessus de la mode & du bel usage, quelque soin qu'il ait toujours pris de s'y conformer, plutôt que d'entretenir encore des Demoiselles de Théâtre, dont l'expérience ne lui a que trop découvert l'humeur volage. Il se décide à choisir parmi les *femmes du monde*; c'est-à-dire, parmi ces Divinités toujours propices aux Grands & aux Grésus, à qui elles doivent l'or & les pierreries qui les couvrent. Ne se piquant plus d'une singularité sans exemple, il ne veut s'attacher qu'une seule de ces brillantes Idoles parées des dépouilles de leurs adorateurs. Mais il veut au moins que celle qu'il préférera jouisse d'une célébrité qui la mette de beaucoup au-dessus de ses rivales; il sait que, pour juger des biens & de la dignité de quelques-uns de nos jolis Seigneurs, on se contente souvent de demander quelle est la femme qui lui appartient.

En conséquence de ses lumières, après avoir mûrement réfléchi, autant que l'exige l'importance du sujet, il forme le dessein de donner le mouchoir à la séduisante Lisis, qui mérite d'autant mieux la préférence qu'il lui accorde, que sa

réputation est faite depuis long-tems , & qu'elle coûtera beaucoup plus cher qu'aucune des Demoiselles de son état.

DCXCIX^e FOLIE.

Tout autre que Monsieur d'Illois trouverait qu'il n'est point facile de se procurer la petite Lisis. Dans l'instant qu'il se propose de l'avoir, elle est entretenue par un riche Financier, qui lui prodigue les diamans, les voitures du dernier goût, les Laquais, les fêtes, les bals. Or jugez de la difficulté de l'entreprise! Il semble que Messieurs les Crésus aient découvert le secret de rendre moins légères les Belles qu'ils honorent de leurs faveurs. Pour qu'on puisse les résoudre à changer, il faut qu'on leur allégué des raisons bien solides.

Sans s'effrayer des obstacles à surmonter, le Marquis épie l'instant d'informer de ses desseins Mademoiselle Lisis. C'est à la Comédie qu'il lui fait ses propositions, & que le marché se conclut. Nos Spectacles sont plus utiles qu'on ne le croit communément; pour ne parler ici que d'un de leurs avantages, ils servent à produire dans le monde les filles charmantes qui viennent se mon-

trer dans les loges , où elles sont plus occupées à minauder , à prêter l'oreille aux offres qu'on leur fait , qu'à faire attention à ce qui se passe sur le Théâtre. Le Marquis ayant apperçu Mademoiselle Lifis toute seule dans une loge , s'y présente respectueusement : la Belle sourit , se pince les levres , s'enfle dans son corps , afin de faire monter sa gorge , se penche nonchalamment sur Monsieur d'Illois , en jouant de l'éventail. Pendant leur conversation , elle éclate souvent de rire : malheur à ceux qui sont auprès d'elle , & qui veulent entendre ce que disent les Acteurs !

Je ne fais de quel talisman se sert Monsieur d'Illois pour adoucir en sa faveur cette Belle qui voit à ses pieds tous les trésors de la Finance : il ne la quitte qu'après qu'elle lui a promis de congédier son vieux Crésus ; & l'on prétend , (mais je ne puis l'affirmer ,) que dès le soir même il jouit des droits & privilèges du riche Midas. Peut-être que Mademoiselle Lifis est plus flattée d'appartenir à un grand Seigneur qu'à un homme d'une naissance obscure : ajoûtons encore qu'elle va satisfaire tout à la fois & son intérêt & son ambition.

Aussi-tôt que ses arrangemens sont faits avec Monsieur d'Illois, elle écrit au Financier, que des raisons de la dernière importance l'obligent de le prier de ne plus songer à elle. Le Midas se doute bien qu'il est supplanté. Dans le dépit qu'il en conçoit, il allait voler chez l'infidelle, briser ses glaces & ses porcelaines, ainsi que cela se pratique dans la plupart des ruptures; le Laquais qui lui a remis le billet fatal, l'arrête en lui confiant le nom du Seigneur qui le remplace. Instruit du rang de son successeur, notre Crésus n'ose se venger de la perfide; il prend le parti de lui témoigner plus de mépris que de colere, & de lui laisser même tous les meubles & les bijoux dont il lui a fait présent.

Si Mademoiselle Lisis a lieu d'être contente d'un procédé aussi honnête, Monsieur d'Illois n'en est nullement satisfait. Il s'attendait que le Financier reprendrait tous ses dons; & c'est avec chagrin qu'il se voit trompé dans ses espérances. L'avoueraï-je? Il s'est épris d'une forte passion pour sa nouvelle maîtresse. Par une bisarrerie dont le

cœur humain est seul capable, il voudrait se persuader qu'il est le premier qui ait fait naître en elle les feux de l'Amour ; qu'il est le premier qu'elle ait enivré de plaisirs. A force de chercher à croire une chose aussi éloignée de la vraisemblance, peu s'en faut qu'il ne parvienne à la regarder comme réelle : ainsi que les menteurs de profession, à force de débiter les mêmes mensonges, s'imaginent enfin que ce sont des vérités. Monsieur d'Illois, au milieu des efforts qu'il fait pour se flatter de sa chimere, voit avec peine les richesses que Mademoiselle Lisis doit aux soins généreux de ses adorateurs, & particulièrement à la prodigalité du Financier ; ces richesses lui rappellent malgré lui des idées qu'il s'efforce de chasser de sa mémoire.

Afin que rien ne trouble l'illusion dont il se berce, il exige que Mademoiselle Lisis vende ses meubles, ses diamans, ses robes, son linge, ses équipages, & généralement tout ce qu'elle possède, sans réserver la moindre bagatelle. Il consent seulement, non sans beaucoup de répugnance, qu'elle se fasse des rentes des sommes qui lui reviendront de

la vente de ses effets; encore est-ce à condition qu'on ne lui en parlera jamais. Ai-je besoin de dire que, pour obtenir ce sacrifice, il commence par loger la Belle aussi superbement qu'elle l'était; par la couvrir de pierrieres encore plus riches que celles dont il l'oblige de se défaire; & par lui prodiguer, en un mot, tout ce qui flatte le luxe & la vanité des femmes? Il est au comble de sa joie; l'objet qu'il idolâtre ne possède rien qui ne vienne de lui. Il s' imagine actuellement qu'il est véritablement le premier auquel Lisis ait accordé ses bonnes graces; & cette certitude, toute chimérique qu'elle est, met le comble à son bonheur.

AVENTURES

de la Femme au palais d'argent.

DCCI^e FOLIE.

A LA vue des extravagances que cette nouvelle maitresse fait faire au Marquis d'Illois, on la croit peut-être digne d'enflâmer tous les cœurs. Je

préfume qu'on se la représente au printemps de son âge, & qu'on lui prête tous les charmes dont l'imagination est si libérale. Que va-t-on penser du goût de Monsieur d'Illois, quand j'assurerais que Mademoiselle Lifis n'est ni jeune ni absolument jolie, & qu'elle fut autrefois les rebuts de la canaille? Le Marquis est pourtant excusable; car l'Amour est aveugle ainsi que la fortune; & lorsque nos Seigneurs portent leurs hommages aux *Filles du monde*, à ces Demoiselles qui semblent être les égales des femmes de condition, ce n'est ni le mérite ni la beauté qu'ils préfèrent; ils ne cherchent ordinairement que la célébrité. Je crois l'avoir déjà dit; mais une vérité vaut bien la peine qu'on la répète.

Si Lifis ne peut être mise au rang des jolies femmes, on ne saurait la placer non-plus dans la classe des laides. Sa physionomie bouchonnée & mutine lui donne un air tout-à-fait piquant; ses grands yeux noirs brillent d'un feu dont on a peine à soutenir l'éclat. Quel malheur qu'ils soient cernés; & que ses joues, un peu tirées, attestent que les plaisirs ternissent autant les charmes d'une belle personne que les ravages du

tems! Sa taille est haute, fine & dégagée; elle a plus de trente-cinq ans, & paraît n'en avoir que vingt, grace aux secours de la toilette & de l'art, qui démentent la Nature autant qu'ils l'embellissent.

Je pense que le Lecteur ne sera pas fâché de connaître plus particulièrement Mademoiselle Lisis; je vais raconter les aventures singulieres & peu vraisemblables qui lui sont arrivées. L'épisode que j'introduis ici pourra peut-être amuser, & n'est point aussi déplacé que la plupart de ceux de nos Tragédies.

Cette Beauté si fiere, si délicate, qui copie si bien les airs d'une Duchesse, n'est pourtant que la fille d'un de ces artisans, dont l'art utile fait rendre neuves de vieilles chausses. Afin d'en exprimer d'une maniere plus simple, je dirai sans détour, que le pere de Mademoiselle Lisis est un honnête savetier, *bourgeois de Paris*, très-connu dans son quartier sous le nom de pere Lucas. Le bon-homme perdit sa femme lorsque la petite Lisis commençait à devenir grande, & que ses charmes naissans attiraient déjà l'attention des jeunes gens du voisinage; ce qui ne lui causa pas

peu d'embarras. Que faire? Comment garder une fille qui a tant de peine à se garder elle-même? Quoique pauvre, il aimait l'honneur, il se résolut à quitter sa boutique du coin, & à venir battre ses semelles dans son grenier, obligeant la petite Lisette à tavauder de vieux bas auprès de lui. C'était-là le noble métier qu'on avait fait apprendre à celle qui devait un jour rouler carrosse; tant il est vrai qu'on ne saurait lire dans l'avenir.

Or Mademoiselle Lisette était fort paresseuse dans sa jeunesse, ce qui semblait annoncer qu'elle ne s'occuperait par la suite qu'à faire des nœuds. Le pere Lucas, qui ne se piquait point de deviner, voulait qu'elle eût toujours l'aiguille à la main, & jurait comme un dragon lorsqu'il la surprenait à ne rien faire. Pour lui persuader qu'une fille doit aimer le travail, & que l'honneur d'être née à Paris ne saurait la dispenser de s'occuper à quelque chose (1), il vous lui débitait nombre de harangues

(1) L'Auteur veut apparemment donner à entendre que la plupart des Parisiennes ont un grand penchant à l'oisiveté.

pathétiques, composées à l'in-promptu ; dans lesquelles dominait au moins le bon sens ; qualité qui ne se trouve pas toujours dans celles, qui sont le plus étudiées. Il n'était jamais si éloquent que lorsqu'il remenait du cabaret ; & ce bonheur lui arrivait cinq fois la semaine. Mais il avait beau jurer, s'époumoner, s'épuiser en longs discours, la petite opiniâtre n'en travaillait pas davantage. Las de voir ses remontrances inutiles, il se mit à la battre d'importance. Ce moyen lui parut, sans doute, plus commode pour faire entendre raison ; car dès qu'il l'eut mise en pratique, il ne cessa, du matin au soir, de donner de coups la pauvre créature. Il faut avouer que Lisis était alors digne de pitié ; le père Lucas est un tant soit peu brutal ; & si le vin le rend éloquent, il lui chauffe aussi trop la cervelle.

Qu'arriva-t-il ? La pauvre enfant si impatiente d'être sans cesse battue, elle considéra que les procédés des jeunes gens qui lui contaient fleurettes étaient bien différens. La comparaison qu'elle fit de leurs manières tendres & polies avec les mauvais traitemens de son père, ne fut nullement à l'avantage de

ce dernier. Elle en devint plus disposée à écouter les jolies choses qu'on lui disait ; outre le trouble de son cœur, certains desirs dont elle était agitée, l'engageaient assez à ne rebuter personne. Un jeune grivois, fort libertin par parenthèse, chez qui elle allait quelquefois, sous prétexte de lui porter de l'ouvrage, s'aperçut de ses dispositions favorables, & sut en profiter. Il déroba les premières faveurs de l'innocente ; & la brutalité du père de Lisis fut la cause du déshonneur de sa fille.

DCCII^e FOLIE.

La pauvre enfant perdit dans le même jour le trésor le plus précieux des jeunes personnes, & gagna une maladie cruelle, dont le nom seul fait frémir. Le venin qui lui fut communiqué s'insinua lentement dans son sang, & n'en corrompit la masse que par des progrès insensibles. Elle conserva long-tems la première fraîcheur, & les lys & les roses de son teint. Elle était loin de prévoir les maux qui la menaçaient ; & ceux qui la voyaient si gentille, si vermeille, n'avaient garde de s'imaginer que le serpent était caché sous les fleurs.

La mine friponne & trompeuse de la petite Lisis enchantait un grave Notaire, qui la lorgnait du coin de l'œil, chaque fois qu'il la voyait passer. A son maintien modeste, il ne douta point que ce ne fût une agnès ; & Monsieur le Garde-notes, accoutumé à convoiter le bien du prochain, desira dans son cœur de passer quelque acte entre la petite & lui. Il l'appellait souvent ; & prenant un air patelin, il lui faisait doucement ses propositions. — Si vous vouliez, bel enfant, disait-il, je vous mettrais dans une grande chambre, où rien ne vous manquerait ; j'en jure par mon étude. — Ces magnifiques promesses ne causaient aucune tentation à la jeune Lisis ; il lui restait encore des sentimens d'honneur, dont l'Amour seul avait pu triompher. Elle se défendait des caresses du Notaire en vrai lutin, & s'esquivait aussitôt qu'elle en trouvait l'occasion : une jeune Beauté est ordinairement plus rétive, plus farouche, quand elle n'est en proie qu'à des desirs naissans, que lorsque les passions se sont tout-à-fait emparées de son tendre cœur.

Lisis aurait longtems résisté aux vives instances du Notaire ; mais, le pere

Lucas, rentrant un soir, plus ivre que de courume, s'emporta de nouveau contre sa fainéantise; & lui donna un si furieux coup de pied dans le ventre, qu'il la jeta par terre sans connaissance. Dès le lendemain, la pauvre créature fit son paquet, sans mot dire, & courut implorer la protection du Notaire, qui se vit au comble de ses vœux, lorsqu'il s'y attendait le moins.

DCCIII^e FOLIE.

Monsieur le Garde-notes crut posséder une Vestale, & s'imagina que l'Amour lui avait réservé un trésor bien rare dans nos Villes, & après lequel l'Hymen court presque toujours en vain. Il logea la petite Lisis dans un bel appartement, pourvut abondamment à ses besoins, lui fit quitter ses habits trop simples, trop unis, lui en donna d'autres plus magnifiques; tellement qu'elle était méconnaissable. Combien voyons-nous tous les jours de pareilles métamorphoses! L'amoureux Notaire rendait *inconnu* de fréquentes visites à sa bien-aimée, auprès de laquelle il avait placé une vieille cuisinière, qui veillait aux actions de la petite personne. S'il écar-

tait soigneusement tous les hommes de sa protégée , dans la crainte que l'on ne corrompît son innocence , il n'avait pas le même scrupule à son égard ; sans éprouver aucun remords , il se permettrait de jouir d'un bien qu'il avait en sa disposition : Monsieur le Notaire regardait peut-être la gentille Lifis comme un dépôt remis entre ses mains.

Si telle était son idée , il ne tarda pas d'être puni de manquer à la foi publique : plutôt au Ciel que Messieurs ses confreres fussent exposés aux mêmes châtimens, lorsqu'ils étouffent la voix de leur conscience ! Ils seraient peut-être moins déloyals. Le Garde-notes s'aperçut avec la dernière surprise que Mademoiselle Lifis lui avait fait plus d'un présent , ou pour mieux dire , il eut lieu de connaître qu'il n'avait reçu d'elle qu'un don très-peu gracieux , duquel il se serait bien passé. Cependant , l'Amour ayant fait dans son cœur autant de progrès que la maladie dans son sang , il n'eut point la force d'abandonner l'objet de sa tendresse , qui , d'ailleurs , paraissait avoir besoin des secours les plus prompts. Le savant Esculape auquel il eut recours pour lui

même , employa aussi les secrets de son art en faveur de Mademoiselle Lifis.

Le Notaire fut plutôt guéri que sa jeune maitresse. La cure de cette belle fut très-longue & très-pénible. Le mal avait jetté de trop profondes racines , faute d'être détruit de bonne-heure , pour qu'il fût possible de l'extirper en peu de tems. L'expérience du Docteur la tira enfin d'affaire. Mais dans le cours de sa cruelle maladie , la voûte de son palais se détacha (1) ; de maniere que la pauvre Lifis , en recouvrant sa premiere santé , parut avoir perdu l'usage de la parole ; malheur dont on prétend qu'une femme ne saurait se consoler. Le Docteur , touché du désespoir de la convalescente , entreprit de mettre la dernière main à sa guérison. Il fit faire un palais d'argent (2) , & l'appliqua si habilement dans la bouche de Lifis , que l'usage de la parole lui revint , à son grand contentement. Ce qui met le comble à la joie de la jeune personne ,

(1) C'est-à-dire , que les deux os palatins tomberent entièrement.

(2) En terme de Chirurgie , Obturateur.

c'est que ses charmes reprennent tout leur éclat , & qu'elle est certaine qu'on ne pourra jamais s'appercevoir de ce qu'elle a dans la bouche , hormis d'y regarder de bien près. Outre ces avantages , elle a la commodité de pouvoir retirer son palais , afin de le nétoier. Ce palais postiche , malgré tous les soins qu'elle a eu de le cacher , l'a rendue très-célèbre dans le monde ; nous allons voir les aventures bisarres auxquelles il a donné lieu.

DCCIV^e FOLIE.

Il faut avouer que notre Notaire est malheureux en amour. A peine sa maîtresse est-elle comblée de ses bienfaits , qu'elle songe à lui être infidelle. Qui le croirait ? Le Laquais du Garde-notes a trouvé le chemin de son cœur. Le drôle était beau garçon , bien découplé , hardi comme un Page , sur-tout auprès des femmes , ce qui montre qu'il avait l'usage du monde. Il s'apperçut bientôt des tendres regards de Mademoiselle Lifis ; & les choses flatteuses qu'on lui adressait , les petites attentions qu'on avait pour lui , à l'insçu de son maître , le confirmerent dans ses idées. Lorsqu'il

-fut bien sûr que la belle n'avait plus besoin des ordonnances d'Esculape, il lui fit effrontément une déclaration d'amour. Sa hardiesse ne révolta point ; aussi eût-il assez d'esprit pour se rendre encore plus téméraire.

Monsieur le Garde-notes était loin de soupçonner qu'une jeune personne qui lui avait tant d'obligations, qu'il tirait de la misère, que ses soins généreux arrachaient d'une mort cruelle, où la conduisait insensiblement la maladie qu'elle portait dans son sein, & que la découverte & les suites fatales de sa première faiblesse devaient rendre plus circonspecte ; il était, dis-je, loin de soupçonner que, pour prix de ses bienfaits, & de l'extrême indulgence qu'il avait témoignée, Mademoiselle Lisis eût en secret un nouvel amant ; & qu'elle se fût abaissée à jeter les yeux sur son Laquais. Profitant de sa sécurité, le rusé Champagne lui vola une somme considérable ; l'honnête Lisis vendit ses meubles, tandis que la vieille cuisinière était allée faire des emplettes ; & nos deux fripons partirent ensemble dans une bonne chaise-de-poste. Ils arrivèrent sans accident à Calais. Dans la crainte

d'être poursuivis , ils s'embarquerent au plus vite , & passèrent à Londres ; laissant le Garde-notes désespéré de perdre tout à la fois & son argent & sa maîtresse.

DCCV^e FOLIE.

Monsieur Champagne se donna pour un Français que le dérangement de ses affaires avait contraint de chercher avec sa femme un asyle dans les pays étrangers. Comme il paraissait avoir dessein de s'établir à Londres , on lui enseigna une honnête veuve , qui louait des appartemens garnis , chez laquelle il alla loger. L'épouse prétendue de Monsieur Champagne se comporta avec tant de douceur & de modestie , qu'elle gagna bientôt l'amitié de son hôte , qui , dans un âge à ne point renoncer aux plaisirs , s'efforça de lui procurer tous les amusemens qu'on peut goûter à Londres. Tantôt elle la menait aux Waux-Halls , dont les nôtres , aussi en vogue parmi nous que l'opéra-bouffon , ne sont que des imitations en petit , & peuvent plutôt se comparer à des boîtes ornées de colifichets , destinées à contenir quelques marionnettes , qu'à

des lieux où doit s'assembler un grand peuple : ce qui prouve que dans la construction de nos édifices publics nous n'avons point la grandeur des nations anciennes , ni même celle de nos voisins. Tantôt l'aimable hôtesse de Mademoiselle Lifis la conduisait au Parc Saint-James , où l'on voit autant de coquettes , de petits-mâtres , de fats ridicules , que dans notre belle allée des Tuileries , le Vendredi. Une autrefois elle l'engageait à la suivre au théâtre où les Muses Anglaises s'immortalisent , en s'écartant des regles les plus indispensables du poëme dramatique (1) ; ou bien elle l'entraînait à l'Opéra Italien , très-goûté à Londres , tandis qu'on a toujours chassé honteusement les Acteurs Français qui ont essayé d'y représenter les chef-d'œuvres de nos Corneille & de nos Moliere.

Mademoiselle Lifis menait donc une

(1) Ce reproche n'est pas tout-à-fait juste de nos jours. Les Poètes Anglais sont actuellement plus sages dans la composition de leurs Drames ; mais par un goût de terroir , sans doute , ils se permettent encore d'étranges libertés , tout en nous assurant qu'ils suivent les regles à la rigueur.

vie fort agréable, d'autant plus heureuse que Monsieur Champagne la lais-
sait maitresse de ses actions, & l'accom-
pagnait rarement dans ses parties de
plaisir. Pour comble de bonheur, elle
fit connaissance avec une jeune An-
glaise, amie intime de la vëuve chez
qui elle logeait, qui tâcha aussi de lui
procurer toutes sortes d'amusemens, &
de faire les honneurs de son pays. Elle
lui proposa un jour une promenade aux
environs de Londres; Lisis y consentit
avec joie : sachant que son hôtesse était
retenue pour des affaires importantes,
elle ne lui parla de rien, & se rendit de
grand matin chez la jeune Anglaise,
où tout le monde l'attendait, après
avoir seulement prévenu Monsieur
Champagne, qui l'assura que de son
côté il allait se divertir avec ses amis.
Elle se livra sans inquiétude à la joie qui
régnait autour d'elle. La journée se
passa dans les plaisirs; on fit un dîner
champêtre; assaisonné de toute la gaieté
villageoise. On se promena dans des
campagnes charmantes, dans des parcs
délicieux, où l'art ne faisait qu'aider
la Nature; & sur les minuits l'on re-
gagna la Ville en chantant.

Il faut avouer que, si l'ame a des pressentimens des malheurs qui nous menacent, elle se trompe quelquefois ; en sorte qu'elle s'afflige lorsqu'elle devrait s'égayer, & se réjouit au lieu de se livrer à la tristesse. Mademoiselle Lisis arriva chez elle contente, satisfaite ; elle était loin de s'attendre qu'elle allait éprouver le plus cruel chagrin. En la voyant entrer, son hôtesse lui-dit : — Je vous croyais déjà bien loin ; il faut que vous ayez oublié quelque chose de grande conséquence, puis que vous voilà encore ici, après l'empressement qu'a marqué votre mari de retourner en France. — O Ciel ! que signifie un tel discours ? s'écria Lisis en courant dans l'appartement qu'elle occupait. Mais quelle fut sa consternation de n'y plus trouver ses malles ni ses effets ! Afin que les choses se passassent en règle, elle commença par s'évanouir, ensuite elle se désespéra, s'arracha les cheveux, & finit par s'informer des causes de sa douleur.

— A peine étiez-vous partie ce matin, lui dit son hôtesse, que votre mari est venu m'apprendre qu'il était obligé de retourner à l'instant en France ; que

vous aviez pris les devants, & que vous l'attendiez sur la route de Douvres. Il ajouta, qu'il vous avait défendu de me parler d'un départ si prochain, parce que des raisons importantes l'obligeaient de le tenir secret. J'ajoutai foi à ses paroles; il me paya, fit emporter vos effets & les siens, m'embrassa de bon cœur, & courut, dit-il, vous rejoindre. Le perfide ne vous a rien laissé, pas seulement une robe; tout votre bien consiste en ce que vous avez sur vous.-- Ici la pauvre Lisis redoubla ses larmes & ses lamentations.

DCCVI^e FOLIE.

Ce qui acheva de la désespérer, c'est qu'elle fut contrainte de quitter sa bonne hôtesse, qui l'engageait faiblement à demeurer chez elle, tandis que ses froideurs l'avertissaient de prendre son congé; le changement de notre fortune en occasionne d'étranges dans la façon d'agir de nos amis; comme si l'argent seul les attirait auprès de nous. Mademoiselle Lisis fut trop heureuse de pouvoir se loger dans une petite chambre obscure, où elle s'appliquait à vivre d'économie. L'espoir la soutint pen-

dant

pendant plusieurs jours. Elle se flatta que le volage Champagne s'était caché dans Londres, & qu'il lui serait possible de le retrouver. Cette idée adoucissait sa douleur : mais elle eut beau courir toutes les rues, faire d'exactes perquisitions, & s'informer de Monsieur Champagne dans toutes les tavernes ; elle ne put en apprendre aucune nouvelle.

La certitude d'avoir perdu pour toujours ce qu'elle possédait, lui causa plus de chagrin que la fuite de son amant ; & n'étant plus soutenue par l'espoir de le rattrapper, elle sentit vivement tout ce que son état avait d'affreux : se voyant plongée dans la dernière misère, loin de sa patrie, de ses connaissances, elle en conclut qu'il ne lui restait que la triste ressource de tirer parti de ses charmes. Aussitôt elle se montre dans les promenades, dans les quartiers les plus fréquentés de Londres, aussi-bien mise que lui permet sa mauvaise fortune. Ce qu'elle a souvent entendu dire de la générosité des Seigneurs Anglais, du penchant qu'ils ont à se ruiner en faveur des beautés complaisantes, lui fait espérer de trouver bientôt un Milord, qui la console de tous ses mal-

heurs. Mais elle étalè en vain ses graces; elle a beau sourire finement à tous ceux qu'elle voit décorés de la Jarretiere; elle leur jette en vain, pour ainsi dire, sa jolie personne à la tête; ils daignent à peine abaisser les yeux sur elle; aucun d'eux ne se présente pour être son protecteur. La pauvre Lisis connaît par expérience que ce n'est qu'à Paris que les Milords prodiguent leurs richesses aux femmes du monde; & qu'à l'exception de deux ou trois Actrices célèbres de leurs théâtres, pour lesquelles ils ont la complaisance de faire des dépenses prodigieuses, toutes les jolies Prêtresses de Vénus qui fourmillent dans Londres, leur sont fort indifférentes; ils les laissent au peuple. Mademoiselle Lisis ne pouvait concevoir que les Seigneurs Anglais eussent à Londres des mœurs si opposées à celles qu'ils adoptent à Paris. Si les besoins qu'elle éprouvait lui eussent permis de songer à toute autre chose qu'à sa misère, elle aurait longtemps philosophé sur une pareille inconséquence, qui lui paraissait le comble de la déraison. Ses embarras augmentaient chaque jour; elle commençait à sentir les approches de la

faim, lorsqu'un malottu l'aborda, lui fit ses propositions, & la logea avec lui dans un grenier.

DCCVII^e FOLIE.

Quel triste sort pour celle qui se flat-
tait d'être la maîtresse des premiers
Lords d'Angleterre ! Mademoiselle Lifis
n'est pas encore au bout des mortifica-
tions qu'elle doit essayer. Un jour que
l'homme du peuple, qui est devenu son
amant lui donnait le bras, & qu'elle
traversait avec lui une des rues de Lon-
dres, un poste-faix vint effronté-
ment la regarder sous le nez. -- Mor-
bleu, s'écria-t-il, que celle-ci est jolie !
-- A ces mots, prononcés avec trans-
port, il relève ses cheveux sous son
bonnet, retrousse les manches de sa
veste jusqu'au coude ; & regardant fier-
rement le Cavalier de la belle : - Ecoute,
lui dit-il, je vois bien que ce charmant
tendron ne t'appartient que par hasard.
Je veux savoir si tu es digne de le possé-
der. Je te propose un combat à coups
de poing ; si je suis battu, je renonce à
mes prétentions sur ce friand minois ;
si, au contraire, je suis ton vainqueur,
je m'empare de cette belle Dame, &c.

la mene où bon me semblera. — L'Anglais qui accompagne Mademoiselle Lifis accepte ces conditions, & se prépare à vaincre ou à périr. Les deux champions s'attaquent avec fureur ; les coups de poing sont rendus , parés , ripostés d'un bras nerveux. Le prix qu'ils se proposent de remporter augmente , sans doute , leur valeur & leur force. La populace accourt en foule contempler ce nouveau combat ; & faire des paris sur les deux champions. Les uns gagent un scheling que le possesseur de Lifis sera victorieux ; les autres mettent le double en faveur du porte-faix. Quelques Milords viennent augmenter le nombre des spectateurs ; & chacun d'eux , s'intéressant diversement à la scène dont il est témoin , parie jusqu'à mille Guinées , pour le héros qui l'affecte le plus. Mademoiselle Lifis , effrayée de la brutalité de ses amans , aurait pris la fuite , si on ne l'avait retenue , pendant qu'ils se disputaient la conquête. La force des deux athlètes paraissait redoubler , au lieu de s'affaiblir ; l'on ne savait de quel côté se fixerait la victoire , lorsque le porte-faix creva d'un coup de tête le ventre de son mal-

heureux adversaire. Le vainqueur saisit la main de Lifis, sans faire attention à ses larmes, & l'entraîne, malgré sa résistance, au bruit des applaudissemens des spectateurs.

DCCVIII^e FOLIE.

Le porte-faix conduisit la pauvre Lifis au bout des fauxbourgs de Londres, dans une espece de cave, où il faisait sa demeure. La lumiere n'y pénétrait qu'à peine au travers d'une petite lucarne, qui servait en même tems de fenêtrre & de tuyau de cheminée. Les meubles de cet affreux asyle n'en faisaient point disparaître l'horreur. Quelques grosses pierres servaient de sièges; les toiles d'araignée tenaient lieu de tapisserie; un monceau de paille composait le lit. C'est ce beau lieu de délices que le porte-faix partagea généreusement avec Lifis. Elle ne lui aurait fait éprouver que ses rigueurs & sa haine, sans la maniere galante avec laquelle il s'insinua dans son cœur. Voyant qu'elle pleurait toujours, & s'obstinait à repousser ses caresses, il mit son bonnet de travers, fronça ses sourcils, & s'écria d'un ton capable de faire trembler la

femme la plus résolue : — Par la mort ! si vous ne répondez à l'amour que je veux bien avoir pour vous, Mademoiselle la mijaurée, je jure que je vous enverrai tenir compagnie à votre galant. — Il fallut obéir ; Lifis devint aussi douce qu'un mouton ; elle s'accoutuma même à la demeure mal-propre & dégoûtante , à l'humeur farouche & grossière du porte-faix.

DCCIX^e FOLIE.

Cette beauté délicate parvint à trouver des charmes dans la vie crapuleuse qu'elle menait. Elle se serait échappée vingt fois, si elle en avait cherché l'occasion. — Eh ! pourquoi prendrai-je la fuite ? se disait-elle souvent ; je suis nourrie , logée , vêtue , tant bien que mal , sans avoir rien à faire ; & j'ai pour amant un homme vigoureux , qui me bat quelquefois , il est vrai ; mais qu'il fait bien me récompenser des coups que je reçois ! — Mademoiselle Lifis mettait sans doute au rang des avantages dont elle jouissait le plaisir de s'enivrer chaque jour ; car elle suivait sans scrupule son cher porte-faix à la taverne , où elle lui tenait bravement tête , & lui

lait maintes rasades d'eau de-vie, jusqu'à ce que les fumées de la liqueur la forçassent de tomber sous la table.

Un soir qu'elle était dans une des plus obscures tabagies, avec l'objet de sa tendresse, & que, dans les transports d'une fête bachique, elle chantait à gorge déployée, le porte-faix apperçut quelque chose de brillant dans la bouche; (c'était le palais d'argent, dont il n'avait aucun soupçon). S'imaginant que c'était tout autre chose, il y jette brusquement la main, & l'arrache avec force, en s'écriant: — Ah! ah! coquine, tu caches donc ton argent! Ignorès-tu que tout doit être commun entre nous? —

Lis veut en vain lui apprendre quelle est son erreur. Elle ne forme plus que des sons inarticulés. Pénétérée de la perte qu'elle vient de faire, elle crie, s'agite, se roule par terre de désespoir, en poussant des gémissemens sourds. Le porte-faix, effrayé, croit lui avoir fait quelque blessure mortelle. Dans la crainte d'être puni, il se sauve, & la laisse là, emportant le palais d'argent, qu'il vendit au premier Orfèvre.

Peignez - vous l'état de la malheureuse Lifis. Elle perd tout-à-coup l'usage de la parole ; & , faute de pouvoir s'exprimer , elle se voit dans l'impossibilité de trouver un remède à son infortune cruelle. Les gens de la tabagie furent touchés des marques de sa douleur , & la menerent chez un fameux Médecin , persuadés qu'elle était atteinte d'une maladie imprévue. Le grave Docteur auquel on la présenta , avait un grand faible pour les femmes ; il était jovial & galant ; moyen sûr de se mettre en réputation , à l'exemple de ses confreres de tous les pays. Il trouva la malade si jolie , qu'il la fit rester chez lui , en assurant ceux qui l'avaient conduite , qu'il était certain de la guérir ; mais que , pour mieux travailler à la guérison dudit sujet , il était nécessaire qu'il l'eût toujours sous les yeux. Personne ne pénétra le motif qui faisait agir le Docteur ; on éleva jusqu'aux nues sa charité qui l'engageait à combler les pauvres de bienfaits , & particulièrement les jeunes filles.

Avant de songer aux remèdes qu'il fallait appliquer à la maladie de Lifis; avant de se donner la peine de chercher les causes de son mal, il engagea la belle à partager son lit; complaisance qu'elle eut volontiers pour un homme qui s'y prenait plus poliment que le porte-faix auquel elle avait appartenu. Notre Médecin Anglais passa plusieurs jours à se féliciter de sa bonne-fortune. Mais il ne tarda guères à s'appercevoir que les plus grands Docteurs *en Hypocrate* auraient souvent besoin de lunettes plus claires que celles dont ils se servent. Des symptômes fâcheux vinrent lui annoncer que sans avoir été aussi loin qu'en Amérique, il avait gagné un mal, qu'on dit en être originaire, & qu'on aurait bien pu se passer d'aller chercher dans le Nouveau-Monde. Sans doute que c'était un des présens dont Mademoiselle Lifis était redevable au porte-faix.

DCCXI^e FOLIE.

Afin d'aller au plus pressé, le Docteur travaille à purifier son sang, ainsi que celui de la belle muette. Il s'est rendu célèbre par les cures merveilleuses qu'il

a opérées en ce genre. Mais il faut savoir qu'il employe une méthode tout-à-fait bizarre, qui n'est connue que de lui seul. Afin de se mettre à la mode, & de gagner des sommes considérables, il n'a garde de pratiquer les remèdes qui opèrent la guérison par les moyens les plus simples. Il sait trop qu'il faut se singulariser dans la Médecine, si l'on veut avoir la vogue, pour ne point chercher à se rendre original. D'ailleurs, la plupart de ses confrères imaginent des systèmes particuliers pour le traitement de la même maladie, sans considérer qu'ils s'éloignent alors de la simplicité des Loix de la Nature, & qu'une seule cause dérangeant la bonne constitution de notre corps, il n'y a non plus qu'un seul moyen de la rétablir. Osons démasquer ces respectables Charlatans. Qui le croirait ? Les secrets de la plupart d'entr'eux sont autant de feintes, d'impostures ; ils ne font que déguiser le remède dont l'efficacité est avérée.

Voici quelle est la méthode adoptée par notre Docteur Anglais, qui l'a rendu si célèbre dans la guérison des maux produits par l'amour, ou plutôt par

Pabus des plaisirs. Elle consiste à faire danser , courir , sauter les malades , jusqu'à ce qu'ils soient tout en eau , & à les faire prodigieusement éternuer , au moyen d'une poudre qu'il les oblige de respirer. Mais sous prétexte de leur donner des tablettes rafraîchissantes, de sa composition , il leur fait prendre plusieurs doses de mercure. Tout extravagante qu'est la méthode du Docteur , on ne saurait croire quelle brillante réputation elle lui a faite dans le monde ; & l'on avouera que , s'il n'avait jetté de la poussière aux yeux , il serait moins riche & moins célèbre : honneur , cent fois honneur aux Docteurs-Charlatans !

Celui dont je parle se ressouvint du proverbe : *Médecin , guéris toi toi-même ;* il eut l'art de rétablir sa santé ; & , grâce à ses soins , Mademoiselle Lifs eut aussi la satisfaction de se porter à merveille ; on ne peut plus la comparer à une rose , qui cache sous ses feuilles une épine cruelle.

DCCXII^e FOLIE.

Notre Médecin Anglais ne goûte point encore une joie parfaite ; ses inquiétudes se renouvellent , & prennent

seulement une forme différente. Il a promis de rendre la parole à sa charmante muette ; & il ne sait comment remplir ses engagements. C'est en vain qu'il feuillette tous ses Livres ; Esculape , Hippocrate & Galien lui refusent leur secours ; ces oracles de la Médecine sont sourds à sa voix. Quel parti lui reste-t-il à prendre ? On va donc penser que sa science est en défaut ? Quel échec à sa réputation ! Pourra-t-il soutenir les mépris du public , & les mauvaises plaisanteries de ses confreres ? Il a beau rêver , se creuser la tête , il n'imagine aucun expédient pour se tirer d'embarras. Mademoiselle Lisis , de son côté , n'est guères plus tranquille ; elle se confirme chaque jour dans l'idée qu'elle sera muette toute sa vie ; & quel malheur affreux pour une femme de son âge ! Il est vrai que toute espece de bonheur ne lui est pas interdit ; si elle ne peut exprimer tout haut ses pensées ; elle goûte au moins la douceur de se parler intérieurement. Elle s'applique même à apprendre quelques mots d'Anglais , & s'amuse à les repasser dans sa mémoire , à mesure qu'elle les conçoit.

Un jour qu'assis à côté de Lisis , le

Docteur se livrait à de tristes réflexions, il fut bien surpris de lui voir prendre la plume, & tracer sur un papier ces mots en Anglais: -- « Je portais autrefois un palais d'argent dans la bouche. » La perte que j'en ai faite cause l'état où je suis; faites m'en faire un autre; » l'usage de la parole me sera rendu ». -- A peine le Médecin eut-il lu ces mots, qu'il parut au comble de la joie. -- Quelle obligation ne vous ai-je pas, ma chère Lisis, s'écria-t-il, de dissiper la peine cruelle où j'étais! Je vais promptement faire cesser la vôtre; & me couvrir de gloire. --

Avant d'opérer cette cure si facile, le Docteur fit publier par toute l'Angleterre, que ses travaux, ses études continuelles lui avaient procuré la connaissance d'un secret infailible pour rendre la parole aux muets. Afin de prouver qu'il n'avancait rien que de véritable, il conduisit la belle muette dans les principales maisons de Londres, en assurant qu'elle parlerait avant qu'il soit peu. Lorsqu'il vit que les trois Royaumes attendaient avec impatience l'effet de ses promesses, & qu'il était tenu de mettre le dernier sceau à sa

réputation, il plaça un nouveau palais d'argent dans la bouche de Lifis. Alors mille voix crièrent à la merveille, alors la science du rusé Docteur fut admirée de tout le monde.

DCCXIII^e FOLIE.

Mademoiselle Lifis aurait pu mener une vie fort tranquille à Londres; elle était adorée du Médecin Anglais, qui prévenait ses moindres desirs; elle trouvait auprès de lui une honnête abondance. On la considérait dans le quartier; elle jouissait des mêmes prérogatives que les gouvernantes de nos Curés, si habituées à confondre les actions de leur maître avec les leurs, qu'elles vous disent fort tranquillement : nous n'avons point encore dit notre Messe. Lorsqu'on venait chercher le Docteur, & qu'il n'y était pas, Mademoiselle Lifis répondait : nous irons visiter ce malade, nous tâcherons de le guérir. Elle pouvait donc être très-heureuse en Angleterre. Mais tout-à-coup l'envie lui prit de repasser en France. Elle se lassa de demeurer dans un pays où les jolies femmes font rarement fortune; elle se flatta qu'elle aurait à Paris une destinée plus brillante, & qu'elle n'y serait plus

dédaignée des Milords, comme elle l'était à Londres.

L'amour qu'elle conçut pour un jeune Marchand Anglais, qui venait souvent chez le Docteur, & qu'elle savait sur le point d'aller voyager en France, contribua beaucoup aussi à lui inspirer le dessein de retourner dans sa patrie. Elle prêta l'oreille aux fleurettes qu'il lui débitait, l'encourageait par de gracieux sourires, par de tendres regards. Enfin, un soir qu'il la pressait de lui accorder ce que tout amant desire, quel que soit le respect qu'il affecte, elle lui déclara sans façon, que, s'il voulait l'emmener avec lui en France, il n'aurait qu'à se louer de sa douceur. Le jeune Marchand se trouva fort embarrassé; il était, pour ses péchés, le mari d'une méchante femme, qui l'aurait étranglé, si elle l'eût su infidèle. Après avoir rêvé quelques instans, il répondit à la belle, qu'il se chargeait volontiers de la conduire jusqu'à Paris, pourvu qu'elle consentît à s'habiller en garçon, afin qu'il pût l'accompagner avec décence. Lisis ne fut point rebutée d'avoir un amant si scrupuleux; elle admira sa délicatesse, & se soumit à la condition

qu'il lui imposait. Son petit équipage fut bientôt préparé ; & sans dire adieu au Docteur , elle partit un beau matin avec le Marchand Anglais.

DCCXIV^e FOLIE.

Si Mademoiselle Lifis est une beauté assez piquante dans les habits de son sexe , il faut avouer qu'elle est en homme un cavalier charmant. Le chapeau lui donne un air résolu & tant soit peu effronté , qui la fait paraître un dangereux petit-coquin auprès des Dames. Voyez pourtant comme les physionomies sont trompeuses ! Après être débarqué à Calais , le jeune Marchand loua des chevaux pour lui & pour son Infante travestie. Elle se tenait si bien sur sa monture , avec tant de grace , qu'on ne l'aurait jamais soupçonnée de n'être qu'un Cavalier *en peinture*. Sa bonne-mine lui attira en route certaine aventure que je n'ai garde d'oublier.

Le jeune Marchand s'arrêta pendant quelques jours dans une petite Ville des environs de Paris. L'auberge où il se logea était une des plus fameuses de l'endroit. L'Hôtesse eut le tems de faire attention aux graces du *prétendu Mor-*

fleur, qui, pour mieux cacher son déguisement, vous la lutinait sans cesse; maniere d'agir qui faisait présumer à la bonne-femme qu'on n'était point indifférent à ses charmes: or, l'époux de cette galante hôtesse était tourmenté d'une extrême jalousie; & partant inspirait chaque jour à sa tendre moitié le dessein de lui être infidelle; car qui dit mari jaloux, dit mari trompé, ou méritant de l'être: il en est de même des amans. J'ignore si notre aubergiste a eu le sort auquel l'exposaient ses soupçons; tout ce que je sais, c'est qu'il l'échappa belle au moins une bonne fois, ainsi qu'on va le voir.

La galante hôtesse desirait que l'aimable voyageur trouvât l'occasion d'être plus téméraire; elle voyait qu'il n'y avait point de tems à perdre, que les instans étaient précieux. Son mari l'obsédait toute la journée; le Marchand Anglois & son gentil compagnon allaient bientôt continuer leur route. Ces réflexions lui roulaient dans la tête, un matin qu'elle était encore au lit, lorsque l'aubergiste se leva d'auprès d'elle, en lui disant qu'il était contraint de sortir pour quelques affaires. A peine était-

il éloigné, qu'elle entendit le jeune Marchand sortir aussi de sa chambre, & prier son compagnon de se reposer jusqu'à son retour. Aussi-tôt les sens de la belle acheverent de se troubler; de nouvelles idées vinrent occuper son imagination. Il faut remarquer que son lit n'était séparé que par une simple cloison, de celui de l'aimable voyageur, & qu'une porte secrète pouvait l'introduire auprès de l'objet de sa tendresse. Belle qui songe à son amant entre deux draps est à demi vaincue. L'hôtesse résolut de saisir le moment propice, qui peut-être ne se retrouverait jamais. Elle se leve tout en chemise, ouvre doucement la porte secrète, & se glisse dans le lit du *prétendu Monsieur*, en feignant d'être fort épouvantée par l'approche d'un orage.

DCCXV^e FOLIE.

Ce n'étaient pas là les bonnes fortunes qui convenaient à Mademoiselle Lifis; assez embarrassée de sa personne, elle se retire au bord du lit, tient le moins de place qu'il lui est possible, & n'ose même respirer. L'hôtesse, qui s'attendait à une autre réception, prie le Cavalier

de la laisser tranquille , quoiqu'il soit fort sage , & peste tout bas contre sa retenue. Impatentée sans doute de sa froideur , elle étend la main pour luter le beau dormeur ; mais elle en fait plus qu'elle ne se l'était proposé ; elle connaît avec la dernière surprise que l'objet de sa tendresse n'est qu'une femme. Toute autre à sa place aurait peut-être été déconcertée ; elle s'arme d'effronterie , & se met à éclater de rire. — Je me doutais bien , dit-elle , en embrassant Mademoiselle Lisis , je me doutais bien que vous n'étiez qu'une jolie fille déguisée. Afin de m'éclaircir , je me suis introduite dans votre lit. Vraiment , que j'étais bonne de craindre un téméraire tel que vous. ! —

Alors un grand bruit se fait entendre , la porte se brise , le mari jaloux paraît au milieu de la chambre , armé de deux pistolets.

— Ah ! Coquine , s'écrie-t-il , c'est avec raison que je me suis toujours défié de ta conduite. Je ne m'étonne plus que ceux qui logent chez moi soient si contents de mon auberge. Mais tu ne m'attireras plus de pratiques ; ma maison est assez achalandée , je vais te tuer ,

toi & ton galant. Allons, préparez-vous à mourir.— Mademoiselle Lifis, épouvantée d'une pareille harangue, se lève sur son séant, & conjure le terrible aubergiste de lui laisser la vie. En s'agitant, elle découvre son sein; à cet aspect l'hôte semble être pétrifié par la tête de Méduse; les pistolets lui tombent des mains.— Tu vois, s'écrie sa femme en cet instant, tu vois combien tes indignes soupçons ont toujours été mal-fondés. Si je suis venu trouver cette belle Dame, dont j'avais aisément démêlé le sexe, malgré son déguisement, c'est afin de te guérir de ta jalousie. Après l'injustice affreuse qu'elle a pensée te faire commettre, oseras-tu encore te livrer à cette funeste passion? Va, tu ne mérites point une femme aussi sage, aussi vertueuse que moi.— Le mari honteux convint de ses torts, promit de vivre tranquille à l'avenir, & de ne plus soupçonner la vertu de sa femme, puisque les apparences étaient si trompeuses. A peine se-fut-il éloigné, que l'hôtesse combla de caresses Mademoiselle Lifis, en l'assurant qu'elle lui aurait une éternelle obligation, & qu'elle était beaucoup plus heureuse de n'avoir trou-

vé en elle qu'une fille, que si elle avait été réellement ce qu'annonçaient les apparences.

DCCXVI^e FOLIE.

Cette aventure égaya pendant plusieurs jours Mademoiselle Lifis & le jeune Marchand Anglais ; ils s'en amusèrent jusqu'à leur arrivée dans la Capitale de la France, où des idées plus sérieuses vinrent les occuper. Notre belle voyageuse y reprit les habits de son sexe, & le Marchand chercha à se défaire avec avantage des effets qu'il avait apportés d'Angleterre. Mademoiselle Lifis s'était flattée de rencontrer le Notaire qui lui a fait autrefois du bien ; elle espérait qu'il aurait encore du goût pour elle, & se promettait de recevoir ses bienfaits, jusqu'à ce qu'il se présentât une fortune plus digne de ses charmes. Les peines qu'elle prit pour retrouver le généreux Garde-notes furent inutiles. Elle n'osa pas directement s'en informer dans la maison qu'il occupait lorsqu'elle le quitta, ni dans l'appartement qu'il lui avait donné ; mais elle en demanda des nouvelles dans les environs ; & personne ne put lui dire ce qu'il était devenu,

Tandis que ces vaines recherches l'occupaient vivement , le jeune Anglais vendit ses marchandises ; & n'ayant plus rien, qui le retînt à Paris, il témoigna à la belle qu'il était contraint de lui dire peut-être un éternel adieu. Afin de la consoler de sa perte, il lui laissa une petite somme d'argent. Mademoiselle Lisis répandit quelques larmes à l'instant de son départ, & l'oublia dès qu'elle l'eut perdu de vue.

Tant que ses fonds durèrent, elle ne s'inquiéta nullement de l'avenir ; elle les dépensa même avec autant de profusion, que si elle avait eu des rentes assurées. Son unique occupation était de se parer avec soin, & d'aller promener ses grâces étudiées, son air enfantin & coquet, aux Tuileries, au Palais-Royal, & sur les Boulevards. Elle ne s'avisa de songer qu'il fallait ménager son argent que lorsque sa bourse fut tout-à-fait vuide. Alors la misère & toute sa suite se présentèrent à son imagination. Que faire pour sortir d'embarras ? Elle n'imagina rien de mieux que de grossir le nombre de ces beautés malheureuses que l'indigence, & trop souvent le libertinage, réduisent à or-

ffir aux passans des plaisirs faciles, qui n'ont rien que de rebutant, puisqu'ils ne sont point assaisonnés de la délicatesse du sentiment, de cette ivresse délicateuse qu'éprouvent deux cœurs qui s'aiment, & d'où naît la vraie volupté.

SUITE DES AVENTURES

de la Femme au palais d'argent; & histoire du Laquais parvenu.

DCCXVII^e FOLIE.

MAIS, comme il est des gens que les langueurs de l'amour rebutent, & qui vont au plutôt fait; de même que, sans attendre la délicatesse d'un repas apprêté, on mange quelquefois les premiers mets qui se présentent; Mademoiselle Lisis ne manqua point de pratiques. Il y avait plus d'un mois qu'elle faisait ce triste métier, sans en être plus riche, lorsqu'elle conduisit un soir un petit homme dans son misérable réduit. Ce nouveau personnage, après l'avoir considérée quelque tems, lui dit gravement: -- je te trouve gen-

cille, tu as le bonheur de me plaire. Je ne venais point ici pour acheter un repentir. Je cherche à remplacer une maîtresse infidelle, que certain jeune fat m'a enlevée. J'ai vu, examiné, parcouru sept mille quatre cents dix-neuf Demoiselles de ton état, renfermées dans la bonne ville de Paris, sans pouvoir me fixer. C'est à toi qu'était réservée la gloire de mériter la pomme. En un mot, tu me paraîs mon fait. Si tu veux être sage, j'aurai soin de toi. --

Mademoiselle Lisis n'eut garde de refuser une proposition aussi flatteuse; car elle commençait à se dégoûter des désagrémens attachés à la vie des filles du monde *de son espece*. Elle exprima sa reconnaissance au petit homme, qui tout de suite l'amena chez lui, & l'installa dans sa maison sous le titre de gouvernante. On sent bien que Madame la gouvernante avait encore un autre emploi; mais elle n'entra pas dès les premiers jours en exercice de toutes ses charges; j'en dirai plus bas la raison. Je prie le Lecteur de me permettre de lui faire connaître le nouveau possesseur des charmes de Mademoiselle Lisis. Je vais encore faire une digression, mais la
moins

moins longue qu'il me sera possible ; si on juge déplacée , je ne saurais qu'y faire.

Représentez-vous un personnage gros & court, les épaules accablées du poids d'une tête énorme , & d'une perruque *in-folio* ; toujours vêtu de noir , la mine commune & boursoufflée , les manières grossières & rustiques , le ton brusque , l'abord insolent ; & l'on se formera une idée du petit homme. Au reste , quoique avare , il est obligeant , par boutade , par caprice , à la vérité ; mais lorsqu'on rencontre un de ses bons momens , il n'y a point de services qu'il ne vous rende. On achete un peu cher ses bienfaits , il est vrai ; ce n'est qu'en grondant , qu'en vous querellant qu'il s'intéresse à vous ; mais chacun est humain à sa manière. Dès le lendemain que Lisis fut dans la maison , il lui raconta son histoire , afin qu'elle en conclût qu'on ne doit jamais désespérer de faire fortune , quel que soit l'avilissement où le sort nous ait placé.

DCCXVIII^e FOLIE.

— Rebuté de la vie rude & pénible qu'on mene à la campagne , lui dit-il ; & débauché par l'exemple de quelques-

uns de mes camarades, je dédaignai l'ancien métier de mes peres, & je vins à Paris dans le dessein de me faire Laquais. Je ne vous détaillerai point mes différentes conditions ; il ne m'y arriva rien d'extraordinaire, & qu'on ne voye communément tous les jours. J'ai servi des femmes vestales en public, & qui s'humanisaient en secret avec leurs gens, lorsqu'ils étaient beaux garçons ; j'ai servi de grands Seigneurs, dont l'on ne pouvait obtenir audience qu'en graissant la patte du Suisse, des Valets-de-Chambre, & même du reste de la valetaille. Tout cela n'a rien d'étonnant, je me hâte de passer à l'événement qui changea ma fortune, quoiqu'il soit encore bien simple, bien commun, pour ceux qui connaissent nos mœurs & nos ridicules.

J'entrai chez une vieille femme, dont je composai tout le Domestique. Quoique ma maitresse eût plus de soixante ans, je m'apperçus que son cœur en avait la moitié moins. Dès les premiers jours que je fus à son service, elle clignotait ses petits yeux afin de mieux me regarder, ou bien, sitôt que j'entrerais dans sa chambre, elle ne manquait

pas de mettre ses lunettes, & de me parcourir de la tête aux pieds. Je sus profiter habilement de mes découvertes; je redoublai de zèle & d'attention; je parus plus attaché par respect que par devoir auprès de la bonne vieille, qui remarqua mes soins, & me fit des mines plus tendres; c'est-à-dire, capables de me faire mourir de rire, si j'eusse été moins sur mes gardes. Des raisons essentielles me donnaient la force de dissimuler & d'affecter beaucoup de tendresse; ma précieuse conquête jouissait de douze mille livres de rente, en mettait chaque année les trois quarts de côté; & possédait par conséquent un ample coffre-fort. Que vous dirai-je? La tête acheva de tourner à ma vieille amoureuse; elle me proposa de l'épouser. Je ne résistai qu'autant qu'il fallait pour la persuader de mon désintéressement. Je consentis enfin à combler ses vœux. Dans les transports de sa joie, elle me reconnut riche de soixante mille francs par notre contrat de mariage, & voulut absolument y spécifier qu'après sa mort j'hériterais de tous ses biens.

Mon air de douceur, mes manières tendres & respectueuses, avaient fait espérer à la bonne vieille que je serais le meilleur des époux. Mais à peine me vis-je en possession de ses richesses, que je cessai de me contre-faire. Je la reléguai dans son appartement, où je ne lui rendais visite que le plus rarement qu'il m'était possible, encore n'était-ce que pour lui témoigner le dégoût qu'elle m'inspirait. Tandis que je la traitais si rudement, j'employais la fortune que je lui devais à mener une vie délicieuse; j'achetais les faveurs des plus jolies filles, je les recevais chez moi, je passais les nuits avec elles. Mes galanteries ne furent point ignorées de ma vieille moitié; elle en fut souvent témoin. La pauvre femme ne put tenir à mes mauvais traitemens & à mes infidélités; elle en tomba malade, & succomba bientôt à sa douleur. Par une bisarrerie que je ne puis concevoir, elle fit son testament avant de mourir, & me déclara de nouveau son unique héritier. Peut-être voulut-elle me forcer d'avoir pour elle de tendres sentimens après sa mort;

& j'avoue qu'elle s'avisa d'un excellent moyen. Au reste, je n'excuse point mes mauvais procédés, je ne vous les rapporte avec tant de franchise qu'afin de vous faire voir quel est le tendre retour qu'on a pour la passion des femmes d'un certain âge.

DCCXX^e FOLIE.

Je suis naturellement avare, c'est une justice que j'aime à me rendre, parce que je crois faire par-là l'éloge de mes bonnes qualités; mais dans les premiers tems de ma fortune, je me livrai au doux plaisir de me voir riche, & je voulus goûter routes les félicités qu'on peut se procurer avec de l'argent. Que de sommes immenses j'aurais conservées si j'avais été plus raisonnable! Heureusement que mes goûts & mes caprices furent bientôt satisfaits, & que la sagesse dissipa l'illusion qui me faisait acheter si cher des amusemens passagers. Je frémis des dépenses prodigieuses que m'avaient occasionné mes folies; & je suis revenu, grace au Ciel, à mon humeur économe. Je suis vêtu très-simplement, ma table est toujours frugale, comme vous en pouvez juger;

je ne me permets que le simple nécessaire. Il n'y a que pour les femmes que j'ai conservé un tendre penchant, & que je me laisse aller quelquefois à de légères dépenses. Par le moyen de la sage méthode que j'ai adoptée, je jouis de la douceur de conserver la meilleure partie de mes revenus, & d'être par conséquent doublement riche. Si j'avais eu toujours autant de prudence, je ne me serais point attiré les cruelles traverses dont il me reste à vous parler.

Les parens de ma défunte femme m'avaient vu de bien mauvais œil envahir une succession sur laquelle ils comptaient depuis long-tems; le luxe que je me plus d'étaler à leurs yeux, dans le dessein de les narguer, acheva de les irriter contre moi. Ils cherchèrent les moyens de m'enlever ma fortune, ou de me causer toutes les peines dont ils seraient capables. Peignez-vous mon étonnement & ma douleur, lorsque je me vis un matin arraché de mon lit, traité comme un criminel, & traîné dans une obscure prison. L'on ne tarda point à m'apprendre que j'étais accusé d'avoir avancé la fin des jours de ma vieille épouse, & d'avoir

fabriqué le testament qui me déclarait son héritier. L'on rappelait mon premier état de Laquais, la misère où j'avais languï, & la maniere indigne avec laquelle j'avais traité une femme qui me tira de la poussière, & me combla de bienfaits. Tout autre que moi se serait peut-être cru perdu, persuadé intimement qu'il était peu digne de la fortune qu'on lui disputait. Je parai avec courage les coups qu'on cherchait à me porter. Je ne prêtai point l'oreille aux propositions de mes ennemis, qui m'offraient de m'assurer un fort honnête, si je consentais à leur abandonner la succession contestée, je voulus tout ou rien. Je m'armai d'effronterie, & j'ai eu lieu de connaître combien elle est utile dans le monde : c'est un avis que je vous donne en passant.



CONCLUSION

*de l'histoire du Laquais parvenu ; & suite
des aventures de la Femme au palais
d'argent.*

DCCXXI^e FOLIE.

JE m'enfonçai dans le labyrinthe de la chicanne ; & je défendis si bien ma cause, qu'après six mois de dits & de redits, le testament fut confirmé, les parens de ma femme condamnés aux dépens & à des dommages considérables ; l'on me remit en liberté, & la justice me déclara un très-honnête homme. De sorte que j'accrochai encore une partie des biens de ceux qui se flattaient de me dépouiller de ma fortune.--

Mademoiselle Lifis tira un grand profit de cette histoire ; elle espéra qu'un jour elle aurait aussi le bonheur de devenir très-riche. Pour commencer à lui témoigner l'intérêt qu'il prenait en elle, Monsieur Brusquot, son nouveau protecteur, exigea qu'elle passât les

remedes. Lifis aurait bien désiré qu'il eût une autre maniere de témoigner son amour ; mais comme le grave personnage n'en connaissait point d'autres, & qu'on ne devenait sa maitresse qu'en se soumettant à cette bisarre cérémonie, l'objet de sa tendresse possédât-t-il encore la premiere fleur de l'innocence, il fallût qu'elle imitât la docilité de celles qui l'avaient précédée. Aussi-tôt que l'habile Esculape qui la traita, lui eut expédié une attestation en forme qu'elle jouissait d'une santé parfaite, les craintes de Brusquot cessèrent ; il la reçut dans son lit sans inquiétude. Voilà un homme qui rend quelquefois ridicules des précautions ordinairement fort sages ; ajoûtons encore qu'il n'a jamais bonne opinion de ses maitresses, tandis que la plûpart des amans s'exaltaient toujours sur le mérite, les graces & les vertus de la beauté qu'ils adorent.

DCCXXII^e FOLIE.

Il y avait plusieurs mois que Mademoiselle Lifis était pendant le jour gouvernante du sieur Brusquot, & sa femme toutes les nuits ; elle s'acquittait à

merveille de ses deux fonctions; lorsqu'un matin qu'elle était seule dans la petite chambre qu'elle paraissait occuper pour la décence, elle entendit un carrosse s'arrêter à la porte de la rue, & quelqu'un monter pesamment, & venir frapper à la porte: elle se disposait à ouvrir; mais le sieur Brusquot la prévint, & fit passer dans son cabinet l'homme qui venait d'arriver. Lifis prêta alors l'oreille avec plus d'attention. Elle entendit compter beaucoup d'argent, & son cœur se troubla, aux sons de la voix de l'inconnu. -- Oui, disait-il, nos fonds ont augmenté du triple; continuez à les faire valoir, en prêtant toujours secrètement; sur-tout ne diminuez jamais rien des intérêts.--

Lifis, étonnée de ce qu'elle éprouvait, & d'apprendre que Monsieur Brusquot se permettait plus d'un métier pour continuer de s'enrichir, voulut savoir quel était son digne associé d'usure. La curiosité l'engaga à le considérer dans l'instant qu'il se retirait. Mais à peine l'eut-elle envisagé, qu'elle poussa un grand cri, & lui sauta au cou, sans être retenue par la présence de Monsieur Brusquot, qui fronça aussi-tôt les sourcils.

Le lecteur est peut-être impatient de savoir quel est ce grave personnage, dont l'aspect imprévu causait tant de plaisir à Mademoiselle Lifis. Eh! bien, je vais satisfaire sa curiosité. C'était le galant Notaire qui avait mis en chambre la belle au palais-d'argent, & qu'elle quitta pour suivre son Laquais à Londres. Mais ce n'est plus ce Garde-notes couvert d'un habit lugubre, & devant sa gravité à une perruque *in-folio*. C'est un personnage tout brillant d'or, chargé d'embonpoint, paraissant ne porter qu'à peine un ventre énorme, faisant craquer le parquet sous le poids de sa lourde masse, & soufflant avec bruit à chaque pas qu'il fait. En un mot, Monsieur le Garde-notes est métamorphosé en Financier.

Notre nouveau Crésus, enflé de ses richesses, marchait la tête haute; il n'avait jetté qu'un regard dédaigneux sur Mademoiselle Lifis, arrêtée humblement sur son passage. Mais les vives caresses de cette belle l'obligeant de la fixer avec surprise, il se rappella bientôt des traits gravés encore dans son

cœur, & lui fit l'accueil le plus gracieux. — Ah ! ma chere enfant, s'écriait-il, quel bonheur de te trouver ! Le croirais-tu ? Je t'aime toujours, malgré la maniere indigne dont tu me quittas. Tu vois bien du changement en ma personne, n'est-ce pas ? Va, cesse d'être étonnée. Il n'y a point tant de différence qu'on se l'imagine d'abord entre un Notaire & un homme de finance : ils s'acoutument souvent tous les deux à s'emparer des fonds qu'on leur confie. Pour moi, me sentant toutes les qualités nécessaires, j'ai acheté un *bon*, & je me tire d'affaire tout aussi-bien qu'un autre. Tu es devenue, parbleu, tout-à-fait gentille. Viens, je suis prêt d'oublier le passé, & de partager ma fortune avec toi : tu avoueras que le dernier période de la félicité humaine pour ton sexe est de se voir la maitresse d'un Financier. — A la fin de cette espece de harangue, Mademoiselle Lifis donna sans façon la main au Crésus, qui la conduisit gravement à son carrosse, s'y placa à côté d'elle, & fit fouetter à un Hôtel qu'il venait de meubler, qu'il destinait sans doute à quelque beauté complaisante.

Monsieur Brusquot n'eut pas la force d'arrêter sa volage maitresse, l'étonnement, ou la douleur, lui ôta l'usage de la parole. Il suivit le Financier jusqu'à son carrosse, sans prononcer un seul mot; on prétend même qu'il était si troublé, si hors de lui, qu'il aida Mademoiselle Lifis à monter dans la voiture.

DCCXXIV^e F O L I E.

Jamais cette belle ne s'était vue dans un état aussi brillant, & jamais on ne soutint mieux les faveurs subites de la fortune. Les gens instruits de son origine & du rôle subalterne qu'elle avait joué sur le théâtre du monde, avaient de la peine à reconnaître en elle la fille du bon-homme Lucas, le Savetier du coin; à la voir si hautaine, si impertinente, si sensible aux moindres incommodités, il semblait qu'elle eût eu de tout tems des Laquais, des Femmes-de-Chambre, un bel Hôtel, des meubles somptueux, & le reste. Il est certain que le Financier n'avait rien épargné pour lui faire un *sort honnête*. Son cuisinier était un des meilleurs de Paris, ce qui la faisait beaucoup considérer;

sa table était servie avec profusion & avec délicatesse, ce qui ne se voit pas toujours. Quand Mademoiselle Lifis se montrait en public, elle sortait avec toute la pompe, toute la gravité d'une Duchesse; les rivières, les girandoles de diamans, & les autres ornemens en pierreries, relevaient, selon l'usage, la magnificence de sa parure. Il était juste qu'une Demoiselle de son importance eût une loge à chacun des trois spectacles, afin qu'elle y parût les jours qu'on peut y venir décemment. Notre Crésus, en surpassant les souhaits de sa maîtresse, s'imaginait que la reconnaissance la rendrait d'une fidélité à toute épreuve.

Cessons de nous étonner de la fierté, des airs vains & méprisables des gens du peuple parvenus tout-à-coup à une prodigieuse fortune; ils peuvent alléguer que la tête leur tourne dans l'opulence; au lieu que les grands Seigneurs, que nous voyons quelquefois susceptibles des mêmes hauteurs, ne sauraient aucunement les excuser, puisqu'ils devraient être acoutumés au luxe & aux richesses, & moins s'enorgueillir, par conséquent, d'un avantage que l'habi-

tude de le posséder devrait diminuer à leurs yeux. Cette longue période, cette morale qui déplaira peut-être à quelques-uns de mes lecteurs, a pour but de pallier, s'il est possible, les travers de Mademoiselle Lisis. Sans doute qu'elle se méconnut au sein de l'abondance & des plaisirs, & qu'elle se crut transformée en femme de condition. Elle se donna tous les airs d'une Duchesse, qui dégrade son rang par des manières impérieuses & *d'étiquette*. Dès qu'elle fut comblée des dons du Financier; elle se trouva sujette aux migraines, aux vapeurs, ne marcha plus qu'en regardant tout le monde par-dessus l'épaule, se fit un plaisir d'afficher l'impertinence & les caprices les plus extravagans. Elle semblait vous dire: je suis une femme de quelque chose, voyez ma personne avec transport, avec enthousiasme; ayez pour moi du respect, de la considération; je le mérite. Les prodigalités du Marquis d'Illois redoublent encore sa vanité, ses prétentions. Il est vrai que les flatteries qu'on lui adresse, les fades madrigaux, composés à sa louange par de petits rimeurs, contribuent à nourrir son orgueil & son amour-propre.

SUITE DES AVENTURES

de la Femme au palais d'argent, & continuation de l'histoire du Marquis d'illois.

DCCXXV^e FOLIE.

ON a vu de quelle constance elle se piquait pour le généreux Financier & la bisarre délicatesse de Monsieur d'Illois, qui l'obligea de vendre tout ce qu'elle tenait de son Crésus, afin qu'elle n'eût rien qui lui rappelât son premier amant. Reprenons le fil de notre discours interrompu trop long-tems par l'histoire de cette fille célèbre.

En s'attachant la petite Lifis, il semble que Monsieur d'Illois vienne de faire une précieuse conquête. Il cesse d'être inconstant; il déclare même qu'il est fixé pour toujours. La docilité avec laquelle on s'est soumis à tous ses caprices, a sans doute vivement touché son cœur, en le persuadant qu'il est sincèrement aimé. Chaque jour augmente ses transports, & ce qu'il y a de plus

singulier, c'est qu'il a autant d'égards, autant d'estime pour la petite Lifis, qu'il en aurait pour une femme honnête, qui ne se serait rendue qu'après une longue résistance, & qu'en cédant à l'ivresse de l'amour & des sens, dans un de ces momens délicieux où la sagesse s'égare: il est encore aux petits soins, aux tendres attentions, vis-à-vis de la Nymphe dont il porte les chaînes. Il l'aborde timidement, semble craindre d'effaroucher la vertu de quelque innocente beauté. Ses manières sont tout à la fois caressantes & respectueuses. Devenu docile à son tour, il exécute promptement les ordres de sa divinité, tâche de prévenir ses vœux, & tremble toujours de lui déplaire. O Amour ! Amour, que tu te joues des hommes au gré de tes caprices ! Par toi les vieillards ne sont plus que des enfans ; tu transformes le sage en étourdi, & tu plonges le fou dans un nouveau délire.

La passion qui s'est emparée de Monsieur d'Illois, le rend peut-être excusable ; mais que penserons-nous des grands Seigneurs que les richesses de Mademoiselle Lifis attirent autour d'elle ? Oubliant leurs titres, l'orgueil de

leur naissance, ils rampent, pour ainsi dire, aux pieds d'une fille entretenue, ils la traitent avec autant de respect qu'une Dame du premier rang. Le moyen qu'une jolie fille du monde, *de la première classe*, n'ait point de vanité, quand elle se voit l'idole des principaux Seigneurs de la cour? Il est tout simple que la tête lui tourne.

DCCXXVI^e FOLIE.

Au milieu de ses plaisirs & de sa gloire, Mademoiselle Lisis éprouve une grande mortification. Le Chevalier de Mornique, vieux libertin, dont la fortune est aussi délabrée que la santé, & qui acheve de ruiner l'une & l'autre avec la blonde Rosette, engage le Marquis & sa maîtresse à grossir le nombre des aimables convives d'un souper fin, qu'il doit donner chez son infante. Cette partie ne plaît pas trop à Mademoiselle Lisis, mais elle craint de chagriner par un refus le Marquis d'Illois, qui ne cesse de décrire les plaisirs qu'il se promet de goûter. L'heure du rendez-vous est fixée à onze heures; mais comme il est du bon-ton de se faire attendre, & de n'arriver que long-tems

après les autres, il était plus de minuit, lorsque la fiere Lifis & Monsieur d'Illois se rendent à l'endroit indiqué. Plus d'un convive avait pesté tout bas contr'eux. Les femmes sentent redoubler leur humeur, en se voyant effacées par la maitresse du Marquis. Sa robe est d'une étoffe plus précieuse que les leurs; sa coëffure est du meilleur goût; elle est toute couverte de diamans. La blonde Rosette sur-tout en conçoit un secret dépit. Mais chacun dissimule ses sentimens, & compose l'air de son visage. On se met à table; la joie & l'amitié paraissent régner au milieu des convives, tandis qu'ils se méprisent & s'ennuient mutuellement: image de ce qui se passe à la plûpart des soupers. Cependant les choses allaient assez bien, lorsqu'au dessert la blonde Rosette ne put se contenir davantage. Mademoiselle Lifis ne lui parlait qu'avec dédain, & ne daignait même qu'à peine lui répondre. Impatientée de ses hauteurs, elle lui dit tout-à-coup d'un ton aigre:— En vérité, Mademoiselle, vous êtes bien fiere! voilà ce que c'est que d'avoir pour amant des Marquis d'Illois. Mais plutôt que de faire

ainsi la grande Dame, vous feriez mieux de retirer votre pere de la *saveterie*. - A cette terrible apostrophe, Lisis, déconcertée & couverte de confusion, se met à pleurer, en s'écriant, qu'il est affreux qu'on ose insulter une femme comme elle ! Le Marquis tâche en vain de la consoler, & l'engage enfin à sortir sur le champ d'une maison où elle ne s'attendait guères que son origine était connue.

DCCXXVII^e FOLIE.

Cette mortification la fait ressouvenir de son pere qu'elle avait oublié depuis long-tems ; la premiere chose qu'elle fait le lendemain, c'est d'ordonner qu'on mette les chevaux à son carrosse le plus superbe, & de se faire conduire dans la rue où demeurait le bon-homme Lucas, quand il lui appliqua un si terrible coup de pied. Elle arrive à la porte de la maison où elle avait demeuré autrefois avec son pere ; elle la reconnait encore : les premieres impressions de la jeunesse ne s'effacent jamais. Un de ses gens demande le bon Savetier ; il accourt aussi-tôt, après avoir fait à la hâte une petite toilette, fort

surpris qu'une grande Dame daignât lui rendre visite. Il s'approche du carrosse tout essoufflé, son chapeau à la main; car il avait voulu mettre sa perruque, & se présenter en habit décent; il s'approche donc, n'osant lever les yeux, & faisant à chaque pas de profondes révérences. -- Avancez-vous, lui dit la fiere Lifis, d'un ton ferme & regardez-moi. -- Le bon-homme l'envisage alors, & demeure stupéfait, en reconnaissant sa fille, toute couverte de diamans. -- Ah! ma chere fille, s'écrie-t-il en pleurant de joie, que j'ai de plaisir!... -- Arrêtez, interrompt Mademoiselle Lifis; j'ai désiré cette entrevue pour vous apprendre qu'on ne doit pas trop maltraiter ses enfans. Reprochez-vous les coups que vous m'avez donnés; songez sur-tout au coup de pied dans le ventre que vous m'appliquâtes si brutalement. Adieu, vous ne me reverrez jamais. -- A ces mots, elle ordonne au cocher de fouetter, & s'éloigne rapidement du bon-homme Lucas, qu'une des roues du brillant équipage de sa fille couvre d'un déluge de boue.

Satisfaite de la leçon qu'elle vient de faire à l'auteur de ses jours, elle cesse de s'en occuper, & parvient dans peu à l'oublier parfaitement, ainsi que l'affront que lui a fait la maitresse du Chevalier de Mornique, en découvrant la bassesse de sa naissance, qui la forcerait souvent de rougir, si elle avait la faiblesse d'y songer. Elle continue de copier les grands airs de quelques femmes titrées, elle saisit fort bien les ridicules de ses modeles, & fait même les surpasser. Elle est d'autant plus contente que les suites de la terrible maladie qu'elle éprouva dans sa jeunesse sont ignorées de tout le monde: les femmes qui la servent n'en sont pas même instruites. A quelles plaisanteries ne serait-elle pas exposée, si l'on venait à savoir qu'elle ne peut parler qu'au moyen d'un palais d'argent! O cruel revers! ce malheur qu'elle a tant redouté, lui arrive par sa faute; elle a la douleur de le voir divulguer, & d'être surnommée *la belle au palais d'argent*. Voici comment elle s'attira une célébrité qui la désespere.

Elle est souvent obligée de sortir son palais de sa bouche, afin de le nétoyer. Lorsqu'elle va s'acquitter de ce soin indispensable, elle se retire dans la pièce la plus reculée de son appartement, & ferme exactement la porte, de crainte d'être surprise dans une pareille occupation.

Elle a toujours pris ces sages précautions depuis qu'elle a quitté l'Angleterre. Mais un matin, qu'avec des amis choisis & Monsieur d'Illois, elle doit aller à la campagne, elle se hâte de nétoyer son palais, & néglige d'empêcher qu'on ne puisse la surprendre. Dans l'instant qu'elle le tient à la main, une de ses femmes vient l'avertir que toute la compagnie est rassemblée, & qu'on la demande. La pauvre Lisis est si troublée, qu'elle n'a point la présence d'esprit de remettre promptement son palais dans sa bouche. Elle veut dire qu'on s'éloigne, & ne pousse que des sons confus. La femme-de-chambre, effrayée, s'empresse de la secourir, & s'écrie de toutes ses forces: -- Ah! mon Dieu! ma maitresse est muette. --

Cette exclamation achève encore de troubler la pauvre Lisis ; elle croit déjà voir accourir toute la maison ; & peut-elle douter que son malheur ne devienne public ? Elle n'imagine pas d'autres moyens de prévenir la honte qui la menace , que de se réfugier dans quelque endroit écarté , où elle pourra , sans être apperçue , remettre à sa place le palais d'argent. Elle court donc à travers les appartemens , toute en désordre , l'air égaré , semblable à une biche poursuivie par les chasseurs. Elle était prête à se jeter dans un petit cabinet , lorsqu'elle se trouve face à face d'un jeune Marquis , homme d'une indiscretion inouïe , que sa malice naturelle rend très-fertile en bons-mots. C'est un des agréables Seigneurs qui doivent l'accompagner à la campagne. -- Qu'avez-vous , mon ange , s'écrie-t-il ? Vous voilà dans un état horrible. Les graces de votre visage sont terriblement en désordre. -- Mademoiselle Lisis , tout-à-fait hors d'elle-même , s'en serait évanouie , si elle en avait eu la force. Elle joint les mains , & fait signe au petit-maître de se retirer.

tirer. Voyant qu'il reste impitoyablement, elle prononce quelques mots entrecoupés, afin de joindre les prières aux signes. -- Bonté du Ciel ! s'écrie le jeune fat, en reculant deux pas, vous êtes muette ; mais voilà qui est unique ! Quel étrange malheur vous a privée de cette jolie langue, dont vous vous serviez si bien ? Cette partie-là, toujours agitée, toujours en mouvement chez les femmes, serait-elle sujette à la paralysie ? Ce serait une chose criante, épouvantable. -- Pendant ce discours, Mademoiselle Lifis revient un peu de son trouble ; elle fait un effort sur elle-même, se tourne brusquement de côté, & veut replacer dans sa bouche ce qui peut seul lui rendre la parole. Mais la trop grande précipitation est cause que le fatal palais lui échappe des mains ; il tombe à terre, le jeune fat s'en saisit, & court en riant rejoindre la compagnie, vivement poursuivi par notre belle infortunée, qui pousse des cris affreux.

DCCXXX^e FOLIE.

Tenez, s'écrie-t-il en entrant, voilà l'âme de Mademoiselle Lifis ; c'est

à-dire, ce qui lui donne l'usage de la parole; je me doute..... -- Il n'eut point le tems d'en dire davantage; Lifis fond sur lui, arrache de ses mains un trésor qui lui est si précieux; & sans perdre de tems, le place dans sa bouche. -- Elle vient d'avaler ce morceau de métal! s'écrient ceux qui furent témoins de son action. -- Non, répliqua tranquillement la maitresse de M. d'Illinois; je me précautionne seulement contre les entreprises de cet étourdi. -- Miracle! dit en riant le petit-maitre qu'elle apostrophe. La parole vous revient? Parbleu! la découverte est singulière. L'argent opere de grands prodiges, sans doute; mais l'on ne s'était point encore avisé de lui attribuer la vertu de faire parler les femmes. Il faut avouer que ce métal est merveilleux pour agir de toutes les manières sur le beau-sexe. -- Lifis tâche de faire passer pour des plaisanteries les discours du malin petit-maitre. Cet incident redouble la joie de la compagnie; l'on vole à la campagne, achever de se livrer à la plus folle gaieté.

Cependant le bruit se répand que Mademoiselle Lifis a un palais d'argent

dans la bouche. Une telle singularité donne lieu à mille discours plus impertinens les uns que les autres. Chacun se pique de savoir la vérité du fait ; & il n'y a point de sottises qu'on ne se permette de débiter. Monsieur d'Illois est le seul qui garde un respectueux silence. Loin de prêter l'oreille aux propos de la malice & de la calomnie, il ne peut souffrir qu'on ose plaisanter au sujet de sa maîtresse ; il est prêt à soutenir envers & contre tous, que la vertu de la Belle s'est rarement démentie : ainsi Dom-Quichotte voulait toujours se battre pour les charmes de sa Dulcinée chimérique.

CONTINUATION

de l'histoire de la Marquise d'Illois.

DCCXXXI^e FOLIE.

LA Marquise d'Illois, de laquelle il est bien tems que nous parlions, continue d'aimer à la fureur le Duc de Wilcam. Le Lecteur se rappellera, s'il lui plaît, que c'est un grand Seigneur Allemand, venu à Paris pour prendre

les manieres Françaises, & que la Marquise daigne instruire. Elle trouve son élève docile à ses leçons; s'il ne s'applique point à faire une étude particulière de nos mœurs, de la grandeur de notre Monarchie, il cherche au moins à savoir comment on fait l'amour à une jolie Française; & c'est tout ce que Madame d'Illois desire qu'il apprenne. Elle serait tout-à-fait heureuse, si la satisfaction que lui cause la conduite de son amant n'était troublée par la grossesse, dont j'ai eu soin d'avertir le Lecteur, & qui est la suite des caresses de son mari; je le répète, dans la crainte qu'on ne s'imagine que l'Amour seul a fait l'ouvrage de l'Hymen, ainsi que nous le voyons tous les jours. La grossesse de la Marquise rend donc ses plaisirs moins vifs. Elle a la douleur de s'appercevoir que son petit ventre s'arrondit de plus en plus, qu'il acquiert un embonpoint qu'il est impossible de cacher: ce qui redouble son chagrin, c'est peut-être parce qu'il lui paraît ignoble, & du dernier bourgeois, d'être grosse de son mari. Préférant la finesse de sa taille à la douceur de devenir mere, elle n'a garde de prendre les précautions qu'exi-

ge son état, & que certaines femmes poussent si loin. Au lieu de n'oser faire un pas, d'être couchée toute la journée dans la chaise-longue, d'avoir des dégoûts, des fantaisies bizarres, elle mange de tout ce qu'on lui sert; elle est toujours sur pied, & passe la plupart des nuits à table. Il est vrai qu'à force de se régaler de mets succulents, de vins étrangers, son palais s'est émoussé, l'habitude l'empêche de sentir tout ce qu'ils ont d'agréable. Les liqueurs les plus fortes lui font à peine impression. Pour qu'ils aient des sels assez piquans, il faut que ses meilleurs ragoûts soient à l'eau-de-vie, au vin de Champagne.

DCCXXXII^e FOLIE.

Il semble que Madame d'Illois veuille toujours avoir la gloire de se singulariser; si l'étourderie & les travers devenaient généralement à la mode, je crois qu'elle se piquerait alors d'être raisonnable. Il suffit qu'il faille se ménager dans la grossesse, pour qu'elle se plaise à sauter du soir au matin. Lorsqu'elle est toute rondelette, elle s'avise de s'appercevoir qu'elle a un grand penchant pour la danse. Charmée de dé-

couvrir en elle une qualité aussi précieuse, elle devient une des principales danseuses des bals de société. Quel créve-cœur de ne pouvoir satisfaire son goût dans ceux de Saint-Cloud, d'Auteuil & du bois de Boulogne ! qu'il lui est triste sur tout de n'être que spectatrice aux Wauxhalls ! Une femme de son rang n'oserait danser dans de pareils endroits ; l'on n'y admire guères que la légèreté des filles de l'Opéra, & des autres Démoniselles d'une vertu mourante. Mais elle goûte au moins la satisfaction de s'y montrer, & de contempler avec des yeux d'envie les Beautés qui ne sont point gênées sur la bienséance. D'ailleurs, elle se dédommage amplement de la contrainte où elle se trouve dans ces lieux qui n'offrent à la plupart des femmes que l'apparence des bals, sans en avoir la réalité. Quand quelque grand Seigneur donne un bal chez lui, (ce qui arrive assez souvent depuis que la manie de la danse s'est emparée de nous, ainsi que le démon de la musique,) elle ne manque pas de tout mettre en usage pour s'en faire prier, si l'on n'a point songé d'abord à elle ; & pendant toute la nuit elle s'acquitte de plusieurs con-

tredanſes de ſuite, avec une ardeur étonnante. Il eſt aſſez ſingulier de voir ſauter, ſ'agiter, une eſpèce de poupée, dont l'embonpoint énorme fait craindre à tout moment qu'elle n'ait plutôt beſoin d'un Accoucheur que du menuet de Cupis.

DCCXXXIII^e FOLIE.

Le bal chéri de la Marquiſe, c'eſt celui de l'Opéra; la liberté qu'on y trouve produit les vrais plaiſirs. Il rapproche & confond tous les états, afin qu'ils concourent tous enſemble à rendre la joie univerſelle. L'aimable déſordre qu'il occaſionne eſt la ſource des amuſemens les plus viſs; la gaieté n'eſt jamais ſi charmante que l'orſqu'elle eſt la plus folle; & le maſque contribue à la faire naître en même tems qu'il excuſe les transports de ſon joyeux délire. Là, le grand Seigneur oublie ſes titres & ſes richesses, & rit avec l'honnête Bourgeois; là, l'orgueilleuſe Ducheſſe ſolâte ainſi que la ſimple Griſette, tandis que celle-ci eſt reſpectée comme la Dame du premier rang. A voir le mélange & la variété de tant de perſonnages biſarres, couverts d'habits grotéſques, & la joie qu'ex-

priment leurs gestes & leurs actions, l'on dirait que la Folie a rassemblé tous ses sujets, & qu'ils se livrent sans contrainte aux transports qu'elle inspire.

Madame d'Illois va donc assiduellement au bal, depuis que sa grossesse est avancée, comme si elle voulait braver la Nature, avant même qu'elle l'ait rendu mere. Elle fait une nuit la partie d'y aller avec le Duc de Wilcam, tous les deux habillés en *chauve-souris*. Après avoir dansé jusqu'à n'en pouvoir plus, toujours sous les yeux du Duc, qui n'a garde de s'en éloigner, de crainte de la perdre dans la foule, elle juge à propos de se reposer, & va s'asseoir, avec son compagnon, dans une loge écartée. Le Seigneur Helvétique, enflammé par la vue des jolis objets dont la salle du bal est ordinairement remplie, tient à la Marquise les discours les plus tendres, & croit n'être entendu que de l'Amour seulement.

al c. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840. 841. 842. 843. 844. 845. 846. 847. 848. 849. 850. 851. 852. 853. 854. 855. 856. 857. 858. 859. 860. 861. 862. 863. 864. 865. 866. 867. 868. 869. 870. 871. 872. 873. 874. 875. 876. 877. 878. 879. 880. 881. 882. 883. 884. 885. 886. 887. 888. 889. 890. 891. 892. 893. 894. 895. 896. 897. 898. 899. 900. 901. 902. 903. 904. 905. 906. 907. 908. 909. 910. 911. 912. 913. 914. 915. 916. 917. 918. 919. 920. 921. 922. 923. 924. 925. 926. 927. 928. 929. 930. 931. 932. 933. 934. 935. 936. 937. 938. 939. 940. 941. 942. 943. 944. 945. 946. 947. 948. 949. 950. 951. 952. 953. 954. 955. 956. 957. 958. 959. 960. 961. 962. 963. 964. 965. 966. 967. 968. 969. 970. 971. 972. 973. 974. 975. 976. 977. 978. 979. 980. 981. 982. 983. 984. 985. 986. 987. 988. 989. 990. 991. 992. 993. 994. 995. 996. 997. 998. 999. 1000.

Il se trompe; en voici la preuve. Certain Seigneur a reconnu Madame d'Illois, quoiqu'elle n'ait point ôté son masque. Il se doute bien qu'elle est dans

la compagnie d'un amant chéri; & se faisant un plaisir d'entendre quelque chose de leur amoureux entretien, il la suit par derrière, & se place à la porte de la loge où elle s'est retirée. Notre écouteur, appliqué à saisir les mots qui parviennent jusqu'à son oreille, se dégoûte bientôt de faire le personnage d'espion. Il réfléchit que Madame d'Illois est une très-jolie femme, & qu'il serait peut être possible, à la faveur du désordre du bal, de la séparer de son amant, & de profiter de l'erreur où'elle serait. Aussi-tôt notre homme, fort malin de son naturel, & qui se plaît à tourmenter son prochain, sur-tout le beau-sexe, se met l'esprit à la torture, afin d'imaginer quelque ruse qui puisse le conduire au but qu'il se propose. Il est trop fécond en malices, pour être longtemps embarrassé. Il court s'affubler d'un équipage pareil à celui du masque qui accompagne Madame d'Illois, & revient se mettre en sentinelle, écouter les discours du rival qu'il veut supplanter, afin de mieux savoir ce qu'il doit dire, s'il se procure à son tour un doux tête-à-tête. Notez que notre espiegle se per-

... R S ...

sûreté qu'il fait la meilleure action du monde.

DCCXXXV^e FOLIE.

— En vérité, s'écrie tout-à-coup la Marquise, en parlant au Duc de Wilcam, je suis trop échauffée, je n'y saurais tenir. Allez me faire apporter des rafraîchissemens. — Le Duc obéit, & à peine s'est-il éloigné de quelques pas, que le masque qui est aux aguets vient prendre sa place. — Vous voilà déjà de retour, lui dit Madame d'Illois, trompée par la ressemblance des habits. — J'ai rencontré un des garçons Limonadiers, répond le masque, en contrefaisant sa voix; il m'a dit que nous ferions mieux d'aller au Café même. — Le rusé matois ne cherche qu'à séparer la Marquise de son rendre Cavalier, de manière qu'il lui soit impossible de la rejoindre. Il la conduit insensiblement au milieu de la salle, & s'enfonce avec elle dans la foule des masques. — Je n'ai plus soif, lui dit Madame d'Illois, appuyée nonchalamment sur son bras. J'ai voulu rompre une conversation qui commençait à devenir trop tendre. Ne vous souvient-il plus de l'aventure du carrosse?

— Lorsque on est auprès de ce qu'on aime, le cœur ne saurait être tranquille, répond le feint Duc de Wilcam, qui entend à demi-mot. — Il est quelquefois de la prudence de modérer ses transports, réplique la Marquise en se laissant presque aller sur son amant prétendu. Quand on est certain de trouver l'occasion de s'expliquer sans témoin, l'on doit différer un entretien que des importuns peuvent troubler. — Ah! Madame, s'écrie le masque, (en parlant pourtant très-bas,) croyez-vous que vos charmes permettent de suivre de pareilles maximes? Detrompez-vous; l'impatience que l'Amour fait naître est bien excusable. — La Marquise ne fait que répliquer à des raisons qui lui paraissent aussi fortes. Elle garde un instant le silence, comme pour réfléchir à ce qu'elle doit répondre. — Que vous êtes fou, mon cher Duc, dit-elle enfin! Je vois bien que vous serez toujours un étourdi.... Mais l'on érouffe ici; il n'y a pas moyen d'y tenir. Retirons-nous; je vous rendrai peut-être plus raisonnable. — C'est ce que demandait le prétendu de Wilcam; il la conduit à son car-

resse, y monte avec elle, en remerciant le Ciel de sa bonne-fortune.

DCCXXXVI^e FOLIE.

Le rusé compagnon se doute bien que celui qu'il représente est du dernier mieux avec Madame d'Illois; il agit en conséquence de ses conjectures. La Marquise, qui croit être avec le Duc de Wilcam, ne s'oppose point absolument aux libertés qu'on ose prendre; elle résiste d'une manière qui annonce qu'elle se défend contre quelqu'un à qui elle est accoutumée de céder. Enfin, quand le carrosse s'arrête, le masque est certain d'avoir joué à merveille le rôle de celui qu'il a supplanté. Il donne la main à Madame d'Illois, & l'accompagne jusqu'à son appartement. Il croit alors qu'il est de la prudence de se retirer. Mais la Marquise le retient par le bras, & l'oblige de s'asseoir. -- Eh quoi! lui dit-elle en folâtrant, toujours avec ce masque? c'est trop voiler des traits que je chéris. Je n'aime ni les amans ni les visages en peinture. -- Le Seigneur déguisé se trouve dans un grand embarras; il veut en vain s'esquiver, sous prétexte qu'il est tard, & que le son-

meil l'accable. Les caresses de la Marquise le troublent; il soupire, s'attendrit, & son masque se détache.....

O Ciel! que vois-je, s'écrie-t-elle!... & la chambre retentit de ses éclats de rire. Le jeune Seigneur s'attendait qu'on allait lui arracher les yeux, il se rassure; & se jettant aux pieds de la Dame qu'il craignait d'avoir offensée, il s'excuse sur la vivacité de son amour. L'aventure paraît trop comique à Madame d'Illois, pour qu'elle ait la force d'être en colere; elle fait grâce à la témérité de ce nouvel amant, en faveur du stratagème qu'il a mis en usage; elle permet même qu'il lui tienne compagnie le reste de la nuit.

DCCXXXVII^e FOLIE.

C'est ainsi que le hasard procure souvent des adorateurs aux jolies femmes, & que leur vertu fait naufrage de nouveau, lorsqu'elles s'y attendent le moins. Madame d'Illois ne se reproche aucunement cette infidélité; elle ne s'en regarde pas même comme coupable; elle ne l'attribue qu'à la fatalité du sort. En effet, voulait-elle manquer à son premier amant? Pouvait-elle se garantir d'une ruse tout-à-fait ingénieuse? Ce rai-

sonnement la tranquillise , & sa conscience est fort en repos.

La manie de courir les bals qui s'est emparée de la Marquise , la rend témoin de plusieurs aventures bisarres. En voici une , entr'autres , beaucoup plus singulière que la sienne , qui va se passer sous les yeux ; & dont le Lecteur voudra bien permettre que je lui fasse part.

Certain grand Seigneur, voulant se couvrir de gloire , forme le dessein de donner dans son Hôtel un bal superbe. Aussitôt un nombre infini d'ouvriers travaillent à décorer ses salles ; l'on s'agit , l'on s'empresse ; le Monseigneur donne par-tout ses ordres , & réfléchit en grave politique , comme s'il s'agissait d'accomplir le projet de la paix perpétuelle. La Renommée répand dans Paris la magnifique fête qui se prépare ; les femmes d'un certain monde s'intriguent pour en être priées , & mettent toutes les ouvrières en campagne , afin de se faire faire des dominos du dernier goût. La Marquise d'Illois obtient un billet , qu'elle ne rougit point d'aller demander elle-même , tant elle craignait d'être oubliée ; & quel affront , si elle eût éprouvé ce cruel malheur ! La nuit du bal ar-

rive enfin , au grand contentement de ceux qui se flattent d'y briller. Jamais l'on ne vit une telle confusion. Les masques remplissent jusqu'aux escaliers. La Marquise est vingt fois sur le point d'être étouffée dans la foule , & se trouve trop heureuse de sauver la moitié de son domino. La chaleur excessive des appartemens est encore augmentée par la prodigieuse quantité de bougies ; & les rafraîchissemens viennent à manquer au beau milieu du bal. Cette fête si magnifique & si mal ordonnée , coûte au moins cent mille francs ; & le Monseigneur croit avoir par - là bien prouvé sa grandeur , & l'excellence de son goût.

AVENTURES ET QUI-PRO-QUO.

DE BAL.

DCCXXXVIII^e FOLIE.

ON commence à danser vers les cinq heures du matin ; c'est-à-dire lorsque les Musiciens ivres s'endorment en faisant jurer leurs violons sous l'archet qu'ils tiennent d'une main mal assurée.

Tout-à-coup de grands cris se font entendre, quatre masques se jettent au milieu des danses, & sortent en se menaçant; chacun les suit, afin d'apprendre le sujet de leur trouble & de leur colere. Voici quelle est la cause de tout ce désordre.

La jeune Baronne d'Isaac, que la jalousie de son mari a presque séquestrée du commerce des vivans, importunant le vieux jaloux afin qu'il lui permît d'aller à un bal dont les apprêts faisaient tant de bruit, qu'il fut forcé d'y consentir. Mais il exigea deux conditions; la première, qu'il serait lui-même le Cavalier de sa gentille moitié; la seconde, qu'il la tiendrait toute la nuit sous le bras, sans qu'elle pût le quitter un seul instant.

DCCXXXIX^e FOLIE.

Notre Baron tout essoufflé, tenant fortement la main de sa jeune épouse, bien sûr qu'elle ne saurait lui échapper, & que son honneur ne court aucun risque, parvient à pénétrer dans une des salles du bal. Mais il y avait à peine mis le pied, qu'une foule de masques, poussés par d'autres, comme des flots tumultueux, se jettent sur lui, le font pi-

rouetter, le portent successivement d'un bout de la salle à l'autre. Ne pouvant plus résister au torrent qui l'entraîne, le Baron lâche le bras de sa femme, & la perd tout de suite de vue. C'est en vain qu'il s'efforce de la rejoindre, en gagnant le côté par où elle est disparue; de nouvelles troupes de masques l'entraînent, le repoussent, lui font prendre un chemin tout opposé. Qu'on se représente les inquiétudes, les alarmes de notre jaloux ! Il serait mort, je crois, de douleur, si quelques instans après avoir été séparé de sa jolie moitié, il n'avait eu le bonheur de la reconnaître à la couleur & à la garniture de son domino. Sitôt qu'il l'aperçut, il lui saisit vivement le bras, & se promet bien que toutes les forces humaines réunies ne seront plus capables de lui faire lâcher prise. -- J'étais au désespoir de notre séparation, lui dit la Belle. -- Et moi, répond le mari, croyez-vous que j'en étais content ? -- Vous déguisez les sentimens de votre cœur, réplique la jeune moitié; ma présence met obstacle à vos plaisirs. -- Sans se donner la peine de répliquer à un discours dont il ne concevoit pas trop la justesse, notre jaloux

voulait se retirer ; mais sa compagne l'engage à rester jusqu'au jour. Ses alarmes se dissipent , il traverse les salles en s'applaudissant de sa vigilance , & se moque tout bas de la sottise des maris qu'on trouve le moyen de tromper dans la plupart des bals.

DCCXL^e FOLIE.

Le couple conjugal , ne voulant point être reconnu , déguisait sa voix en s'entretenant. Le jaloux Baron n'avait garde de permettre que sa femme ôtât son masque ; il craignait trop que la vue du trésor qu'il possédait ne fît naître l'envie de le lui enlever. Pour lui , persuadé qu'il ne courait aucun risque , il se disposa plusieurs fois à détacher son masque , afin de prendre l'air ; sa compagne l'empêcha de se satisfaire , en lui disant qu'elle ne voulait point que ses maîtresses eussent le plaisir de le voir. Notre vieux jaloux crut que ce compliment n'était qu'une plaisanterie , & ne fit qu'en rire.

Cependant à force de se promener , les deux époux commencent à se sentir fatigués. La foule s'étant un peu éclaircie , & le jour étant sur le point de pa-

raître, ils présument qu'il leur sera plus facile de trouver à s'asseoir. Les recherches qu'ils font pour découvrir une place sur quelque banquette, les conduisent dans une pièce écartée, dont les bougies, tirant sur la fin, ne jettent plus qu'une faible lueur. Ils apperçoivent dans un coin deux personnes couvertes de dominos pareils aux leurs, qui paraissent s'entretenir avec beaucoup d'attention, & qui tenaient leurs masques à la main, prêts à les remettre lorsqu'on s'approcherait d'eux. Ils entendirent en arrivant que l'une de ces deux personnes disait d'un ton fort enjoué: -- Ah! que ma femme est attrapée! -- Et que l'autre s'écriait: -- Ah! que mon mari est dupe! --

DCCXLI^e FOLIE.

Aussitôt que les deux masques, dont la conversation était si gaie & si animée, apperçurent ceux qui venaient d'entrer, ils gardèrent un profond silence, & parurent inquiets. Sans y faire trop d'attention, le couple conjugal va s'asseoir à quelque distance d'eux. Le masque féminin auquel le Baron donne le bras, se plaint alors que la chaleur

l'étouffe, & détache son masque; le vieil époux en fait de même; & ils s'envisagent tous les deux à la fois. . . O Dieu! quelle surprise inattendue! Le jaloux voit que ce n'est point sa femme qu'il conduit depuis si longtems; & celle qu'il prenait pour sa moitié connaît qu'elle n'est point avec son mari. L'objet le plus effrayant leur aurait causé moins d'effroi. Ils sentent glacer leurs sens à l'aspect l'un de l'autre, & ne peuvent retenir un grand cri. Ce cri porte l'alarme dans l'âme des deux dominos qui s'entretenaient dans un coin; ils se hâtent de rattacher leurs masques. Mais souvent plus l'on se presse, moins l'on avance; les visages de carton s'échappent de leurs mains; le jaloux Baron reconnaît sa femme, & qu'elle se moquait de lui; & sa compagne reconnaît son mari, & qu'elle était l'objet de ses railleries. Chacun des époux trompés, trahis, veut s'emparer de son bien; mais l'on cherche encore à leur échapper.

C'est alors que le bal du grand Seigneur fut interrompu, & que les quatre masques troublèrent les danses, traversèrent rapidement les salles,

les uns en fuyant , les autres en poursuivant.

CONCLUSION

de l'aventure & des qui-pro-quo de bal.

DCCXLII^e FOLIE.

IL me reste à rendre raison de tous les *qui-pro-quo* dont je viens de parler. Il faut savoir que la gentille moitié du jaloux Baron aimait depuis longtemps un de ses voisins , qu'elle entretenait souvent de ses fenêtres , soit par signes , soit à l'aide du langage des yeux. Ils étaient ensemble de la dernière intelligence ; & leurs tendres conversations ne pouvaient faire grand bruit , ni frapper les oreilles des surveillans. Il est encore nécessaire que j'apprenne au Lecteur que l'amoureux de la charmante Baronne a le malheur d'être uni à une femme dont la jalousie ne le cède en rien à celle du mari le plus défiant , le plus soupçonneux. Son ombre même lui cause des allarmes ; si elle dort , c'est pour rêver que son cher époux lui est infidèle ; quand elle veille , ce qui lui

arrive ordinairement, elle n'est occupée qu'à épier les actions, qu'à le quereller sur des démarches tout-à-fait innocentes, qu'à se tourmenter afin de lui prouver qu'il est bien avec toutes les femmes de sa connaissance. Une telle conformité dans la destinée des deux amans achève, sans doute, de resserrer les nœuds commencés par la sympathie. Ils étaient heureux du plaisir de se voir. Mais n'en déplaît au docte Platon, ainsi qu'aux prudes répandues par le monde, l'Amour veut une nourriture solide; il maigrit & court risque de périr d'inanition, lorsqu'on prétend le faire subsister par l'union des ames; belle chimere qui n'est en vogue que dans les romans, & dont la Nature a rendu fort sagement les cœurs sensés ennemis invincibles.

Mais le moyen que nos amans puissent tromper les Argus attachés sur leurs pas. Le bal qu'ils entendent dire qu'on prépare leur offre l'occasion tant désirée. Voici le stratagème qu'ils imaginèrent pour se procurer un secret entretien, & dont ils se firent part par un billet qu'ils eurent l'adresse de se faire tenir.

Le mari de la femme jalouse l'engage

à l'accompagner au bal tant désiré ; & l'aimable Baronne obtient , à force de prières , la même grace de son vieux jaloux. Les amans ont soin que la couleur & la garniture des dominos qu'ils doivent porter , ainsi que leurs Argus , soient tout-à-fait semblables ; & cette uniformité n'est pas sans dessein. Ils présument que la foule des masques peut les séparer de leurs surveillans , qui , dans l'empressement qu'ils auront de les rejoindre , venant à se rencontrer , se prendront eux-mêmes pour les tristes victimes de leur jalousie. L'ingénieux stratagème réussit à merveille. Nos deux jaloux s'accrochent fortement ensemble , tandis que ceux qu'ils s'imaginent garder goûtent en liberté les douceurs de l'amour , & le plaisir piquant d'être heureux à la dérobée. Ils se flattaient que la foule séparerait encore les deux jaloux , & qu'ils pourraient les rejoindre de la même manière qu'ils les avaient quittés. Mais les heures sont des minutes auprès de ce qu'on aime. Ils tarderent trop à venir retrouver leurs tyrans ; & toute l'intrigue fut découverte : peut-être qu'une autrefois ils auront mieux pris leurs mesures.

CONTINUATION

*de l'histoire du Marquis d'Illois, & de
celle de Madame d'Illois.*

DCCXLIII^e FOLIE.

Nous allons voir encore une aventure de bal, de laquelle la Marquise d'Illois sera l'héroïne. Je crois avoir dit ailleurs que ses galanteries font grand bruit dans le monde; & que Monsieur d'Illois se contente d'en rire, ou qu'il y fait aussi peu d'attention que s'il n'avait jamais connu celle dont il entend conter tous les jours mille histoires plaisantes, & sur-tout bien malignes. Je n'ai rien avancé, qui ne soit très-véritable & dans le caractère de mon héros. Mais comme l'inconstance des petits-mâtres, & la variété de leurs idées, les entraînent souvent dans d'étranges contradictions, il est tout simple de voir le Marquis s'écarter de ses principes, & démentir tout-à-coup la conduite qu'il a tenue jusqu'à présent.

C'est

Ce long préambule, que j'aurais peut-être dû supprimer, puisqu'il est inutile aux Lecteurs éclairés, & encore plus inutile à ceux qui n'entendent pas tant de finesse; ce long préambule, dis-je, est pour avertir que Monsieur d'Illois va regarder son honneur comme dépendant de celui de sa femme. Une telle nouveauté surprendra certainement mes Lecteurs; mais ce qui leur paraîtra plus digne du Marquis, c'est qu'il s'avise fort ridiculement d'être jaloux de sa tendre moitié, puisqu'elle n'était point connue dans l'endroit où il la rencontre, & qu'il était lui-même avec sa maîtresse.

DCCXLIV^e FOLIE.

C'est au bal de l'Opéra que se passa la scène bizarre que je vais décrire. Je ne sais si la Marquise perdit dans la foule le Cavalier qui l'accompagnait; tout ce que je puis assurer, c'est qu'elle se promenait toute seule dans la salle, après avoir dansé plusieurs contredanses de suite, lorsque Monsieur d'Illois la reconnut, quoiqu'elle fût masquée. Mais la rondeur de sa taille la rendait assez

remarquable , pour qu'il lui fût très-difficile de se déguiser de maniere à pouvoir garder l'incognito. Monsieur d'Illois n'avait point voulu se masquer ; il était alors d'une humeur charmante ; il venait de souper tête-à-tête avec sa douce amie , & la tenait sous le bras : les diamans dont la belle était couverte l'empêchaient d'avoir besoin de masque ; il était impossible à ceux qui l'avaient vue chez son pere de reconnaître la petite Lisis sous le brillant équipage d'une grande Dame.

Il parut plaisant au Marquis de lutiner sa femme , en feignant de la prendre pour une autre. Il l'aborde donc , & lui débite de ces lieux communs qu'on prodigue à tous les masques. La Marquise , enchantée d'être méconnue même de son mari , le lutine à son tour , en l'assurant qu'il se trompe , qu'il ne l'a jamais vue ; mais qu'elle fait les anecdotes secrètes de sa vie.

Dans l'instant que Monsieur d'Illois se réjouit le plus des propos qu'il tient à sa moitié , il est interrompu par un masque en domino noir , qui venant , tête baissée troubler leur conversation ,

faillit familièrement la Marquise au travers du corps, & s'écrie assez haut : — Je te devine, beau masque ; tu es la Marquise d'Illinois. —

DCCXLV FOLIE

L'insolence du masque déplut au Marquis, & mit Madame d'Illinois de mauvaise humeur. Elle voulut le prendre sur un certain ton, & lui dit avec aigreur, qu'il se méprenait, & qu'elle le priait de se retirer. Le masque ne s'effraya point de l'air avec lequel on lui parlait. — Je suis sûr, répliqua-t-il en riant de toutes ses forces, que, si vous saviez qui je suis, vous me recevriez avec plus d'égards ; je parie même que, sans garder aucun ménagement, vous me donneriez les noms les plus tendres, & que vous me sauteriez au cou. Vous paraissez étonnée du discours que je vous tiens, divine Marquise ; je veux bien vous dire que je vous aime de tout mon cœur. Je vous ai souvent déclaré les sentimens que votre aimable personne m'inspire. Cet aveu vous a pénétré de joie, & je puis me flatter

que vous m'avez payé d'un tendre retour. Là, là, ne vous fâchez point. Je suis votre plus ancienne connaissance. Je vous avouerai même, continue le masque, en s'approchant de l'oreille de la Marquise, comme pour parler plus bas, mais en criant encore plus haut ; je vous avouerai même que j'ai souvent eu le bonheur de vous tenir entre mes bras. --

DCCXLVI^e FOLIE.

La Marquise ne doute pas à ces paroles qu'elle n'ait affaire à un de ses amans, piqué d'avoir reçu trop brusquement son congé. Elle frémit de colère de la pièce sanglante qu'on lui joue ; elle serait moins piquée, si le Marquis n'était témoin de l'effronterie de cet inconnu, qui ne peut être qu'un des amans auxquels elle s'est avisée d'être cruelle, après leur avoir donné lieu de se louer de sa complaisance. Elle considère qu'elle va être perdue de réputation, & qu'elle doit craindre la fureur du Marquis, qui peut trouver mauvais que l'on ait l'audace d'afficher les intrigues de sa femme. Son courage

l'abandonne; d'une voix basse & émue, qui décele son trouble; elle conjure le masque indiscret de se taire. — Eh! mon dieu, lui dit-elle à l'oreille, en lui serrant mystérieusement la main, voulez-vous donc me perdre? Ne voyez-vous pas mon mari? —

Au lieu de se corriger, le masque ne devient que plus insolent. Il la prend sous le bras, ose lever le raffetas de son masque, & la promène par toute la salle d'un air folâtre, en lui faisant des caresses très-familieres.

DCCXLVII^e FOLIE.

Madame d'Illois respirait un peu; elle se flattait qu'elle était débarrassée du Marquis; & les discours du domino noir lui causaient moins d'allarmes. Mais Monsieur d'Illois, qui n'avait paru nullement en rire, quitte brusquement le bras de Lis, & marche sur les pas de sa femme, afin d'entendre le reste de la conversation. Voyant que le masque ne cesse point de tenir à la Marquise les propos les plus impertinens, & de l'accabler de cruelles plaisanteries, cet époux, jusqu'alors si raisonnable, ou plutôt si exact à suivre les usages du

grand monde, s'avise tout-à-coup de s'imaginer qu'il est de son devoir d'empêcher qu'on ne déshonore sa tendre épouse. -- Que pensera-t-on de moi, le dit-il à lui-même, si je souffre qu'en ma présence on tienne des discours qui ternissent mon honneur, ou celui de ma femme, car c'est la même chose ? Il faut que je punisse cet inconnu, & qu'au moins je l'oblige à se taire. -- Après avoir pris cette belle résolution, il frappe sur l'épaule du domino-noir : -- Ignorez-vous qui je suis ? lui demande-t-il d'un ton furieux. -- Parbleu, mon cher Marquis, répond le masque sans se déconcerter, je sais que vous êtes l'époux de cette belle Dame, & que vous auriez mieux fait de n'en rien dire. --

DCCXLVIII^e FOLIE.

Mademoiselle Lisis remontre en vain au Marquis qu'il va se couvrir de ridicule, & qu'il fait une action du dernier Bourgeois. Il refuse de la suivre, & persiste dans le dessein de rétablir son honneur, attaqué dans celui de sa femme. En vérité, je n'aurais jamais cru Monsieur d'Illois capable d'une pareille

faiblesse, à peine excusable chez les gens du peuple. J'en rougis pour lui; & je prie le Lecteur de lui pardonner: peut-être que par la suite il rétablira sa réputation, par des folies plus dignes d'un homme de son rang.

L'impitoyable domino noir continue de poursuivre Madame d'Illois. Le Marquis, outré de plus en plus, le regarde fixement, & lui demande pourquoi il est si familier avec une Dame qu'il devrait traiter avec respect. -- Il m'est très-permis d'agir de la sorte, répond le masque; & vous êtes le seul dont l'humeur soit assez bizarre pour y trouver à redire. --

DCCXLIX^e FOLIE.

L'audace du domino noir confondait Monsieur d'Illois, & jettait la Marquise dans de grandes perplexités. Elle ne savait si elle devait se fâcher, ou paraître entendre raillerie. Dans l'incertitude du parti qu'elle doit prendre, elle garde le silence, & tâche de se débarrasser du maudit importun, qui semble se plaire à la désespérer. Mais elle a beau se glisser dans la foule; elle voit toujours à ses côtés le cruel domino noir, & le Mar-

quis d'Illois, qui tantôt sourit amèrement, & tantôt lui jette des regards furieux. Quoique cette fuite semble annoncer qu'elle ait peine à soutenir les mauvaises plaisanteries du masque, elle n'a pourtant pas perdu tout-à-fait la présence d'esprit qu'il faut avoir dans les revers de la vie. Elle imite ces fameux Généraux dont la retraite leur fait souvent autant d'honneur que la victoire même. Elle feint toujours de ne point connaître Monsieur d'Illois; ce n'est qu'en parlant à l'oreille du domino noir, qu'elle est convenue qu'il était son mari: encore peut-elle prétendre ne l'avoir dit qu'en plaisantant, si le terrible masque avait la noirceur de trahir son secret. Il résulte de la politique de Madame d'Illois qu'elle peut se flatter que le Marquis est incertain si c'est à elle ou à une autre femme qu'on ose tenir d'aussi singuliers propos que ceux qu'il vient d'entendre. Elle s' imagine encore que, dans le doute où elle croit jeter son mari, il pensera que, si c'était la Marquise elle-même qu'on insultât de la sorte, elle saurait bien mieux que la personne masquée imposer silence à quiconque chercherait à

noircir sa vertu. Elle conclut de sa manière de s'être comportée dans une occasion aussi délicate, qu'il ne lui restait plus qu'à se retirer prudemment. Mais le masque qui prend plaisir à la tourmenter, s'apercevant qu'elle se bat en retraite, redouble de malice, & lui dit en l'arrêtant par le bras: -- Eh! quoi, Madame, vous voulez déjà vous éloigner de moi! Ah! petite ingrate! Vous n'avez pas toujours été si empressée à me quitter. —

D C C L^e FOLIE.

Ce tendre reproche acheve de troubler la Marquise, & de lui prouver que le masque n'est qu'un amant déguisé, dont elle a tout lieu de craindre la noirceur. Au lieu de chercher à le rendre plus raisonnable par des manières douces & polies, elle cesse de se contraindre, & lui dit avec hauteur: -- Quel que je sois, apprenez, que je saurai vous faire repentir de votre audace. Je ne suis point la Dame à qui vous croyez parler; mais vos poursuites, vos insolens discours, m'ont remplie d'une juste indignation. Je me mets à la place de celle que vous insultez. Il vous sied bien

de vouloir ternir une vertu, sans doute, sans reproche. Je le vois, les devoirs de l'honnête-homme ne vous furent jamais connus. Retirez-vous, & craignez tout d'une femme outragée. --

DCCCL^e FOLIE.

La voix de la Marquise n'éclate point dans la salle du bal ; elle n'est entendue que de ceux qui se trouvent auprès d'elle. Le masque ne fait que rire de sa colère ; & loin de se corriger, il tient encore des propos plus hardis. -- Je puis faire le détail de vos beautés les plus secrètes, lui dit-il froidement. N'est-il pas vrai, par exemple, que vous avez un signe au bas de l'épaule droite, qui, par sa noirceur, relève la blancheur de votre peau ? -- A ces mots, la Marquise est frappée comme d'un coup de foudre ; & Monsieur d'Illois demeure anéanti. Le masque, craignant que l'un ou l'autre ne lui sautât aux yeux, s'éloigne en éclatant de rire. Le Marquis, revenant à lui-même, ordonne à un Garde de suivre le domino noir, & de le faire arrêter lorsqu'il sera prêt à sortir. -- Je suis curieux, ajoute-t-il, de savoir quel est l'insolent qui est si indiscret en public. --

Madame d'Illois saisit le premier instant pour s'évader ; elle rentre chez elle toute consolée de cette désagréable aventure , parce qu'elle se flatte que Monsieur d'Illois ne l'a point reconnue , aussi se promet-elle bien de ne jamais raconter son histoire du bal , quelque envie qu'elle ait d'en rire avec ses bonnes amies.

CONTINUATION

de l'histoire du Marquis d'Illois , & de celle du Baron d'Urbain.

DCCLII^e FOLIE.

LE Marquis d'Illois se reprochait d'avoir perdu sa femme de vue , lorsqu'on vint lui dire que le domino noir était arrêté. Il court au Corps-de-garde , se faisant d'avance un plaisir de jouir de la consternation de celui dont il avait admiré l'insolence. Mais quel est son étonnement d'entendre en approchant de grands éclats de rire , & de voir qu'ils viennent du domino noir , qui ose encore plaisanter au milieu des

soldats qui l'entourent. Furieux de ces excès de bonne humeur, le Marquis arrache le masque de l'inconnu qui le brave, & reste immobile de surprise & de honte. L'audacieux domino noir, celui qu'il croyait un ancien amant de sa femme, n'est autre chose que le vieux Baron d'Urbain, son beau-pere.

-- Parbleu, Monsieur le Baron, s'écrie le Marquis, vous me jouez une pièce bien sanglante ! Je ne me serais jamais avisé de songer à vous ; je vous croyais enterré pour tout l'hyver au moins, dans votre antique château. Vous auriez mieux fait de rester encore dans le fond de la Province où vous vous étiez confiné, plutôt que de venir ici déshonorer votre fille, & me rendre la fable de la Ville. -- Eh ! de quoi diable vous avisez-vous, mon très-cher Marquis, répond le vieux d'Urbain, de devenir jaloux de votre femme ? Deviez-vous vous aller mer pour *les miseres* que j'ai dites ? Quoi ! vous adoptez les préjugés du peuple ! Fi donc ! une telle faiblesse est indigne de mon gendre. Mais n'en parlons plus ; que Madame d'Illois ignore toujours quel est celui qui l'a tant lutinée ; elle se défiera des indiscrets ; c'est un service que je vous rends. --

Le Lecteur est peut-être aussi surpris que Monsieur d'Illois, de rencontrer Monsieur d'Urbain au bal de l'Opéra, lorsqu'il le croyait éloigné de plus de trente lieues de Paris. Notre vieux Baron, aussi étourdi, aussi capricieux qu'un jeune homme de vingt ans, a formé, & si brusquement exécuté le dessein de quitter la campagne, que je n'ai point eu le tems d'en avertir mes Lecteurs; de sorte qu'il m'a fallu le faire tomber comme des nues; ce qui a produit un très-beau coup de théâtre, qui figurerait à merveille sur la scène, si la mode des situations intéressantes, des catastrophes imprévues, n'était entièrement bannie des drames modernes.

Voici les raisons qui ont occasionné le départ précipité de Monsieur d'Urbain. Il s'était imaginé que les jolies Villageoises avaient plus de complaisance pour les adorateurs de leurs charmes, que les beautés qui peuplent la Capitale. Il n'avait pas tardé à connaître son erreur. Piqué de voir que les Nymphes champêtres sont encore moins traitables que les Dames de la Ville, il se jette un beau

jour dans sa chaise, & fait fouetter vers Paris. Il se flatte, en retournant à la Ville, que les belles qu'il y va courtirer le dédommageront des cruautés des bergères, qu'il accuse de n'être farouches que parce qu'elles ignorent le monde & ses usages. C'est ainsi que l'esprit humain se contredit toujours, & que nos idées ne sont bien souvent que l'ouvrage de nos passions. Monsieur d'Urbini se persuadait, en allant à la campagne, qu'il n'aurait qu'à se louer de la douceur des jeunes payannes, parce qu'elles sont, disait-il, trop naïves & trop innocentes pour être sévères; & maintenant il croit n'avoir éprouvé leurs rigueurs que parce qu'elles ne sont point assez instruites. Il quitte sans regret la cruelle Rosette, devenue la femme de Monsieur Colin; & s'éloigne de son château, qui n'est encore qu'à moitié bâti.

En arrivant à Paris, son premier soin fut de voler chez sa fille, la Marquise d'Illois, de la grossesse de laquelle il était informé. On lui dit qu'elle était au bal de l'Opéra, & l'on ne crut pas devoir lui faire mystère de son déguisement. Le vieux Baron venait de voyager trop

commodément , pour ressentir beaucoup de fatigues. Bien sûr qu'on ne se doutait nullement de son retour , & se trouvant aussi dispos que s'il sortait de sa chambre , il forma le dessein de se masquer & de se rendre au bal , afin d'intriguer la Marquise , s'il avait le bonheur de la rencontrer. Tout lui réussit au-delà de ses espérances , comme on vient de le voir. Au plaisir de tourmenter la Marquise , qui était loin de le soupçonner d'être l'impitoyable domino noir , il joignit encore la douceur de faire enrager Monsieur d'Illois ; ce qui ne fut pas une médiocre satisfaction pour le malin vieillard.

LE CHEVALIER D'INDUSTRIE.

DCCCLIV^e FOLIE.

NOTRE vieux Baron avait fait un voyage fort agréable , en retournant de sa terre à Paris. Le hasard lui procura la rencontre d'une ancienne connaissance , qui l'empêcha de s'enquyer dans la route.

Il commençait à peine à s'éloigner de

son château , moitié neuf & moitié vieux ; sa chaise volait presque aussi vite que le vent , lorsqu'un postillon mal-adroit , qui conduisait une espèce de cabriolet , voulant sans doute avoir l'honneur du pas , heurta si rudement la voiture de Monsieur d'Urbain , qu'il brisa , renversa le petit équipage dont il était le phaéton. Les cris qui s'en éleverent aussitôt , obligèrent le Baron de faire arrêter , & d'ordonner à ses gens de secourir les personnes qui pouvaient être dans la voiture culbutée. On en tira un homme & une femme plus effrayés que blessés de leur chute. Mais quelle fut la surprise de Monsieur d'Urbain , en considérant le Cavalier , dont l'habit de campagne était un frac très-élégant , de le reconnaître pour un Abbé qu'il avait vu quelquefois à la Cour ! -- Eh ! quoi , mon cher Abbé , s'écria-t-il ; quelle singulière métamorphose ! Est-ce bien vous que j'ai vu en manteau court , & le chef couvert d'une calotte ? -- Vraiment , répondit le Cavalier en riant de l'air étonné du Baron , j'ai bien joué d'autres rôles. -- Quelle est cette Dame qui vous accompagne ? reprit Monsieur d'Urbain. Serait-ce quelque

Nymphes déguisée, & ferait-il question d'un tendre enlèvement? — C'est ma femme, répliqua le Cavalier d'un air mystérieux. Il faut faire une fin; & mon roman se dénoue comme toutes vos comédies. -- En ce cas, reprend le vieux Baron, il serait inhumain de vous laisser poursuivre votre route à pied; je vous prie d'accepter une place dans ma chaise, à condition que vous me raconterez vos aventures.

On remercia Monsieur d'Urbain en acceptant ses offres. Les deux époux s'arrangerent dans la nouvelle voiture, laissant la leur en fort mauvais état; & sitôt qu'elle commença de rouler, le Cavalier prit la parole, & conta l'histoire de sa vie; récit qu'il interrompit souvent, & qui fut amuser agréablement Monsieur le Baron jusqu'à Paris. -- Les Provinces, & sur-tout la Capitale, dit-il, fourmillent de Chevaliers d'industrie; j'ai eu longtems l'honneur d'en grossir le nombre. Sans avoir un sou de revenu, j'ai eu le secret de vivre dans l'aisance. Les différens moyens qu'il m'a fallu employer pour me tirer d'affaire prouvent que je suis un homme d'esprit. J'ai fait, il est vrai, des dupes. Mais pour-

quoï avaient-ils la simplicité d'ajouter foi à mes discours ? Tant-pis pour ceux qui s'avisent d'oublier que la défiance est une vertu nécessaire dans ce monde pervers. D'ailleurs, si je suis coupable de quelques fredaines, j'espère qu'un bon repentir effacera toutes mes fautes. Je veux que la fin de ma vie fasse excuser les tours de passe-passe de ma jeunesse. Je me suis fourvoyé du droit chemin ; j'y rentre actuellement, il n'y a rien à dire. Mon histoire est celle d'un grand nombre de Cavaliers de tout état, tant convertis que livrés encore au démon de la ruse.

J'avouerai que je ne puis guères me glorifier de ma naissance. La cuisinière d'un riche bénéficié me donna le jour ; elle était la femme d'un pauvre manoeuvre, qui daigna me reconnaître pour son fils, quoiqu'il fût séparé d'avec elle depuis plusieurs années. Dieu sait les présens que lui valut sa complaisance.

DCCLV^e FOLIE.

Je suis bien fâché de n'avoir jamais vu ce pere si obligeant ; je lui aurais fait un sort digne de sa façon de penser ; je l'aurais proposé pour exemple à tant

d'honnêtes maris, qui marchent sur les traces sans oser se flatter qu'ils ont des modèles. Je fus élevé jusqu'à l'âge de huit ans dans la maison du Bénéficier; ne recevant des soins que de lui seul, je m'accoutumai à l'appeler mon *papa*; ce qui prouve que l'instinct de la première jeunesse nous fait souvent deviner ce qui serait un mystère impénétrable dans un âge plus avancé.

Lorsque je commençais à grandir, ma mère ne se souciait point d'avoir auprès d'elle une preuve parlante de sa mauvaise conduite, & le Bénéficier ayant aussi ses raisons pour m'éloigner, ils me mirent en apprentissage chez un Graveur. Mais cachant l'intérêt qu'ils prenaient en moi, ils me présentèrent comme un pauvre orphelin, auquel ils s'intéressaient par charité. Ils furent si bien émouvoir l'âme sensible de l'honnête Graveur, qu'il s'obligea de m'enseigner *gratis* sa profession. Il est vrai que cet homme si généreux trouvait le moyen de se payer de ses bienfaits par les différens services qu'il tirait de ma personne. J'étais le galopin, je faisais toutes les commissions. Je trottais tellement tant que le jour durait, qu'au lieu

de devenir expert dans l'art de la gravure , je n'appris qu'à avoir le pied léger.

On a bien raison de dire qu'on s'instruit à force de voir le monde ; mes courses continuelles m'ouvrirent , sans doute , l'esprit. Quelque tems après que j'eus été reçu chez le Graveur , je fis admirer mes dispositions naturelles. Au reste , je dois vous avertir que tous mes talens se porterent à la malice. J'étais un petit compere plus rusé qu'un renard ; je ne me plaisais qu'à jouer des tours d'adresse , quand toutefois j'y trouvais mon profit. Malheur à ceux que séduisait mon air hypocrite. Voici une des espiègleries de mon jeune tems :

J'avais remarqué qu'une fruitiere du voisinage comptait tous les soirs son argent , qu'elle étalait sa monnoie , & qu'elle était fort occupée à faire ses calculs. Cette observation , répétée plusieurs fois , non sans dessein , me fit imaginer un singulier stratagème , afin de m'approprier quelques-unes des pièces de monnoie que je dévorais des yeux. Je m'avisai de frotter de glu le dessous d'une assiette , & je la posai brusquement au beau milieu du trésor de la

bonne-femme, en lui disant de se dépêcher à me vendre ce que je lui demandais. En relevant l'assiette, j'emportai je ne sais combien de sous-marqués, & je fus au comble de la joie.

DCCLVI^e FOLIE.

Cette espieglerie, pour ne rien dire de plus, me réussit pendant assez longtemps. Mais un soir la fortune cessa de me favoriser. Une pièce de douze sous se détacha, & découvrit tout le manège à la fruitière. Aussitôt elle me saisit au collet, crie *au voleur* de toute la force de ses poumons. Les voisins s'assemblent, & mon Graveur vient grossir la foule des curieux. Il eut la complaisance d'indemniser la bonne-femme des vols que je pouvais lui avoir faits; & n'étant nullement flatté de posséder un apprenti de mon mérite, il me chassa fort incivilement de chez lui.

Admirez la fatalité du sort qui me poursuivait! Ma mère & le Bénéficiaire, instruits de mon aventure, m'étrillèrent d'importance. Je n'aurais point absolument à me plaindre de leur procédé; s'ils n'avaient jugé à propos de présenter

requête au Magistrat, & de me faire renfermer à Bicêtre.

Il faut avouer qu'on ne saurait trop s'élever contre les parens qui recourent à l'autorité des Magistrats pour confiner leurs enfans dans des prisons publiques. Est-ce là leur infliger des châtimens paternels ? Les lieux destinés pour les scélérats ne doivent servir qu'à punir le crime ; en y reléguant des fils qui doivent nous être chers, n'est-ce pas vouloir leur faire un tort irréparable ? Outre qu'ils sont notés par la Justice, la société qu'ils fréquentent dans les prisons les rend encore plus vicieux ; ils deviennent souvent de hardis coquins, de timides fripons qu'ils étaient auparavant.

Je ne fis point tout de suite ces graves réflexions ; elles ne se sont développées qu'insensiblement dans mon esprit. Je ne me vis point avec docilité au nombre des malheureux habitans d'une demeure redoutable au libertinage. Je cherchai dans ma tête les moyens d'en sortir. À force de me creuser la cervelle, j'imaginai un expédient qui me parut admissible. J'avais entendu dire que les ma-

lades de Bicêtre étaient conduits à l'Hôtel-Dieu, & qu'il leur était quelquefois facile de s'en évader. Il ne m'en fallut pas davantage; je feignis d'être atteint d'une fluxion de poitrine. Les Médecins semblèrent s'entendre avec moi; ils eurent la complaisance de déclarer ma maladie très-sérieuse.

DCCLVII^e FOLIE.

On me mit dans une charrette avec quelques-uns de mes confreres, qui jouaient peut-être aussi le malade, & l'on nous débarqua devant l'Hôtel-Dieu, où l'on nous arrangea six dans un même lit, afin, sans doute, de nous tenir plus chaudement. Tandis que je paraissais avoir besoin des ordonnances d'Hippocrate, & que j'avais la précaution de jetter fort adroitement les médecines qui m'étaient prescrites; la plupart de mes compagnons de couche se laisserent mourir à mes côtés. Je trouvai peu agréable d'être couché auprès d'un mort; & je m'étonnai qu'on fût aussi peu humain dans un lieu consacré à l'amour de l'humanité. L'horreur qui m'environnait m'aurait forcé de partir pour l'autre monde, si j'avais été réelle-

ment malade. Je pris le parti d'annoncer de bonne-heure que je me portais mieux ; ma guérison fut attribuee aux excellens remedes qu'on m'avait administres. Je fus déclaré convalescent ; j'eus la liberté de me promener par la salle , enveloppé dans une longue jaquette , en forme de robe de chambre , & la tête couverte d'un bonnet gras.

J'épiaï , sans faire semblant de rien , le moment où je pourrais me sauver ; il arriva , je le mis à profit. Je m'apperçus , un soir , que tout le monde était fort occupé dans la salle , & qu'on n'avait plus les yeux sur moi ; j'ouvris aussitôt la porte , & me hâtai de sortir. J'eus le bonheur de traverser plusieurs salles sans qu'on se doutât que je voulusse m'échapper ; & j'eus la satisfaction de me trouver dans la rue , sans avoir rencontré d'obstacles. A peine me vis-je hors d'un lieu qui semble n'être que le séjour de la mort , que je me mis à courir de toutes mes forces par la premiere rue que le hasard me présenta.

Fin du Tome troisième.



